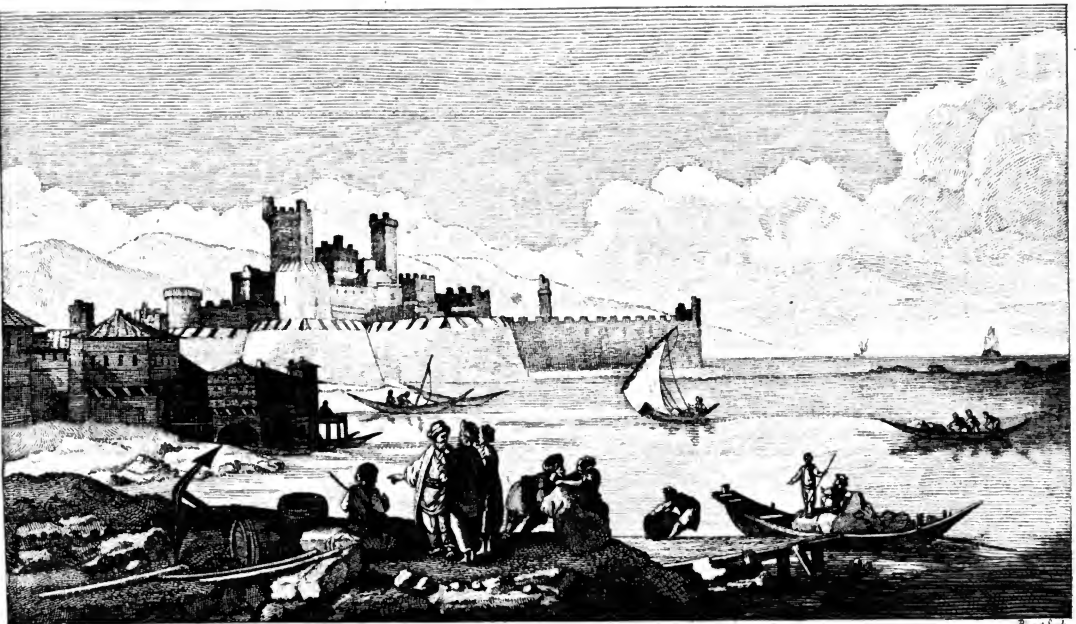
NOUVEAUX VOYAGES DANS L'ARCHIPEL, LE CONTINENT DE LA GRÈCE, LA...









Vue du Port et de la Citadelle de Boudroun.



NOUVEAUX VOYAGES

Dans l'Archipel, le Continent de la Grèce, la Thrace, à Constantinople, sur le Détroit des Dardanelles, la Mer de Marmara, l'Hellespont, les Côtes méridionales de la Mer noire, dans l'Anatolie & la Troade; extrait des Voyageurs les plus modernes & les plus accrédités;

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichis de Cartes géographiques & de Figures.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN 8. — 1800.



TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier volume.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table des Chapitres.

ABRÉGÉ
DES VOYAGES
DANS LES ISLES DE L'ARCHIPEL, &c.

LIVRE PREMIER.

VOYAGES DE L'ARCHIPEL.

CHAPITRE PREMIER.

Précis des Voyages de Tournefort & de Choiseul dans les Isles de l'Archipel.

LA Grèce est de tous les pays celui qui a présenté le spectacle le plus imposant & le plus varié ; des campagnes fertiles, des villes florissantes, des nations guerrières & éclairées ; de tous côtés, des monumens qui rappelaient de grandes actions ; des marbres, des bronzes, qui retraçaient la beauté, les héros & les dieux ; en un mot, une contrée où l'art & la nature semblaient avoir essayé tout ce que L'Archipel.

L'Archipel.

Philippœmen ; de l'autre, Dracon, Solon, Lycurgue, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, cent autres non moins estimables, quoique peut-être moins célèbres; leurs noms seuls ne réveillent-ils pas encore l'idée ou de l'héroïsme ou de la sagesse ? Et quels exemples de courage, de grandeur d'ame, d'amour du bien public, de zèle pour la patrie, de modération & de justice, ces grands hommes ne nous ont-ils pas laissés ! Car il n'y a plus que les barbares qui ignorent que les lettres & les arts apportés de Phénicie, & d'Egypte en Grèce, y trouvèrent, s'il faut ainsi dire, un terroir si heureux, qu'en peu de temps ils y firent des progrès qu'on ne pourrait s'imaginer, si nous n'en avions des preuves subsistantes, soit dans les écrits des Grecs, soit dans les pierres gravées et les médailles, soit dans ses antiques, qui servent encore aujourd'hui de modèle aux plus grands maîtres, & qui sont le plus bel ornement des palais, en même temps que l'admiration des connaisseurs. L'éloquence, la poésie, l'histoire, la musique, l'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure, tous ces arts, semblables à ces plantes qui ne viennent qu'à regret en certains climats, & qui se plaisent en d'autres, fleurirent presque tout-à-coup dans

L'Archipel.

la Grèce, & y jetèrent un vif éclat, qui, se communiquant de proche en proche, embellit bientôt l'Italie, & ensuite les autres parties de l'Europe; car, dut notre vanité en murmurer, il est certain que nous tenons des Grecs toutes ces belles connaissances, comme les Romains leur en avaient été redevables eux-mêmes.

D'ailleurs, pense-t-on quelle ressource & quel bonheur c'était pour ces petites républiques, qui partageaient entr'elles un si petit pays, de commander à des peuples qui n'étaient sensibles qu'à la gloire? Elles n'avaient ni domaines considérables, ni gouvernemens, ni grandes charges, ni dignités à faire espérer. C'était fait d'elles si on les eût servies avec un esprit mercenaire : heureusement leurs sujets en étaient bien éloignés. L'état, sans s'appauvrir, pouvait toujours récompenser le mérite, quelque part qu'il fût. L'officier, le soldat, le magistrat, l'homme de lettres, le peintre, le sculpteur, tout homme qui se distinguait, était sûr de sa récompense, & de la sorte de récompense qui flattait le plus son inclination & son goût. Une statue de marbre ou de bronze, une inscription, un tombeau, ordonné par un décret public & élevé aux dépens de l'état, en faisait tous les frais. De-là cette multitude d'excellens ouvriers qui, en travaillant à im-

L'Archipel.

mortaliser les autres, s'immortalisaient eux-mêmes par ces chefs-d'œuvre de leur art, dont quelques restes, échappés au ravage des temps, sont encore aujourd'hui si précieux; & de-là en même temps cette noble émulation que ne pouvait manquer d'exciter la vue de tant de monumens publics érigés au mérite & à la vertu. Tout statuaire voulait être un Praxitèle ou un Lysippe, & tout général d'armée ne se proposait pas moins que d'être un Miltiade ou un Thémistocle.

Il ne nous manque qu'une étincelle de ce beau feu pour rendre l'envie de bien faire plus vive & plus générale qu'elle n'est parmi nous. Quand on considère qu'une couronne d'olivier remportée aux yeux des Grecs assemblés à la barrière d'Olympie, mettait le vainqueur au comble de ses vœux, & qu'il n'y avait point de peines, de sueur, de fatigues & de dangers dont il ne se crut bien payé par cette marque d'honneur, on ne s'étonne point qu'une nation si avide de gloire se soit rendue si célèbre. *A quelles gens avons-nous à faire*, disait *Tigrane à Mardonius ? Ils ne connaissent ni l'or ni l'argent, & ne cherchent que la gloire & la vertu.* Tigrane avait raison; ces gens-là devaient être invincibles; aussi l'étaient-ils. En vain Xerxès couvrit leur pays de ses ba-

L'Archipel.

taillons, & leurs mers de ſes vaiſſeaux; en vain deux cent mille Gaulois, comme un torrent qui a rompu ſes digues, inondent la Grèce; l'une & l'autre puiſſance, les plus formidables qu'il y eut alors dans le monde, échouent tour-à-tour contre une poignée de Grecs. Philippe de Macédoine, il eſt vrai, tailla en pièces, les Grecs, à la fameuſe bataille de Cheronée. Alexandre, ſon fils, du fond de l'Aſie & des bords de l'Inde, les contint par la terreur de ſon nom & par le bruit de ſes exploits. Après lui, Antipater & Caſſander portèrent à la Grèce des coups mortels; mais ces princes commandaient des Macédoniens, & les Macédoniens étaient des Grecs: d'où je conclus que les Grecs ne pouvaient être vaincus que par leurs pareils, je veux dire par des Grecs comme eux, ou par les Romains qui, imbus des mêmes maximes, & élevés tous dans les mêmes principes, penſaient auſſi noblement & avaient la même paſſion pour la gloire.

Ils cédaient aux Grecs la ſupériorité dans les arts & dans les ſciences, & ils ſe l'attribuaient eux, dans le grand art de vaincre & de gouverner: c'était ſans doute avec raiſon, puiſqu'après tout ils avaient ſoumis la Grèce à leur empire. Mais ſi les Grecs avaient agi

de concert contre les Romains, comme précédemment contre les Perſes & contre les Gaulois, je doute que Rome fût jamais venue à bout de les ſoumettre. Deux cent mille Perſes défaits par neuf mille Athéniens à Marathon, & ſept cent mille arrêtés tout court aux Thermopyles par trois cents Lacédémoniens, qui n'en auraient pas laiſſé échapper un ſeul, ſi un ſi petit nombre avait pu ſuffire à en exterminer un ſi grand. Ces deux exploits, pour ne rien dire de beaucoup d'autres, montrent bien que les Grecs étaient une nation de héros dont il n'était pas aiſé de triompher. Auſſi Rome employa-t-elle contre eux, non la force, mais la ruſe & l'artifice : ſous prétexte de les concilier & de les pacifier, elle fomenta leurs jalouſies, leurs défiances, leurs diviſions ; & lorſqu'elle les vit déſunis, elle leva le maſque, & eut bon marché de ces mêmes Grecs qui avaient humilié le grand roi & rendu tous ſes efforts inutiles. Quoi qu'il en ſoit, voilà de quels pays, de quels hommes & de quels exemples nous allons entretenir nos lecteurs.

L'Archipel.

CHAPITRE II.

Départ de Toulon. — Mouillage dans la rade de Coron. — *Femmes de l'île de l'Argentière. — Séjour à Milo, anciennement Melos. — Isles de Sophanto, — de Sikino, — de Nio, — de Santorin.*

L'Archipel.

Il est difficile de présenter à l'esprit une idée nette de cette foule d'îles qui composent l'Archipel de la Grèce, si on ne les classe d'une manière qui satisfasse à-la-fois l'historien & le géographe. Toutes les divisions qu'on a données jusqu'ici, étant trop multipliées, sont insuffisantes : il semble qu'il n'y en a que deux de nécessaires. La première classe doit renfermer les îles qui entourent l'Asie mineure, & la seconde celles qui, situées au couchant de la Grèce, semblent tenir davantage à la géographie de l'Europe.

J'entends par l'Achipel de l'Asie mineure, toutes les îles semées dans les différentes mers qui baignent cette vaste péninsule depuis l'extrémité orientale du Pont-Euxin jusqu'à la partie de la Méditerranée qui borde les côtes de la Syrie & de la Phénicie. Le plus grand

nombre de ces îles se trouve entre l'Asie mineure & le continent de la Grèce. Voilà pourquoi les anciens les nommaient l'Archipel de la mer Egée. L'Archipel.

L'Archipel grec de l'Europe comprend toutes les îles éparses à l'occident de la Grèce, jusqu'à la Sicile seulement; car les autres de la Méditerranée, telles que la Corse, la Sardaigne, les Baléares, tiennent à l'histoire de Rome & de Carthage. Les principaux groupes de ces îles, se rencontrant vis-à-vis la côte occidentale du continent de la Grèce, les firent appeler par les anciens, l'Archipel de la mer Ionière.

Du haut des montagnes, & même des collines qui bordent ses côtes, on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, & les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entr'elles, tantôt il mesure lentement les lacs & les plaines liquides qu'elles embrassent; car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle; où l'ame inquiète,

L'Archipel. cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve par-tout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici, le sein des ondes est devenu le séjour des mortels : c'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, & semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraite aux habitans.

Toutes les nations qui, dans l'origine, eurent l'empire de la mer, les conquirent & peuplèrent successivement ces îles ; mais l'amour de la liberté, naturel à des Grecs, plus naturel encore à des insulaires, détruisit le joug sous lequel elles gémissaient. Tous ces peuples se formèrent en petites républiques, la plupart indépendantes, jalouses les unes des autres, & cherchant mutuellement à se tenir en équilibre par des alliances & des protections mendiées dans le continent. Elles jouirent long-temps de ce calme heureux que les nations ne peuvent attendre que de leur obscurité. La multiplicité des petits états que renfermaient toutes ces îles, & les fréquens changemens auxquels ils ont été si souvent exposés, nous mettent dans l'impossibilité d'en donner une description exacte. Cependant pour connaître cette partie célèbre de la terre, il

mes aux yeux, que l'imagination ſe donne plus de carrière en les contemplant, quoiqu'elle ſoit forcée de rabattre enſuite de ſes agréables illuſions, en conſidérant leur triſte deſtin; car la plupart de ces monumens ſont preſque entièrement détruits. On ne voit que peu de colonnes encore debout, & aucun temple n'eſt entier. L'enceinte de beaucoup de villes eſt cachée ſous les ſillons. Un hiſtorien moderne de la Grèce obſerve, avec autant de juſteſſe que d'élégance, que ſon état préſent, comparé avec l'ancien, eſt l'obſcurité ſilencieuſe du tombeau contraſtant avec l'éclat d'une vie brillante & active.

L'Archipel.

On ne peut s'étonner d'un tel changement dans un eſpace de temps de plus de deux mille ans; mais on déſire d'en connaître les cauſes, de comparer les événemens, & de voir l'état où ſont encore à préſent les veſtiges de ces grands monumens, qui, ayant échappé aux ravages de la guerre & de la barbarie, vont ſe conſumant par l'action lente du temps. Nous ſommes curieux d'apprendre, par les deſcriptions anciennes, de combien nous ſommes venus trop tard, pour pouvoir comparer l'art moderne avec celui des anciens; & nous nous contentons de reconnaître, autant qu'il nous eſt poſſible, tout ce qui n'eſt pas encore diſ-

faut y voyager en détail. Nous indiquerons exactement les villes, les rivières, les montagnes, & jusqu'aux forêts, aux rochers, aux fontaines, &c. qui auront eu quelque célébrité, en rappelant autant qu'il sera possible leurs anciens noms, & citant ceux qu'ils portent maintenant, pour mettre le lecteur à portée de faire la comparaison de la Grèce ancienne avec la Grèce actuelle. Tous les voyageurs anciens & les meilleurs parmi les nôtres, à la tête desquels nous plaçons Tournefort & l'ambassadeur Choiseul, seront nos guides dans cette relation. L'Archipel.

Je m'embarquai à Toulon, dit le voyageur éclairé, dont la relation nous fournit les détails qui vont suivre, & qui sut sacrifier les jouissances de la jeunesse & de la fortune à la passion de voyager & de visiter les plus célèbres contrées de l'antiquité. Nous partîmes les derniers jours de mars de l'année 1776; & après avoir relâché en Sardaigne, à Malthe & en Sicile, nous découvrîmes les côtes de la Grèce. Le vent nous força d'entrer dans le golfe, anciennement appelé *Messeniacus-Sinus*, & nous mouillâmes dans la rade de Coron en face de cette ville.

Tout inspirait l'effroi dans ce malheureux pays, lorsque j'y abordai; tout y gémissait des

L'Archipel. fuites d'une guerre cruelle. La ville grecque, fituée fous le canon du château, ville affez bien bâtie, n'était plus qu'un monceau de ruines; & fes environs étaient, ainfi que toute la Grèce, dévaftés par des hordes d'Albanois que le grand-feigneur y avait appelés pendant la dernière guerre pour repouffer les Ruffes & foumettre les Grecs révoltés. Depuis la paix, ils refufaient de rentrer dans leurs montagnes, & faifaient payer cher au grand-feigneur les fecours ruineux qu'il en avait reçus. Les Grecs dénaturés, avilis par un long efclavage, n'ofaient même fe défendre contre cette poignée de brigands, & fe laiffaient égorger comme des victimes.

Jetons un coup-d'œil rapide fur cette expédition, dont les détails intéreffans font dignes de la curiofité du guerrier & de l'attention du philofophe.

La flotte ruffe fe montra fur les côtes voifines de Coron, le 28 février 1770, & l'effroi fe répandit bientôt dans la garnifon. Le commandant, confterné, parlait déja de fe rendre avant de favoir s'il ferait attaqué : pendant qu'il implorait la médiation du conful français, les *Maniotes*, foulevés par quelques officiers ruffes, fortirent de leurs montagnes, & inondèrent les environs de Coron. Le comte Théo-

dore Orlow y vint mouiller, le 10 mars, avec son escade, composée de trois vaisseaux de ligne & de deux frégates : il débarqua des troupes, du canon, établit deux batteries qui tirèrent sur la place, mais lentement & sans aucun succès; il était difficile en effet qu'elles en eussent, vu le petit nombre & sur-tout le calibre inférieur des pièces débarquées. La place, d'ailleurs, est construite assez solidement : les murs du côté de l'attaque, le seul par où elle tienne à la terre, sont encore meilleurs que les autres, presque par-tout liés à des rochers qui forment un rempart naturel. Ces murs ont fort peu souffert, quoiqu'à demi-portée des batteries, dont il est facile de reconnaître les travaux. L'Archipel.

On ne peut attribuer le peu de vigueur & de succès de cette attaque qu'au trop petit nombre de troupes réglées qui suivaient le comte Orlow, & sur-tout au mécontentement réciproque des Russes & des Grecs, qui s'étaient mutuellement exagéré leurs moyens. Les Maniotes, à l'arrivée de la faible escadre des Russes, trompés dans leur attente, & n'ayant pas reçu tous les secours d'armes & de munitions qui leur étaient nécessaires, ne prirent les armes qu'en petit nombre, & la plupart ne comptant bientôt plus sur le succès de

L'Archipel.

l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne penſèrent qu'à piller & à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le comte Orlow continua cependant le ſiége avec quelques centaines d'eſclavons, de Maniotes & de Grecs : il reçut le renfort d'un vaiſſeau de 74, d'un bâtiment anglais & d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puiſqu'elle était ſans mortiers. Elle penſa cependant produire tout l'effet qu'on aurait pu en eſpérer ; car à peine parut-elle, que les Turcs épouvantés parlèrent de ſe rendre ; le bey, qui vit leur effroi, & qui d'ailleurs n'était pas trop ſûr de ſon propre courage, eſt convenu qu'il leur avait ſeulement demandé d'attendre la première bombe pour leur honneur & pour ſa juſtification. Le général ruſſe tâcha de ſuppléer aux moyens qui lui manquaient, par une mine qu'il fit pouſſer ſous le baſtion principal, dont la ruine aurait ouvert entièrement le château ; mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés, qui s'élevèrent pour ce moment au-deſſus d'eux-mêmes.

Le comte Orlow ſe décida enfin à lever le ſiége de Coron, le 26 avril 1770. La garniſon turque ſortit du château auſſi-tôt qu'elle vit l'eſcadre à la voile, & détruiſit entièrement la ville

ville grecque ; les magasins des négocians, tous Français, furent brûlés ou pillés. Ces malheureux avaient pris, dès le commencement du siége, le parti de s'embarquer sur un vaisseau marchand, amené par le hasard ; &, ayant gardé une exacte neutralité, avaient attendu, sous la double protection des Russes & des Turcs, que leur sort fut décidé. Ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux.

L'Archipel.

Patras fut d'abord saccagée par les Grecs soulevés, auxquels s'étaient joints les habitans de *Zante*, & ensuite par les Albanois & les Turcs, qui y égorgèrent plus de 1500 Grecs.

La ville de *Navarrins* s'était rendue, après six jours de siége, à un corps de Maniotes, sous les ordres de quelques Russes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de Coron, avaient formé deux corps de tous les Grecs révoltés, sous le nom imposant de légion orientale & occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcourait la côte occidentale & quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers *Arcadia* & Patras, l'autre avait marché au travers des monts *Taygetes* vers *Misistra*. Cette ville venait de se rendre ; & la garnison, réfugiée dans le château, était déja convenue d'en sortir, avec la liberté de se retirer dans l'intérieur du pays, lorsqu'une troupe de mon-

L'Archipel. tagnards escalada le château par le côté opposé de la ville, & poursuivit les Turcs, qui se réfugièrent sous la protection des primats de la ville & des chefs de la légion orientale : ils furent reçus dans le palais épiscopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à rester, plutôt que de s'exposer à traverser la campagne.

Le comte Alexis Orlow, qui devait commander toutes les forces russes, était enfin arrivé sur la côte. Il avait fixé sa résidence à *Navarrins*, en avait changé la principale mosquée en église, & faisait de nouvelles dispositions pour la conquête de tout le Péloponnèse. Apprenant que la légion orientale s'était emparée de *Misistra*, il lui envoya ordre de marcher vers *Tripolizza*, pour emporter cette ville. Elle avait déja investi le château, lorsqu'une troupe nombreuse de cavaliers albanois vint tout-à-coup fondre sur les assiégeans, qui, cédant au premier effroi & à la terreur, qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans leurs montagnes, & abandonnèrent les Russes qui les conduisaient. Aucun de ces braves gens ne voulut se rendre ; & ils ne succombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables : il n'en échappa pas un seul. Les Albanois, irrités de ne pouvoir atteindre les

fuyatds, auxquels une défenſe ſi opiniâtre avait donné le temps de ſe ſauver, entrèrent dans la ville; &, ſous prétexte que les habitans avaient formé ſecrètement le projet de ſe rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures, & la ville fut pillée, brûlée par ceux qui étaient venus pour la défendre.

L'Archipel.

Les libérateurs de *Tripolizza* accoururent alors au ſecours de la ville de *Modon*, aſſiégée par les renforts arrivés au comte Orlow, joints aux Ruſſes & aux eſclavons, qui avaient levé le ſiége de Coron. Le prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans Navarrins, une retraite à laquelle il ne manquait que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Ruſſes montrèrent dans cette guerre, ne put l'emporter ſur les obſtacles qui ſe multiplièrent par l'inſubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on ſut leur inſpirer, & par l'impoſſibilité où l'on ſe trouva de remplir les promeſſes qui les avaient déterminés à une révolte dont ils ont été ſi cruellement punis.

Ces fiers Albanois, dont je viens de parler, feraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête; mais ils ne ſont plus que des brigands, dont l'extérieur annonce la férocité. Ils ſont tous grands, maigres, leſtes

L'Archipel.

& nerveux. Leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plusieurs rangs de grosses olives d'argent, de plaques & de chaînes : ils portent des brodequins attachés avec des courroies, qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, & les préservent du frottement du cheval : leurs manteaux, galonnés & tailladés de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque : ils n'ont d'autre coëffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir d'en faire un dessin. Ils étaient musulmans ; & l'on sait combien ils exagèrent l'article de leur religion qui proscrit les images. Un de ces misérables, qui, pour un sequin, aurait assassiné dix personnes, me fit répondre, *que pour tout l'or du monde, il ne consentirait pas à laisser prendre sa figure, & que je serais bien effrayé quand, au jour du jugement, tous les petits hommes que produirait mon crayon, viendraient me demander leurs ames.*

La ville de Coron est située à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le golfe. La ville a toujours suivi le sort de la Morée, suc-

ceſſivemrnt ſubjuguée par les Gênois, les Vénitiens & les Turcs, à qui elle eſt enfin reſtée. L'Archipel.

Le lendemain de notre départ de *Coron*, nous nous trouvâmes en vue du cap *Matapan*, autrefois le cap *Tenare*; c'eſt l'extrémité des monts Taygètes qui ſe prolongent dans la mer, & forment ce qu'on appéle actuellement le bras du *Maina*, patrie de ces Mainotes, qui ont tant de fois ravagé la Morée. Ils deſcendent des anciens habitans de la Laconie, & non moins redoutables; leur unique métier eſt celui de pirates. Ceux qui peuvent ſe procurer un bateau, vont infeſter les mers; les autres vivent ſur leurs rochers, dans l'eſpérance d'y voir échouer des bâtimens, qui leur offrent une proie auſſi facile qu'aſſurée.

Non loin de là eſt la petite île de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles: elle était du domaine d'Ulyſſe, auſſi bien que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avait un palais dont on montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des îles Strophades, où l'on dit que les Harpies, pourſuivies par *Lethès* & *Calais*, fils de Borée, ſe réfugièrent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avaient été dans ces îles, pour ſa-

L'Archipel.

voir ce qu'on disait des Harpies; mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement: l'un d'eux me dit que je voulais peut-être parler des moines grecs qui en sont les seuls habitans. Je souris de sa bonne foi, & ne pris pas la peine de visiter ces îles.

Le lendemain nous laissâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Spartiates, puis le cap de Sapience, & enfin le promontoire de Ténare, où sont plusieurs gouffres que les anciens prenaient pour les portes de l'enfer. C'est par-là qu'ils firent descendre Hercule pour en tirer le chien Cerbère.

Nous passâmes près de Cérigo; & ce que nous en vîmes ne nous donna aucune idée favorable à cette charmante Cithère, dont le caprice des poëtes avait fait la demeure chérie de Vénus. Cependant le nom de Cythère réveilla dans nos esprits des idées riantes: c'est-là, disions-nous, qu'a subsisté avec éclat, pendant un temps immémorial, le plus ancien & le plus respecté des temples consacrés à Vénus; c'est-là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, & que les Amours prirent avec elle possession de cette terre toujours embellie des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès-lors on n'y connut

que les charmes des doux entretiens & du tendre ſourire. Ah ! ſans doute que dans cette région fortunée, les cœurs ne cherchaient qu'à s'unir, & que ſes habitans paſſaient leurs jours dans l'abondance & dans les plaiſirs. L'Archipel.

Un Grec, qui nous écoutait avec la plus grande ſurpriſe, nous dit froidement : ils mangent des figues & des fromages cuits, ils ont auſſi du vin & du miel ; mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la ſueur de leur front, car c'eſt un ſol aride & hériſſé de rochers ; &, à l'exception de quelques tourterelles, les animaux même y ſont en petit nombre. Je ne ſuis plus ſurpris qu'un ancien ait dit qu'en ſortant de la mer, la déeſſe deſcendit dans cette île, mais qu'elle s'enfuit auſſitôt en Chypre. Nous eſſuyâmes un coup de vent des plus violens ; & après avoir relâché à l'île de *Cervi*, nous arrivâmes à celle de l'Argentière.

Cette île prit le nom de l'Argentière dans le temps que l'on y découvrit des mines d'argent : on y voit encore les reſtes des ateliers & des fourneaux où l'on travaillait ce métal, mais on n'oſerait aujourd'hui reprendre ces ſortes de travaux ſans la permiſſion des Turcs ; & les Turcs, ſous prétexte que les Grecs en retireraient de gros profits, ne manqueraient pas de les accabler d'impôts. Les gens du pays

L'Archipel.

croient que les principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'île de Milo. Ces îles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les géographes ; mais le trajet est bien du double.

Pline assure que cette île se nommait autrefois l'île aux vipères : il faut que la race en soit éteinte ; car on nous assura qu'on n'y en voyait plus. Cette île a toujours suivi la destinée de Milo. Dans le renversement de l'empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo, noble Vénitien, la joignit au duché de Naxie, avec quelques autres îles voisines ; elle se trouva ensuite enveloppée dans la conquête de l'Archipel par Barberousse.

Cette petite île, autrefois nommée *Cimolis*, n'a que six lieues de circonférence. Le sol, extrémement aride, est dépourvu de sources ; on n'y trouve que de l'eau de citerne, ou celle que l'on va chercher à Mélos, qui n'en est pas éloignée. Les monts, les vallées, & toute la campagne, dépouillés d'arbres, n'offrent pas un seul ombrage contre les ardeurs du soleil. Les Vénitiens, pendant leurs guerres contre les Turcs, coupérent tous les oliviers, & causèrent un dommage irréparable à l'île. Les habitans n'oseraient y former des plantations nouvelles, parce qu'ils craindraient de

voir doubler leurs impoſitions. C'eſt ainſi que le gouvernement ottoman en agit avec ſes ſujet; s'ils montrent de l'induſtrie, il la taxe ſur-le-champ, & l'étouffe dès ſa naiſſance. L'Archipel.

L'Argentière ne préſente que des collines hériſſées de rochers & dépouillées de verdure, des vallées où croiſſent de triſtes arbriſſeaux & des buiſſons épineux; elles ſont la plupart couvertes d'une argile blanche & graſſe, que les anciens appelèrent la *terre cimolée*, & que les habitans emploient au lieu de ſavon pour blanchir leur linge. Ce ſol ſtérile ne paraît guères propre à l'agriculture; cependant ſes induſtrieux habitans y trouvent leur ſubſiſtance; ils y ſèment de l'orge & du bled, au commencement de l'automne, qui eſt la ſaiſon des pluies, & les recoltent en mars. Les vignes qu'ils ont plantées ſur les coteaux, ne leur donnent du fruit que pour la table. Ils tirent leur vin de Santorin, de Mile, & des autres îles de l'Archipel. Ils nourriſſent de la volaille, des troupeaux de chèvres & de moutons, dont la chair eſt excellente. Le pays leur fournit encore des cailles, des lièvres & des perdrix en abondance. Les femmes tricotent des bas de coton, & les hommes s'occupent de la pêche & de la navigation. On prend autour de l'île de fort bon poiſſon,

L'Archipel

ſur-tout des rougets, dont la chair eſt très-délicate.

La peuplade qui habite le village de l'Argentière, eſt compoſée d'environ cinq cents perſonnes. Elle ne jouit pas d'une grande aiſance; mais, grace à ſon induſtrie, elle ne manque point des premiers beſoins de la vie. A la vérité, cette petite île ne gémit point ſous la verge des officiers de la Porte. On n'y voit ni aga, ni cadi. Les Turcs n'oſeraient l'habiter, parce qu'elle n'a aucun port qui put empêcher les Maltois de les emmener en captivité. Leurs corſaires y viennent de temps en temps dépenſer en feſtins, en fêtes, en plaiſirs de toute eſpèce, l'argent qu'ils ont pillé ſur les mahométans. C'eſt un tribut qu'ils paient aux belles de l'Argentière. En un mot, les Grecs qui habitent ce rocher ſeraient heureux, ſi le capitan-pacha pouvait les oublier dans les contributions annuelles qu'il lève, ſouvent avec barbarie ſur les îles de l'Archipel. Outre la capitation à laquelle tous les Grecs ſont ſoumis, il exige encore des préſens, qui quelquefois égalent le tribut. Ces vexations ont les ſuites les plus funeſtes; elles réduiſent les inſulaires à la dernière miſère.

Les Grecques de l'Argentière ſont chauſſées ridiculement: en France, on fait cas d'une

jambe fine, d'un pied mignon. Les belles de l'Argentière pensent autrement. Elles se grossissent les jambes en les couvrant de plusieurs pairs de bas ; elles paraissent plutôt bottées que chaussées, & regardent cet accoutrement comme une parure : de peur que l'œil en perde quelque chose, leurs robes ne descendent qu'à deux doigts au-dessous du genou. Elles sont faites de manière qu'elles gâtent absolument leur taille, & que l'on ne peut que soupçonner les belles proportions dont la nature les a décorées. J'ignore qui peut leur avoir fait adopter ces vêtemens ridicules. Du reste, la plupart sont gaies, vives & jolies. Je me présentai dans quelques maisons, où je fus étonné de trouver, sous des toits rustiques, de jeunes personnes de la plus charmante figure. Si on leur reproche qu'elles défigurent, par des ornemens déplacés, une partie de leurs charmes, elles répondent : nos grands'mères étaient vêtues ainsi, & nous suivons l'usage. L'usage viendra-t-il toujours à la place de la raison ? Mais dans une petite île, d'où les femmes ne sortent point, & où elles ne voient presque jamais aborder d'étrangers, dont la parure différente pourrait les frapper, les modes, quelques absurdes qu'elles soient, sont immuables, & personne n'ose en secouer le joug.

L'Archipel.

L'Archipel.

L'Argentière a devant elle un long écueil ſtérile, que l'on nomme l'île brûlée. Dans le canal qui les ſépare, les vaiſſeaux trouvent un bon mouillage ; dans tout le reſte de l'île, les rivages ſont eſcarpés & hériſſés de rochers inabordables.

De l'Argentière, on voit à découvert l'île de Mélos, qui n'en eſt éloignée que d'une demi-lieue : on la nomme actuellement *Milo* ou le *Mile.* Elle avait autrefois une ville du même nom, qui fut bâtie par les Phéniciens. Ce peuple navigateur, attiré par la beauté de ſon port, en fit ſans doute un entrepôt de ſon commerce. Ce port, dont l'ouverture regarde le nord-oueſt, s'avance dans les terres, en formant diverſes ſinuoſités, & s'élargit tout-à-coup dans un ſpacieux baſſin. Les vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y mouiller à l'abri de tous vents, & la flotte la plus nombreuſe s'y trouve fort au large.

Cette île fut long-temps riche & peuplée. Dès la plus haute antiquité, elle jouiſſait d'une liberté parfaite. Les Athéniens, qui n'avaient pu déterminer les Miliotes à ſe déclarer en leur faveur dans la guerre du Péloponèſe, deſcendirent ſur leurs rivages & les attaquèrent avec fureur: deux fois ils échouèrent dans leur entrepriſe ; ils revinrent avec des troupes plus

nombreuſes, mirent le ſiége devant Mélos, & ayant obligé les aſſiégés à ſe rendre à diſcrétion, paſſèrent au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes; ils n'épargnèrent que les femmes & les enfans, qu'ils emmenèrent en captivité. Cette atrocité fait rougir l'humanité & déshonore le nom athénien; mais la guerre ſe faiſait alors avec un acharnement dont nous n'avons point d'exemple. Les républiques ne ſavent point pardonner, & portent preſque toujours la vengeance à l'excès. Lyſandre, général des Lacédémoniens, ayant à ſon tour impoſé la loi aux Athéniens, fit rappeler la colonie qu'ils avaient envoyée à Mélos, & y renvoya les malheureux reſtes de ſes habitans. Cette île perdit ſa liberté lorſque Rome, affectant l'empire du monde, conquit tout l'Archipel. Elle tomba dans le partage des empereurs d'orient, & devint enſuite la conquête de Soliman ſecond. Depuis cette époque, elle gémit ſous le deſpotiſme ottoman, & eſt bien déchue de ſa puiſſance. Il n'y a pas plus de ſoixante ans qu'elle poſſédait encore plus de vingt mille habitans. Il n'en reſte aujourd'hui qu'environ ſept cents, ſur une ſurface de dix-huit lieues de circonférence. On gémit de voir les meilleures terres ſans cultures, & les vallées fertiles chan-

L'Archipel.

L'Archipel.

gées en marais. La peste, que les Turcs propagent en tous lieux, a détruit une partie de ses habitans ; la mauvaise administration de la Porte & les vexations du capitan-pacha ont fait le reste. Aujourd'hui le défaut de bras ne leur permet pas de donner un libre écoulement aux eaux ; elles demeurunt stagnantes dans les vallées, croupissent & infectent l'air d'exhalaisons putrides. Les marais salans, qui se sont multipliés faute de soin, produisent le même effet. Ajoutez à ces inconvéniens les exhalaisons sulphureuses qui s'élèvent de toutes parts, & vous ne serez point surpris d'apprendre que les Miliotes sont tourmentés de fièvres violentes les trois quarts de l'année ; peut-être seront-ils obligés d'abandonner leur patrie. Tous les visages y sont jaunes, plombés, pâles ; & l'on ne voit sur aucun les signes de la santé. Le voyageur prudent ne doit s'arrêter que peu de temps dans cette contrée malsaine, s'il ne veut s'exposer à gagner la fièvre. Souvent il suffit de coucher dans l'île pour en être attaqué, quelquefois même d'y passer un jour.

Je débarquai dans cette île malheureuse à la pointe, qui, se rapprochant le plus de l'Argentière, ne laisse qu'un passage très-étroit : au milieu de ce trajet se trouvent des écueils

effrayans. Les vagues y ſont reſſerrées par les deux îles : elles viennent s'y briſer avec furie, ſe précipitent, en tournoyant, dans des abymes profonds, en ſortent avec bruit, s'élèvent dans les airs, & blanchiſſent de leur écume tous ces bords dangereux.

On a vu dans le ſiècle dernier un Miliote, nommé *Capſi*, s'ériger en petit roi de Milo. Il ne manquait ni de courage ni de talent pour gouverner. Mais il fut aſſez mal aviſé pour quitter ſon trône, & rendre une viſite ſans gardes à un Turc, capitaine de vaiſſeau, qui lui avait fait des propoſitions avantageuſes de la part du grand-viſir, que ce nouveau ſouverain ne laiſſait pas d'inquiéter : dès que *Capſi* fut ſur le bord du Turc, on mit à la voile ; & ce malheureux Miliote, qui n'avait régné que trois ans, fut pendu à Conſtantinople, à la porte de la priſon des eſclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle Plutarque, leſquels ayant envoyé une colonie à *Cryaſſa*, ville de Carie, firent cacher des poignards dans le ſein de leurs femmes, & s'en ſervirent fort à propos pour égorger les habitans de la ville, qui les avaient invités à un feſtin, dans le deſſein de les faire mourir.

On ne finirait pas ſi l'on voulait décrire toutes les différentes cavernes de cette île. Il

L'Archipel.

n'y a point de trou dans ces rochers où l'on ne sente une chaleur considérable dès qu'on y enfonce la tête. Avant de quitter Milo, nous montâmes au haut de Saint-Elie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaisir de considérer les îles voisines : c'est un des plus beaux coups-d'œil qu'il y ait dans l'Archipel. Le jour était parfaitement beau, & nous laissa voir une infinité d'îles voisines qui brillent dans la mer, pour me servir de l'expression d'Horace.

Quand on fait le tour de l'île en bateau, on découvre les embouchures de plusieurs canaux souterrains, par où l'eau de la mer s'engouffre, & par le moyen desquels le sel marin est porté jusques dans les moindres cavités de cette roche spongieuse. Le soufre de Milo est parfaitement beau, & a un petit œil verdâtre & luisant, qui le faisait préférer par les anciens à celui d'Italie. On trouve ce soufre par gros morceaux en creusant la terre, & par grosses veines dans les carrières d'où l'on tire les meules de moulin. Il est bon de remarquer que ce rocher spongieux & caverneux, qui sert de fondement à Milo, est comme une espèce de poële qui en échauffe doucement la terre, & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues, & les melons les plus délicieux

délicieux de l'Archipel. La séve de cette terre est admirable & travaille toujours ; les champs ne s'y reposent jamais.

L'Archipel.

Après avoir visité les eaux minérales, nous allâmes vers les mines d'alun, dont les principales sont à une demi-lieue de la ville. On n'y travaille plus aujourd'hui. On fit bien des façons pour nous y conduire ; ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela se pratique dans le levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne assez simple, d'où l'on passe par une espèce de boyau dans quelques chambres que l'on a creusées autrefois, à mesure que l'on en tirait de l'alun. Ce sont des voûtes, hautes seulement de quatre à cinq pieds, sur neuf ou dix de large, incrustées d'alun presque partout. Cet alun vient en pierres plates, de l'épaisseur de huit ou neuf lignes, jusqu'à un pouce.

L'alun de plume s'y trouve aussi, c'est une des plus belles choses que l'histoire naturelle du levant puisse présenter. Cet alun de plume vient par gros paquets, composés de filets déliés comme la soie la plus fine, argentés, luisans, longs d'un pied & demi, ou de deux, de même goût & de même caractère que l'alun en pierre. Les pierres, au travers desquelles

L'Archipel. cet alun s'échappe, font très-légères & friables. Tous les rochers qui font autour, font revêtus de femblables concrétions. Il y en a beaucoup qui ne font que du fel marin fublimé, auffi doux que la fleur de farine. On y voit des trous où l'alun paraît tout pur & comme friable, mais d'une chaleur exceffive.

Le port de Milo, affez vafte pour recevoir les efcadres les plus nombreufes, eft à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une fortie difficile par les vents du nord. On me conduifit à quelque diftance du rivage vers une caverne; elle fervait de retraite à des pâtres qui y faifaient bouillir leur laitage. Il paraît affez vraifemblable que c'eft une ancienne carrière, dont les pierres ont fervi autrefois à bâtir la ville; elles font légères, spongieufes & portent par-tout l'empreinte de la deftruction. Les rochers, qui entourent l'île extérieurement, font dans le même état; des feux fouterrains en minent fans ceffe les fondemens, & il eft à craindre que l'île ne vienne tout-à-coup à s'engloutir.

Après avoir obfervé tous les phénomènes que l'île de Milo offrait à ma curiofité, je louai un mauvais bateau grec pour aller parcourir une partie des cyclades, le vent de fud

me conduisit à l'île de Siphanto; j'y vis un tombeau de marbre blanc d'une belle exécution; on le trouve sur le chemin de la mer à la ville; fait pour consacrer peut-être, la mémoire d'un héros; la barbarie des habitans l'a devoué aux usages les plus vils. Tous les monumens de la Grèce éprouvent le même sort; les établès même sont construites avec les débris les plus riches. Ici c'est un entablement, là une frise, une corniche magnifique, souvent des statues sont maçonnées dans les murailles; enfin on ne peut faire un pas dans cette contrée, sans trouver des chefs-d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a possédé & témoins de ce qu'elle a perdu.

L'Archipel.

La ville de Siphanto est située sur une masse énorme de rochers qui en rendent l'aspect plus imposant, mais l'accès plus difficile. Je trouvai, en y entrant, les principaux habitans assemblés sous une espèce de portique. Je ne pus répondre qu'avec peine aux questions précipitées qu'ils me firent; tous m'interrogeaient, tous me parlaient d'Alger, de l'Espagne, de ses flottes, du tort qu'une guerre faisait à leur commerce. A cette foule de questions succédait un moment de silence: les yeux fixés sur moi, ils attendaient mes reponses; elles étaient agitées, discutées, combattues;

enfin les plus vieux prononcaient, et leurs décisions politiques paraissaient reçues avec respect. Je me crus transporté aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire, ces vieillards, qu'on écoutait avec un silence respectueux, leurs figures, leurs habillemens, leur langage, tout me rappelait Athènes ou Corinthe, & ces places publiques où un peuple avide de nouvelles, environnait les étrangers & les voyageurs.

L'Archipel.

L'empressement avec lequel on m'offrit l'hospitalité, vint bientôt fortifier cette illusion. Un des plus âgés m'avait déja conduit chez lui, lorsque deux français arrivèrent, réclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, & me comblèrent d'attentions & de soins.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir, le ciel y est toujours pur & serein, & l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitans de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours. On compte aujourd'hui environ quatre mille habitans dans l'île de Siphanto. Ils savent à combien leur île est taxée. Ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes adjudicataires, & alors ils choisissent des chefs qui lèvent les fonds & les remettent au capi-

tan pacha, lorſqu'il vient faire ſa tournée dans l'Archipel. Son arrivée répand la terreur; les Grecs les plus aiſés affectent alors de paraître dans la miſère, mais il eſt plus ingénieux à découvrir leur opulence, qu'ils ne le ſont à la cacher, & il leur fait payer, en un jour, la tranquillité dont ils jouiſſent tout le reſte de l'année. Un grec ne ſort jamais ſans porter ſa quittance avec lui, encore n'eſt-ce ſouvent qu'une précaution inſuffiſante contre l'induſtrieuſe rapacité des exacteurs. L'Archipel.

L'habillement des femmes de Siphanto eſt beaucoup moins déſagréable que celui des femmes de l'Argentière & de Milo, il ſe rapproche même un peu du véritable habit grec. Le viſage de mon hôteſſe était agréable, mais elle était petite & graſſe, elle différait à cet égard des autres femmes de l'île, qui ſont en général grandes, jolies, & dont la taille eſt légère. Les cheveux des femmes ſont nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui ſe relèvent ſur la tête.

En quittant Siphanto, nous paſſâmes devant Policandro, ſans nous y arrêter. Un excès de curioſité fort peu raiſonnée me fit aborder à Sikino. Je ne fus point effrayé de la hauteur des rochers, j'eſſayais déja d'y grimper, mais mon empreſſement fut un peu ralenti par la

L'Archipel. manière dont on m'y reçut : quelques habitans de l'île, qui avaient vu approcher mon batteau, s'étaient placés ſur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer, vingt fuſils dirigés ſur nous, & le peu de ſuccès qu'eut l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet, & de rentrer dans mon bateau pour me rendre dans l'île de Nio, anciennement Ios.

Elle n'eſt célèbre que par la mort d'Homère : ſept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poéſie ; mais aucune n'a diſputé à l'île d'Ios, le triſte honneur de conſerver ſes cendres. Les habitans lui élevèrent un tombeau ſans aucune inſcription, & ce ne fut que long-tems après, que l'on crut néceſſaire d'atteſter à la poſtérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, & l'ignorance plus deſtructive encore, a effacé chez les habitans jusqu'au ſouvenir d'Homère. Étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète par-tout ſi célèbre, & maintenant ignoré dans le lieu même où repoſe ſa cendre.

L'habillement des femmes de Nio eſt aſſez agréable. Une ſimple camiſole marque leur taille, ſans la contraindre, & leurs jupons fort courts, au lieu d'allarmer la décence, ne font

qu'annoncer la pureté de leurs mœurs ; elles peuvent paraître trop peu vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodestement.

L'Archipel.

Les usages conservés précieusement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entre eux, leur prévenance pour les étrangers, tout rappèle la simplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme, maîtres, femmes & enfans, tous s'empressaient à me servir, à prévenir mes besoins ; ils regrettaient ce qui pouvait manquer chez eux, courraient le chercher chez leurs voisins, & ne permettaient à leurs domestiques de partager aucuns de ces soins. Ce n'était point cet empressement mêlé de curiosité, c'était celui de la simple bienveillance, de l'humanité sans mélange d'aucune espèce d'intérêt, c'était enfin un portrait fidèle & touchant de l'antique hospitalité. Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avais causées ; ils me demandèrent seulement une attestation de l'accueil qu'ils m'avaient fait. Ce sont les seuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conserver.

L'île de Thera, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéressans. La nature paraît avoir dans cette portion de l'Archipel, réuni sous les yeux

L'Archipel.

de l'obſervateur, une ſuite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, ſemblent révéler le ſecret de ſon travail. Les anciens ont écrit que l'île de Thera était ſortie du ſein de la mer, ainſi que Rhodes, Délos, etc. Cette opinion eſt entièrement détruite par l'inſpection des lieux & par la nature des ſubſtances dont ces îles ſont formées. Aucune de ces îles ne paraît devoir ſon origine à des volcans; peut-être ne ſont-elles, ainſi que toutes celles qui compoſent l'Archipel, que le ſommet de hautes montagnes, dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées, lorſque le Pont-Euxin ne fut pas aſſez vaſte pour contenir les eaux que tant de fleuves s'empreſſent de lui apporter. Ces eaux ſe ſeront frayées une route qui leur aura ſans doute été ouverte par un grand tremblement de terre, ſeront entrées par le Boſphore, & auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événemens dont il eſt facile de concevoir la poſſibilité, les eaux de la mer étant venues à baiſſer, on aura vu paraître à leur ſurface des îles nouvelles. Telle a été vraiſemblablement l'origine de celles que je viens de citer.........

Les volcans, loin d'avoir donné naiſſance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une

grande partie, & depuis cette première époque, ces feux souterrains toujours allumés, n'ont cessé de répandre l'effroi dans ces contrées. Le bourg de San Nicolo est situé à la pointe de Santorin, & sur des rochers énormes par-tout déchirés, brûlés & calcinés. L'écueil appelé *Thirasia*, n'en est séparé que par un canal étroit & peu profond, où les bateaux mouillent en sûreté; cet écueil est une partie de l'île de Santorin, dont les fondemens se sont affaissés, & qui s'en est détachée seulement par la surface supérieure. Toute la côte du golfe de Santorin montre l'état de destruction & de calcination où j'ai déja dit que sont tous ces rochers. Sur le bord de la mer paraît le château de Scaro dont la situation est effrayante; un peu en-deçà est le bourg de Pyrgos, le séjour le plus agréable de toute l'île, & au-dessous une petite anse, où les bateaux peuvent aborder; mais pour peu que le vent s'élève, ils sont obligés d'aller chercher un asile plus sûr dans le passage de San Nicolo. Le mien y fut forcé; lorsque je voulus repartir, il me fallut aller l'y joindre, & je ne crois jamais avoir navigué d'une façon plus légère & moins rassurante: nous entrâmes dans une nacelle que l'on avait tirée sur le sable, pour la mettre à l'abri des flots. On

L'Archipel.

nous fit coucher horizontalement les uns sur les autres, & deux grecs, poussant avec force le petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étaient fortes; un seul conducteur dirigeait notre marche avec deux rames grandes comme la main, & nous recommandait de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien son avis était sage, car un de mes compagnons de voyage en essayant de se lever, pensa faire chavirer le navire.

On compte aujourd'hui, dans l'île de Santorin, environ huit mille habitans, parmi lesquels il n'y a guère que sept à huit cents catholiques. On sait que les deux religions grecque & romaine sont plus opposées par leur haine mutuelle que par la diversité de leurs opinions, semblables à deux frères, qui venant à se brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié, dans le souvenir de leur union ancienne. On sait que les Grecs sont plongés dans l'ignorance la plus vile, qu'ils font consister presque tous leurs dogmes dans une abstinence outrée & une antipatie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, disputent à leurs adversaires quelques-unes de ces petites chapelles répandues dans la campagne, & dont le nombre est presque égal à celui des habitans. Cette animo-

ſité ne va cependant jamais juſqu'à troubler la tranquillité publique: chaque parti eſt un frein pour l'autre : il règne parmi eux une émulation de régularité, excitée plutôt par l'amour-propre que par le zèle, & ſoutenue par cette idée générale que, dans les opinions morales & religieuſes, la conduite a bien plus d'empire que le raiſonnement. A ces motifs, il s'en joint un autre plus puiſſant encore, c'eſt la terreur des juges muſulmans, qui ne finiſſent jamais un procès élevé entre des chrétiens, qu'en ruinant les deux parties. L'Archipel.

Je fus reçu chez l'évêque catholique par ſes deux ſœurs. Leur peu d'aiſance diſparaiſſait ſous le faſte & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques. Elles ſemblaient vouloir, par l'extérieur du luxe, ſe cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune : la vanité leur faiſait oublier les beſoins les plus réels, ou plutôt elles n'en avaient point de plus grand que celui de leur parure.

Je trouvai l'évêque occupé des fonctions de ſon miniſtère : élevé depuis peu à l'épiſcopat, il n'en connaiſſait encore que les devoirs. En deſcendant de l'autel, il vint me prendre, & me conduiſit chez lui, dans toute la pompe des ornemens pontificaux. Il avait réſervé ſa ſimplicité pour l'intérieur de ſa maiſon; elle

L'Archipel. n'avait rien qui ne fût entièrement conforme à la modeſtie de ſon revenu. Le dîner fut apprêté par ſes ſœurs, qui, pour un inſtant, mirent à part leur vanité & leurs beaux habits. Son domeſtique était peu nombreux, mais il y maintenait exactement l'ordre hiérarchique. Le curé ſervait de maître-d'hôtel; & ſon embonpoint le rendait digne de cet emploi : le diacre, une aſſiette ſous le bras, s'était placé derrière ma chaiſe : je reconnus le ſous-diacre, ſervant un de mes compagnons de voyage; & je fus auſſi édifié de leur attention au ſervice de la table, que je l'avais été quelques minutes auparavant de leur dévotion au ſervice de l'autel. Je croyais tous leurs talens épuiſés par la double fonction que je leur avais vu remplir; mais ils ne tardèrent pas à m'en faire connaître un nouveau que je ne leur ſoupçonnais pas. Je déſirai faire une promenade dans l'intérieur de l'île : l'évêque voulut lui-même m'y accompagner; le diacre, toujours officieux, m'amena un petit mulet tout équipé, me tint l'étrier, & ſe chargea lui-même de le preſſer dans ſa marche. J'étais confus d'en recevoir tant de ſervices : l'évêque s'apperçut de mon embarras, & crut me raſſurer en me diſant que cette auſtère ſubordination était un uſage de la primitive égliſe, fort précieux à

conſerver. Je fus convaincu de ſon grand zèle pour l'obſervation de l'ancienne diſcipline, mais bien plus encore de l'extrême pauvreté de cette égliſe. L'Archipel.

Nous traverſâmes une grande partie de l'île. La terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes, qui donnent d'excellent vin. On y recueille auſſi beaucoup d'orge & de coton, mais peu de froment.

En quelques endroits, les habitans ont creuſé les rochers, pour s'y former des logemens, ſans doute dans l'eſpérance d'être plus à l'abri des tremblemens de terre qu'on y éprouve ſouvent.

Il ne me reſtait plus à voir à Santorin que la montagne de Saint-Etienne, ſituée au ſud-eſt de l'île. C'eſt un amas de roches énormes, en parties recouvertes par une immenſe quantité de pierres ponces qui en rendent l'accès difficile. La plaine qui y conduit, offre un coup-d'œil bien différent; elle eſt couverte de vignes, d'oliviers, de grenadiers; enfin, c'eſt l'abondance auprès de la ſtérilité.

La montagne eſt couronnée par des ruines qui atteſtent l'exiſtence & la deſtruction d'une ville magnifique : elle eut pour fondateur Théras, oncle & tuteur de Proclès, roi de Lacé-

L'Archipel.

démone. Je ne dirai rien de l'espèce de gouvernement que Théras établit chez ses nouveaux sujets. Il paraît qu'il suivit celui de Sparte ; mais je ne puis m'empêcher de rappeler un usage dont on ne trouve d'exemple que chez ce peuple, & que Eustache nous a conservé dans son commentaire sur Denis le géographe. Les Theréens, dit-il, ne pleuraient ni les enfans qui mouraient avant 4 ans, ni les hommes qui mouraient au-delà de 50. Ceux-ci, parce qu'apparemment ils avaient assez vécu ; & ceux-là, parce qu'on ne pensait pas qu'ils eussent encore vécu. Triste jugement porté par tout un peuple sur le malheur de la condition humaine ; mais après tout, moins étrange, moins mélancolique, & sans doute plus raisonnable que celui de ces peuples de Thrace qui prenaient, dit-on, le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, & célébraient des réjouissances à leur mort.

Au milieu de toutes ces ruines, on distingue facilement celles d'un temple ; les colonnes, quelques statues, & les fragmens les plus riches ont été enlevés par les Russes. Un peu au-dessous de l'emplacement du temple, on trouve la chapelle de Saint-Etienne, construite avec des fragmens antiques. Dans le fond de la chapelle est un autel orné de guir-

landes, à côté une très-jolie ſtatue de femme. Rien n'y rappèlerait le chriſtianiſme, ſans une petite image enfumée de la vierge, dont les Grecs l'avaient décorée, pour lui faire porter plus facilement la lampe deſtinée à brûler dans ce lieu ſaint. L'Archipel.

Au rapport d'Hérodote, l'île de Santorin était autrefois un pays délicieux, & ſe nommait *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté. Elle eſt étrangement déchue aujourd'hui de cet état : au lieu d'un terrein gras & fertile, on ne trouve qu'un vaſte rocher qui produit à regret de quoi nourrir ſes habitans ; aux riantes prairies, aux payſages agréables, ont ſuccédé des ſables arides & d'affreux précipices. L'entrée de cette île a la forme d'un croiſſant, qui ferait le plus grand & le plus beau port du monde, ſi les vaiſſeaux pouvaient y trouver ancrage. Entre les deux promontoires, qui ſont les cornes du croiſſant, ſont quatre petites îles formées par des volcans au commencement de ce ſiècle. L'une d'entr'elles naquit d'une éruption ſubite, dans un lieu où la mer était autrefois ſi profonde, qu'on n'en pouvait trouver le fond. Après des mugiſſemens horribles & des agitations violentes qui répandaient au loin la terreur & l'effroi, la mer lança de ſon ſein des tourbillons de flamme

L'Archipel.

& de bitume, qui dérobèrent aux yeux la clarté du jour. On vit ensuite, avec étonnement, sur la surface de l'eau, une montagne solide, qui s'accrut insensiblement par des éruptions semblables. Cette île nouvelle n'était d'abord qu'un amas de pierres ponces, inégal & raboteux : mais le soleil l'anima, pour ainsi dire, & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés dont elle était composée, elle devint susceptible de culture. C'est ce que nous raconta un viellard qui, en 1707, avait été témoin oculaire de ce que j'écris.

J'allai de-là à Policanda, île presque aussi grande & plus agréable que Santorin; elle est, comme celle-ci, formée d'un seul rocher, mais ce rocher-là même est fertile. En certains endroits, il est couvert de quelques pouces de terre où croissent d'abondantes moissons; en d'autres, où il y a moins de terre, les vignes viennent à l'envi & produisent d'excellens raisins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de visiter. Je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes, toutes prêtes à nous écraser. Cette caverne est tapissée de congélations en forme de crystaux, les unes de figure pyramidale, les autres cylindrique. La plupart cependant

pendant sont d'un noir luisant dont l'aspect est agréable. Quelques-unes sont couvertes d'une espèce de dorure qui éblouit les yeux. L'Archipel.

En remontant vers l'Attique, on apperçoit *Cranaé*, ou l'île d'Hélène : elle n'a aucuns vestiges qu'elle ait jamais été habitée ; peut-être est-ce ce qui la fit choisir par Pâris, lorsqu'il s'enfuit de la Grèce avec Hélène qu'il avait enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit pour la première fois du fruit de sa conquête.

En face de Cranaé est l'île appelée par les anciens, *Cythnos*, & par les modernes, *Thermia*, à cause de ses bains chauds. Elle est encore aussi fertile qu'elle l'était autrefois. Les campagnes sont couvertes de moissons, & les coteaux de vignobles, moins estimés, à la vérité, que ceux des terreins plus arides : il y vient quantité de muriers dont les habitans tirent un profit considérable, par le grand nombre de vers à soie qu'ils nourrissent ; mais le principal commerce se fait en miel & en cire. On nous fit voir les ruines d'une ancienne ville qu'on nomme *Hebreo-Castrò* : elles sont d'une beauté & d'une magnificence singulières. Parmi les marbres dont elle est couverte, nous vîmes quantité de bas-reliefs & de tronçons de statues, qui me parurent avoir

L'Archipel. été fort précieuses. Il semble que les barbares auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulut rejoindre un jour les parties éparses de ces statues, aient pris la précaution de les mutiler. *Thermia*, capitale de l'île, est passablement grande, & presque toute peuplée de Grecs.

CHAPITRE III.

Isle de Naxia, anciennement Naxos. — Ses antiquités, son commerce & sa fertilité. — Dames & bourgeoises de l'île de Tine. — Bourg de San Nicolo. — Isles de Syra & de Délos. — Ses anciennes fêtes. — Temple d'Apollon. — Isle de Paros. — Grotte d'Antiparos. — Détails sur Lemnos.

J'EUS lieu d'être satisfait de mon séjour à Naxia, qui est une des plus grandes des cyclades & des plus riches. En abordant dans cette terre, je m'attendris sur les malheurs d'Ariadne, abandonnée par le perfide Théfée. Je m'imaginais entendre les plaintes de cette amante désolée, qui faisait retentir les rochers & les rivages de Naxia de ses gémissemens, lorsque Bacchus, touché de compassion, vint lui offrir sa main & sa couronne. La ville, appelée Naxia, est bâtie sur les ruines de l'ancienne. Ses murailles sont épaisses & flanquées de tours. La citadelle est située dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une construction régulière. Les églises y sont en grand nombre, & la cathédrale sur-tout est belle & L'Archipel.

L'Archipel. ſpacieuſe. J'allai voir près du château des reſtes de la plus haute antiquité : ce ſont des ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher, qui eſt environné des eaux de la mer. La richeſſe des matériaux prouve la magnificence & la beauté de l'édifice. Les morceaux de jaſpe & de porphire ſont mêlés avec le granit & le marbre le plus riche. Le temple eſt entièrement détruit ; mais le cadre de la porte qui conduiſait dans l'intérieur, eſt encore dans ſon entier. Il eſt de trois pièces de marbre fort uni, chacune de dix-huit pieds de longueur ſur onze d'épaiſſeur. Le poids énorme de ces trois pièces l'a défendue contre les habitans de Naxia, qui ont arraché tous ces marbres précieux pour en conſtruire leurs maiſons.

On voit peu d'autres antiquités dans cette île. Une tour quarrée, ſeul reſte du palais des anciens ducs de l'Archipel, s'élève au milieu de la ville, dont l'aſpect eſt loin d'annoncer la beauté de l'intérieur de l'île ; mais ſi l'on avance dans les terres, on trouve des vallées délicieuſes, arroſées de mille ruiſſeaux : tous les coteaux ſont couverts d'orangers, de limoniers & de vignes ; les plaines ſont ombragées de mûriers, de figuiers, de grenadiers. La terre, par ſa fécondité, ſemble prévenir tous les beſoins

de ses habitans. L'industrie des Naxiens ne se borne pas à la culture des terres ; ils font une grande quantité de sel qu'ils vendent à fort bon compte, & ils s'occupent encore à travailler la soie & le coton qu'ils recueillent dans toutes les parties de leur île. Tant d'avantages l'avait fait nommer par les anciens la petite Sicile. Athénée compare ses vins au nectar des dieux. Il est en effet de tous les vins de Grèce celui qui m'a paru mériter le mieux sa réputation ; mais il est si délicat qu'on ne peut le transporter, même aux îles les plus voisines. L'île consacrée à Vénus, Cythère, n'est plus qu'un rocher stérile ; Gnide n'existe plus que sous les flots qui l'ont renversée, & la superbe Cysippe laisse à peine quelques traces de ses ruines : Naxos, plus heureuse, rappèle encore le séjour & les bienfaits de Bacchus. Les dons que la nature y prodiguait à ses habitans, dûrent sans doute les disposer à recevoir le culte de cette divinité.

L'Archipel.

L'heureuse situation de Naxia lui assure encore une espèce de liberté au sein même de l'oppression ; & la nature, prodigue envers ses habitans, semble avoir voulu poser une barrière entr'eux & la tyrannie. Nul vaisseau n'y peut aborder. De simples bateaux suffisent

L'Archipel. pour porter aux îles voisines le superflu des richesses dont abonde celle de Naxia.

On compte dans l'île environ six mille habitans, dont un cinquième de catholiques. Il y a plusieurs couvens de filles; un de capucins; les jésuites y avaient aussi un établissement: ils y sont restés sous l'habit séculier, & continuent à y être utiles. Chacune des deux religions y a un archevêque, dont la puissance spirituelle s'étend sur toutes les cyclades, mais dont le revenu est fort borné. L'île entière paie environ dix bourses au capitan-pacha.

Le grand-seigneur n'a aucune révolte à craindre dans cette île: dès qu'un Latin se remue, les Grecs en avertissent le cadi; & si un Grec ouvre la bouche, le cadi sait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les dames y sont d'une vanité ridicule: on les voit venir de la campagne, après les vendanges, avec une suite de 30 à 40 femmes, moitié à pied, moitié sur des ânes; l'une porte sur sa tête des serviettes de toile de coton, ou quelque jupe de sa maîtresse; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grès, ou quelques plats de fayence. On étale sur le chemin tous les meubles de la maison; & la maîtresse, montée sur quelque mauvais cheval, entre dans la ville comme en triomphe

à la tête de cet:e troupe : les enfans sont au milieu de la marche; ordinairement le mari fait l'arrière-garde. L'Archipel.

Naxos, quoique sans ports, était une république très-florissante, & maîtresse de la mer dans le temps que les Perses passèrent dans l'Archipel. Si l'on veut remonter jusqu'à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile l'origine des premiers peuples qui s'y établirent.

Pendant la guerre du Péloponèse, cette île se déclara pour Athènes avec les autres îles de la mer Egée. Ensuite Naxos tomba sous la puissance des Romains : après la bataille de Philippes, Marc-Antoine la donna aux Rhodiens; mais il la leur ôta quelque temps après, parce que leur gouvernement était trop dur. Elle fut soumise aux empereurs romains, & ensuite aux Grecs jusqu'à la prise de Constantinople par les Français & par les Vénitiens; car trois ans après ce grand événement, les Vénitiens, maîtres de la mer, donnèrent la liberté aux sujets de la république qui voudraient équiper des navires, de s'emparer des îles de l'Archipel & autres places maritimes, à condition que les acquéreurs en feraient hommage à ceux à qui elles appartenaient, à raison du partage fait entre les Français & les

L'Archipel.

Vénitiens. Marc Sanudo s'empara pour lors des îles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentière, Siphanto, Policondro, Nanſio, Nio & Santorin. L'empereur Henri érigea Naxie en duché, & donna à Sanudo le titre de duc de l'Archipel, & de prince de l'empire. Cet établiſſement ſubſiſta juſqu'à Jacques Criſpo XXI, & dernier duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs ſous l'empereur Selim ſecond, & mort à Veniſe accablé de chagrin. C'eſt à cette époque que Barberouſſe fit une deſcente dans l'île & la mit au pillage. Ainſi finit la ſouveraineté de l'Archipel, après avoir été plus de trois cents ans entre les mains des princes latins.

Les deſcendans des gentilshommes latins, qui s'établirent dans l'île ſous ces princes, occupent encore l'enceinte du château. Les Grecs qui ſont en plus grand nombre, s'étendent depuis le château juſqu'à la mer. La haine de la nobleſſe grecque & de la latine eſt irréconciliable. Les Latins aimeraient mieux s'allier à des payſannes que d'épouſer des demoiſelles grecques. Les Turcs traitent tous ces gentilshommes ſur le même pied. A la venue du moindre bey de Galiote, les Latins & les Grecs n'oſeraient paraître qu'en bonnets rouges comme des forçats de galères, & tremblent

devant le plus petit officier. Dès que les Turcs se sont retirés, la noblesse de Naxie reprend sa première fierté. On ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de généalogie; les uns se font descendre des Paléologues ou des Comnènes, les autres, des Justiniani, des Cornaro, des Spinola.

L'Archipel.

Zia, qui est la plus haute montagne de l'île, signifie le nom de Jupiter, & a reteu le nom de Dia, qui était autrefois celui de l'île. *Corono*, autre montagne de Naxie, conserve celui de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus, ce qui semble autoriser la prétention des anciens Naxiotes, qui soutenaient que l'éducation de ce dieu avait été confiée, dans leur île, aux nymphes *Coronis*, *Philia* & *Clqis*, dont les noms se trouvent dans Diodore de Sicile.

Les montagnes de cette île sont de marbre ou de granit. On nous assura qu'on y trouvait du serpentin. On nous fit voir aussi la grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont célébré les orgies. Mais faute de flambeaux, nous n'osâmes pas y descendre.

On a sans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentière: elles ont cependant à celles de Naxia l'obligation de ne pas porter le vêtement le plus ridicule de l'Archipel. Celui des Naxiotes en a toute la dif-

L'Archipel grace, & de plus deux aîles de velours noir, qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des grecques de Smyrne; celles-ci plus sévères, le défendent par un plastron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur les reins une espèce de panier, dont le dessin seul pourrait montrer tout le ridicule. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché; elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils & les paupières : enfin, elles se couvrent le visage de mouches; elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui se trouve dans l'île; mais elles ne les assujetissent pas à la forme constante qu'elles ont dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées; tantôt c'est un triangle, tantôt une étoile. Un croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paraît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant.

De Naxos à Tine le trajet ne fut pas long. Cette île fut anciennement nommée *Tenos*, suivant Étienne le géographe, qui la peupla le premier. Hérodote nous apprend qu'elle fit partie de l'empire des Cyclades que les Na-

xiotes possédèrent dans les premiers temps. L'Archipel.
Il est parlé des Teniens parmi les peuples de la Grèce, qui avaient fourni des troupes à la bataille de Platée, où Mandonius général des Perses fut défait ; & les noms de tous ces peuples furent gravés sur la droite de la bâse d'une statue de Jupiter regardant l'orient.

C'est la seule conquête qui fut restée aux Vénitiens, de toutes celles qu'ils firent sous les empereurs latins de Constantinople. Peu s'en fallut que ce fameux Barberousse, capitan pacha, qui soumit en 1437 presque tout l'Archipel, à Soliman second, ne s'emparât aussi de Tine. André Morosini assure que cette île se rendit sans résistance, mais que peu de temps après, honteuse d'une pareille lâcheté, elle d puta vers le provéditeur de Candie, dont elle reçut assez de sécours pour se remettre sous la puissance de ses premiers maîtres.

Depuis cette époque, pour reprocher aux habitans le peu de courage qu'ils montrèrent en cette occasion, le provéditeur accompagné des Contadins & des feudataires de la république, suivi de la milice avec l'étendart de St.-Marc, allait tous les ans le premier jour de mai à cheval, à l'église de Ste.-Vénérande, sur la montagne de Cecro. On y faisait une grande décharge de mousqueterie ; après avoir

L'Archipel.

crié trois fois, *vive* St. Marc, on dansait ensuite & la fête finissait par un repas. Les feudataires qui manquaient de se trouver à cette cérémonie payaient un écu pour la première fois, & ils perdaient leur fief, s'ils y manquaient jusqu'à trois fois. Le court séjour que nous y fîmes ne nous permit pas d'aller voir les raretés dont on parle dans l'île, comme la caverne d'Éole, la tour de la Donsele, les restes du temple de Neptune, la Madona Cardiani.

Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits & une phisionomie piquante qui supplée souvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux, couvre leurs charmes sans les cacher.

Le commerce et l'industrie répandent dans cette île une aisance générale, & une sorte d'égalité qui, sans confondre les classes des citoyens, empêchent les uns de se corrompre & les autres de s'avilir. Les femmes, que dans d'autres climats, leur richesse ou leur naissance semblerait autoriser à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéressans de leurs ménages, & travaillent avec plaisir aux vêtemens que leurs enfans doivent porter. Dès que la chaleur tombe, & que le

soleil, sur son déclin, peut encore éclairer leurs travaux sans pouvoir nuire à leurs charmes, elles sortent de leurs maisons, s'asseyent devant leurs portes, filent la soie ou la dévident; d'autres la tricotent, ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, souvent interrompus par les chansons des jeunes filles. Je crus alors pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs Grecs, étaient moins l'ouvrage de leur imagination qu'une fidèle imitation de la nature. L'Archipel.

Le travail facile & pénible auquel sont em-employées les servantes de Tine, leur permet de conserver tous leurs agrémens; elles n'ont d'autre occupation que de filer la soie, & de nourrir les insectes qui la produisent: aussi voit-on régner par-tout cette propreté qui fait tant de plaisir au voyageur, parce qu'elle est un gage certain du bonheur du peuple, & qu'elle suppose toujours la facilité de se procurer les premiers besoins,

L'amour de la patrie, conservé chez tous les Grecs insulaires, a encore plus de force chez les habitans de l'île de Tine; les servantes qui en sortent en grand nombre, & qui sont connues dans tout le levant, par leur habillement, leur fidélité & leur intelligence,

L'Archipel. ne perdent jamais le désir de revoir leur patrie, & de venir y jouir d'une aisance qu'elles doivent à leur industrie.

Cette île est une des plus riches & des plus agréables de toute la Grèce, & son peu d'étendue est réparé par sa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit, & près de vingt mille habitans y sont répandus dans soixante villages ou hameaux. Quoique l'île produise une grande quantité de soie, elle ne suffit pas cependant à leur industrie, ils en tirent encore de celle d'Andros, & en fabriquent des bas, dont ils fournissent tout le levant.

A une lieue & demie de San Nicolo, est l'ancienne citadelle construite par les Vénitiens; elle est située sur une haute montagne, d'où l'on découvre presque toute l'île. C'est un tableau délicieux, où tout annonce l'industrie des habitans, & où tout paraît assurer leur bonheur. Aucun officier turc ne leur rappèle l'idée d'un maître, & gouvernés par des magistrats de leur choix, ils semblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieillesse n'a point perdu tous ses droits dans la Grèce. Ces magistrats portent le nom de vieillards, quoiqu'ils ne le soient pas toujours, & le jeune homme est flatté de voir ajouter à la considération que donnent ces dignités, la déférence que la na-

ture réclame pour la vieillesse. Ces insulaires m'ont paru heureux; éloignés du despote, & ne s'appercevant de leur servitude qu'un seul jour dans l'année, il leur est presque permis de se croire libres.

L'Archipel.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le séjour de Tine, je ne fus point maître de ma surprise en approchant d'Andros. Cette île présente l'aspect le plus enchanteur: qu'on se figure une vaste & large baie séparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire, qui fait partie de la ville, est couvert de bâtimens & de jardins, dont le coup-d'œil champêtre & riant invite les passagers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville est une vallée délicieuse & fertile. Tout le terrein de l'île, en général, abonde en fruits de toute espèce; les grenadiers, entr'autres, & les limoniers y croissent en abondance. Ce ne sont par-tout que des jardins & des vergers que des petits ruisseaux fertilisent. Le plus bel endroit est derrière une haute montagne, au village d'*Arne*. Plusieurs hameaux environnés de palmiers, le composent & semblent autant de solitudes enchantées. La soie qu'on y travaille est des plus estimées & des plus fines. Andros n'est pas moins remarquable par ses antiquités, que par la beauté de son territoire.

L'Archipel.

Les plus curieuses sont celles de *Baléopolis*, ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes, de bâses, de chapiteaux qu'on trouve à l'endroit où était la citadelle, jointe à la tradition des habitans, nous fit croire que ce pouvaient être les vestiges d'un temple de Bacchus. On nous montra près de là une source dont on dit que l'eau a le goût du vin pendant le mois de janvier. Cette fable retrace à la mémoire les anciennes fêtes de Bacchus. Une source d'eau auprès d'un temple du dieu du vin ne flattait pas ses adorateurs. Les peuples accouraient de tous côtés, ils se pressaient autour du temple, levaient les mains au ciel, se prosternaient à terre & s'abandonnaient à l'impétuosité d'une joie effrénée. Plusieurs voix confuses s'écriaient : « Venez, voyez, goûtez » ces flots de vin qui s'élancent à gros bouil» lons du temple de Bacchus, n'étaient hier, » cette nuit, ce matin, qu'une source d'eau » pure ; Bacchus est l'auteur de ce prodige, » il l'opère tous les ans, le même jour, à la » même heure. Il l'opérera demain, après de» main, pendant sept jours de suite. L'Ache» loüs, disait-on, est célèbre par ses roseaux, » le Penée tire toute sa gloire de la vallée » qu'il arrose, & le Pactole, des fleurs dont » ses rives sont couvertes : mais la fontaine

» que

» que nous chantons, rend les hommes forts » & éloquens, & c'eſt Bacchus lui-même qui » la fait couler ». L'Archipel.

Tandis que les miniſtres du temple, maîtres des ſouterrains d'où s'échappait le ruiſſeau, ſe jouaient ainſi de la crédulité du peuple, le philoſophe était tenté de les féliciter du ſuccès de leur artifice. Ils trompaient ce peuple, mais ils le rendaient heureux.

A une diſtance preſque égale d'Andros & de Écos, on trouve la petite île de Gyaros, région ſauvage & hériſſée de rochers. La nature lui a tout refuſé, comme elle ſemble avoir tout accordé à l'île de Écos, aujourd'hui Zia.

De quatre villes qu'elle contenait autrefois, on ne voit plus que les ruines de Certhea, ſur laquelle eſt bâtie Zia capitale de l'île. A juger de Certhea par l'étendue de ſes veſtiges, elle devait être conſidérable, car, outre les colonnes de marbre & pluſieurs morceaux d'architecture qui ſe voient dans les maiſons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement ſur une montagne éloignée d'une lieue du port; en avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles demi-ruinées, qui

L'Archipel. appartiennent à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrèrent le tronc d'une ſtatue pour laquelle ils ont une frayeur reſpectueuſe, parce qu'ils croient que c'eſt celle de *Nemeſis* déeſſe de la vengeance. L'île peut avoir trente lieues de circuit; elle eſt fort renommée pour ſes ſoies; elle abonde en fruits & en pâturages; les corps y ſont robuſtes, les ames naturellement vigoureuſes.

Des courages ſi mâles ſeraient capables de tout oſer pour recouvrer leur indépendance. Mais ce qui donne le plus d'éclat à cette île, c'eſt d'avoir produit Simonide; il mérita l'eſtime des rois, des ſages & des grands hommes de ſon temps. Simonide était poète & philoſophe; l'heureuſe réunion de ces qualités rendit ſes talens plus utiles & ſa ſageſſe plus aimable; ſon ſtyle plein de douceur était ſimple, harmonieux; il s'exerça dans preſque tous les genres de poéſie, & réuſſit principalement dans les élégies & les chants plaintifs. Perſonne n'a mieux connu l'art ſublime & délicieux d'intéreſſer & d'attendrir, perſonne n'a peint avec plus de vérité les ſituations & les infortunes qui excitent la pitié. Ces tableaux, que Simonide a remplis de paſſion & de mouvement, ſont autant de bienfaits pour les hommes; car c'eſt leur rendre un grand ſer-

vice que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuſes qu'ils verſent avec tant de plaiſir, & de nourrir dans leur cœur ces ſentimens de compaſſion deſtinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, & les ſeuls en effet qui puiſſent unir des malheureux. Simonide mourut âgé de 90 ans. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Écos, l'éclat des fêtes religieuſes, ajouté une huitième corde à la lyre; mais ce qui lui aſſure une gloire immortelle, c'eſt d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'eſt d'avoir fait le bonheur de la Sicile en retirant Hiéron de ſes égaremens, & le forçant de vivre en paix avec ſes voiſins, ſes ſujets & lui-même. L'Archipel.

Le voyageur qui parcourt l'Archipel, éprouve à chaque pas les émotions les plus douces & les plus variées; c'eſt un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands hommes, ou qui conſervent leurs cendres. Il arrive à Paros, c'eſt-là que naquit le poète Archiloque, qui partagea avec Homère l'honneur d'avoir étendu les limites de l'art. A Céos, il ſe rappèle Bacchylide qui eut Pindare pour rival, & ce Prodicus célèbre par ſes ſophiſmes & ſon éloquence. Cos fut le berceau d'Hippocrate; Samos, de Pythagore; Leſbos, d'Alcée & de Sapho. Syros

L'Archipel. contribua aussi à l'honneur de la Grèce : elle ne fut point célèbre par sa puissance, ou par le commerce de ses habitans ; mais c'est dans cette île que reçut le jour, un des premiers philosophes de l'antiquité, Phérecide ; un seul mot fera son éloge, il fut le maître de Pythagore.

Syra, n'est aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne ; tous les habitans de l'île y sont rassemblés au nombre de quatre mille, & l'on ne retrouve dans l'intérieur que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés. Cette île, autrefois partagée entre les églises grecque & latine, n'est ajourd'hui habitée que par des catholiques. C'est de tous les états du Grand-Seigneur, le seul, où un même culte soit exclusivement adopté ; mais elle n'en est pas plus paisible, & les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des dissensions religieuses ; en effet le musulman, le juif, l'arménien, le cophte, le grec, le latin, semés & réunis dans l'empire turc, jouissent, pour l'ordinaire, d'une tranquillité & d'une concorde que l'unité de religion semble avoir bannie de Syra. Fatigué de ces désordres, le gouvernement turc s'est vu forcé de sévir, pour y rétablir la paix évangélique, & l'on n'accusera pas en cette occasion la jus-

tice musulmane de trop de rigueur, puisqu'elle avait des meurtriers à punir. L'Archipel.

Après avoir long-temps tourné autour de Delos qui est le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette île où l'on dit que Latone, poursuivie par la jalousie de Junon, mit au monde Apollon & Diane qu'elle avait eus de Jupiter. Quoique tout cela ne soit qu'une fable, elle ne laisse pas de rappeler encore à l'imagination cette île flottante que Neptune rendit stable en faveur de Latone. On eut depuis un si grand respect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulût plus qu'aucun mortel y naquit ou y fût enterré. Les femmes grosses ou les morts étaient transportés dans une île voisine. Aussi les villes de la Grèce & les princes de l'Asie ne mirent aucunes bornes à leurs largesses; les uns l'embellirent à l'envi, des plus beaux édifices, les autres l'enrichirent par de magnifiques présens. On donnait le nom de sacré au vaisseau qui portait ces offrandes. Le concours des peuples y était aussi considérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendait pareillement ses oracles. En approchant de l'endroit où était située l'ancienne ville de Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre & de colonnes,

L'Archipel. les uns enfoncés en terre, les autres étendus ſur la plaine.

Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes une colline couverte d'architraves, de corniches, de piedeſtaux de marbre, qui faiſaient autrefois partie d'un bâtiment magnifique. La grandeur & la beauté des pièces de marbre qui s'y voyent encore, était digne de la majeſté du dieu qu'on y adorait. Tant de magnificence & de richeſſes qui rendaient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du temps. Cette île n'eſt plus qu'un rocher déſert, ſtérile, inculte & abandonné.

Les ruines dont Délos eſt couverte, prouvent la vénération des anciens pour cette île, bien mieux encore que les odes de Callimaque & de Pindare. Si tous les poètes s'empreſſèrent de la chanter, tous les peuples ſe firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs, toujours avides de merveilles, ſembla trouver de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord flottante au gré des vents, elle n'eſt fixée que pour offrir à la malheureuſe Latone, un azile que le reſte de la terre lui refuſe. Diane & Appollon y reçoivent le jour, on y élève des

L'Archipel.

temples, & la voilà consacrée à jamais par le culte le plus universel.

Je n'entrerai ici dans aucuns détails historiques sur Délos. On les trouvera avec bien plus de plaisir dans une description des fêtes qu'on y célébrait, & dont l'auteur si connu a le mérite rare de réunir à une vaste érudition toutes les graces du style. Il suppose qu'un étranger qui se trouvait à Athènes vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, se rendit à Délos avec un de ses amis. Après avoir décrit les beautés du printemps dont on jouit dans la Grèce, il ajoute :

« Cette saison charmante ramenait des fêtes » plus charmantes encore, celles qu'on celèbre de cinq en cinq ans à Délos, pour honorer la naissance de Diane & d'Apollon. » Le culte de ces divinités subsiste dans l'île » depuis une longue suite de siècles. Mais » comme il commençait à s'affaiblir, les Athéniens instituèrent pendant la guerre du Péloponèse, des jeux qui attirent cent peuples » divers. La jeunesse d'Athènes brûlait de s'y » distinguer; toute la ville était en mouvement. On y préparait aussi la pompe solemnelle, qui va tous les ans offrir au temple » de Délos un tribut de reconnoissance, pour » la victoire que Thésée remporta sur le Mi-

L'Archipel.

» notaure. Elle eſt conduite ſur le même vaiſ-
» ſeau qui tranſporta ce héros en Crête, &
» déja le prêtre d'Apollon en avait couronné
» la pouppe de ſes mains ſacrées. Je deſcen-
» dis au Pyrée avec Philotas. La mer était
» couverte de bâtimens légers qui faiſaient
» voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la li-
» berté du choix. Nous nous ſentîmes enlever
» par des matelots, dont la joie tumultueuſe
» & vive, ſe confondait avec celle d'un peu-
» ple immenſe qui courait au rivage. Ils ap-
» pareillèrent à l'inſtant, nous ſortîmes du
» port & nous abordâmes le ſoir à l'île de
» Céos.

» Le lendemain nous raſâmes Syros, &
» ayant laiſſé Tenos à gauche, nous entrâmes
» dans le canal qui ſépare Délos de Rhénée.
» Nous vîmes auſſi-tôt le temple d'Apollon,
» & nous le ſaluâmes par de nouveaux tranſ-
» ports de joie. La ville ſe développait preſ-
» que toute entière à nos regards; nous par-
» courions d'un œil avide ces édifices ſuper-
» bes, ces portiques élégans, ces forêts de
» colonnes dont elle eſt ornée; & ce ſpecta-
» cle qui ſe variait à meſure que nous appro-
» chions, ſuſpendait en nous le déſir d'ar-
» river.

» Parvenus au rivage, nous courûmes au

» temple qui n'en eſt éloigné que d'environ » cent pas. Il y a plus de mille ans qu'Éri- » ſichton, fils de Cénops, en jeta les premiers » fondemens, & depuis, les divers états de » la Grèce n'ont ceſſé de l'embellir. Il était » couvert de feſtons & de guirlandes, qui » par l'oppoſition de leurs couleurs, donnaient » un nouvel éclat au marbre de Panos dont » il eſt conſtruit.

L'Archipel.

« Nous nous proſternâmes devant la ſtatue » d'Apollon; elle eſt plus célèbre par ſon an- » cienneté que par la délicateſſe du travail. » Le dieu tient ſon arc d'une main; &, pour » montrer que la muſique lui doit ſon origine » & ſes agrémens, il ſoutient de la gauche » les trois graces, repréſentées la première » avec une lyre, la ſeconde avec des flûtes, » & la troiſième avec un chalumeau. Auprès » de la ſtatue, eſt cet autel qui paſſe pour une » des merveilles du monde; ce n'eſt point » l'or, ce n'eſt point le marbre qu'on y ad- » mire: des cornes d'animaux pliées avec ef- » fort, entrelacées avec art & ſans aucun » ciment, forment un tout auſſi ſolide que » régulier: des prêtres, occupés à l'orner de » fleurs & de rameaux, nous faiſaient remar- » quer l'ingénieux tiſſu de ſes parties. C'eſt » le dieu lui-même, s'écriait un jeune mi-

L'Archipel.

» niſtre, qui dès ſon enfance a pris ſoin de » les unir entr'elles. Ces cornes menaçantes » que vous voyez ſuſpendues à ces murs, » celles dont l'autel eſt conſtruit, ſont les dé- » pouilles des chèvres ſauvages qui paiſſaient » ſur le mont Cynthus, & que Diane fit tom- » ber ſous ſes coups. Ici les regards ne s'ar- » rêtent que ſur des prodiges. Ce palmier, » qui déploie ſes branches ſur nos têtes, eſt » cet arbre ſacré qui ſervit d'appui à Latone, » lorſqu'elle mit au monde les divinités que » nous adorons.

» En ſortant du temple, nous jetâmes les » yeux ſur cette foule de monumens dont il » eſt entouré. Là s'élève une figure d'Apollon » dont la hauteur eſt de 24 pieds; de longues » treſſes de cheveux flottent ſur ſes épaules, » & ſon manteau, qui ſe replie ſur le bras » gauche, ſemble obéir au ſouffle du zéphir. » Près de ce coloſſe, Nicias, général des » Athéniens, fit élever un palmier de bronze, » dont le travail n'eſt pas moins précieux que » la matière.

» C'était le jour ſuivant que les fêtes de- » vaient commencer; c'était le jour ſuivant » qu'on honorait à Délos la naiſſance de Diane. » L'île ſe rempliſſait inſenſiblement d'étran- » gers, attirés par la piété, l'intérêt & le

» plaisir. Ils ne trouvaient déja plus d'asyle L'Archipel.
» dans les maisons; on dressait des tentes dans
» les places publiques, on en dressait dans la
» campagne. On se revoyait après une longue
» absence, & l'on se précipitait dans les bras
» les uns des autres. Pendant que ces scènes
» touchantes dirigeaient nos pas en différens
» endroits de l'île, nous avions soin de re-
» cueillir tout ce qu'on racontait d'un pays si
» fameux dans la Grèce.

» Enfin il arriva ce jour qu'on attendait
» avec tant d'impatience. L'aurore traçait fai-
» blement à l'horison la route du soleil, lors-
» que Philoclès, un des principaux habitans
» de Délos, nous conduisit sur le mont Cyn-
» thus. Ce mont n'est que d'une médiocre
» élévation : c'est un bloc de granit, où bril-
» lent différentes couleurs, & sur-tout des
» parcelles de talc, noirâtres & luisantes. Du
» haut de cette montagne, & même des col-
» lines qui l'environnent, nous apperçûmes
» ces groupes fameux d'îles de toutes gran-
» deurs que les Grecs nomment l'Archipel de
» la mer Egée. Le beau désordre avec lequel
» elles sont dispersées au milieu des flots,
» est l'image de celui qu'offrent les étoiles
» semées dans le ciel. La scène changeait à
» chaque instant & s'embélissait de plus en

L'Archipel.

» plus ; des flottes se faisaient appercevoir
» dans le lointain ; un nombre infini de bâtimens de toute espèce volaient sur la surface
» de la mer ; on les voyait s'échapper des canaux qui séparent les îles. Notre ame, fortement émue de ce spectacle, ne pouvait s'en
» rassasier.

» La plupart de ces îles, nous dit Philoclès,
» se nomment cyclades, parce qu'elles forment une enceinte autour de Délos.. Toutes
» les nations qui ont eu l'empire de la mer,
» les ont successivement conquises ou peuplées. Mais les colonies des Grecs ont fait
» disparaître les traces des colonies étrangères, & des intérêts puissans ont pour jamais
» attaché le sort des cyclades à celui d'Athènes. A l'ombre de sa puissance, elle voient
» fleurir dans leur sein le commerce, l'agriculture, les arts ; & elles seraient heureuses
» si elles pouvaient oublier qu'elles ont été
» libres.

» La mer sépare ces peuples, & le plaisir
» les réunit. Ils ont des fêtes qui leur sont
» communes & qui les rassemblent, tantôt
» dans un endroit, tantôt dans un autre ; mais
» elles disparaissent dès que nos solemnités
» commencent. Les divinités qu'on y adore,
» permettent d'apporter à Délos l'encens qu'on

» leur destine. Des députations solemnelles, » connues sous le nom de théories, sont char- » gées d'un si glorieux emploi ; elles amè- » nent avec elles des chœurs de jeunes gar- » çons & de jeunes filles. Ces chœurs sont le » triomphe de la beauté & le principal orne- » ment de nos fêtes. Il en vient de toutes les » îles ; il en vient du continent de la Grèce ; » il en vient des régions les plus éloignées. » Ils arrivent au son des instrumens, à la voix » des plaisirs, avec tout l'appareil du goût & » de la magnificence.

L'Archipel.

» Dans le temps que Philoclès terminait » son récit, la scène changeait à tout instant » & s'embélissait de plus en plus. Déja étaient » sorties des ports de Micone & de Rhénée » les petites flottes qui conduisaient les of- » frandes à Délos. D'autres flottes semblables » se faisaient appercevoir dans le lointain. Un » nombre infini de bâtimens de toute espèce » volaient sur la surface de la mer ; ils bril- » laient de mille couleurs différentes : on les » voyait s'échapper des canaux qui séparent » les îles, se croiser, se poursuivre & se réu- » nir. Un vent frais se jouait dans leurs voiles » de pourpre ou de lin ; & sous leurs rames » dorées, les flots se couvraient d'une écume

L'Archipel. » que les rayons naiſſans du ſoleil pénétraient » de leurs feux.

» Plus bas, au pied de la montagne, une » multitude immenſe inondait la plaine. Ses » rangs preſſés ondoyaient & ſe repliaient ſur » eux-mêmes, comme une moiſſon que les » vents agitent ; & des tranſports qui l'ani- » maient, il ſe formait un bruit vague & » confus qui ſurnageait, pour ainſi dire, ſur » ce vaſte corps.

» Notre ame, fortement émue de ce ſpec- » tacle, ne pouvait s'en raſſaſier, lorſque des » tourbillons de fumée couvrirent le faite du » temple & s'élevèrent dans les airs. La fête » commence, nous dit Philoclès, l'encens » brûle ſur l'autel. Auſſitôt dans la ville, dans » la campagne, ſur le rivage, tout s'écria : la » fête commence, allons au temple.

» Nous y trouvâmes le chœur des jeunes » Déliens que nous prîmes pour les enfans » de l'aurore ; ils en avaient la fraîcheur & » l'éclat. Pendant qu'ils chantaient un hymne » en l'honneur de Diane, les filles de Délos, » parées de tous les attraits de la jeuneſſe & » de la beauté, exécutèrent des danſes vives » & légères. Les ſons, qui réglaient leurs pas, » rempliſſaient leur ame d'une douce yvreſſe ; » elles tenaient des guirlandes de fleurs qu'elles

» venaient de cueillir ; elles les attachaient, L'Archipel.
» d'une main tremblante, à une ancienne
» ſtatue de Vénus qu'Ariadne avait apportée
» de Crète, & que Théſee conſacra dans ce
» temple.

» D'autres concerts vinrent frapper nos
» oreilles, c'étaient les théories des îles de
» Rhénées & de Mycone. Elles attendaient
» ſous le portique le moment où l'on pourrait
» les introduire dans le lieu ſaint. Nous les
» vîmes, & nous crûmes voir les heures &
» les ſaiſons à la porte du palais du ſoleil.

» Nous vîmes deſcendre ſur le rivage les
» théories de Céos & d'Andros. On eût dit
» à leur aſpect que les graces & les amours
» venaient établir leur empire dans une des
» îles fortunées.

» De tous côtés arrivaient des pompes ſo-
» lemnelles ; de tous côtés elles faiſaient re-
» tentir les airs de cantiques ſacrés. Elles ré-
» glaient ſur le rivage même l'ordre de leur
» marche, & s'avançaient lentement vers le
» temple, aux acclamations du peuple qui
» bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hom-
» mages, elles préſentaient au dieu les pré-
» mices des fruits de la terre. Ces cérémonies,
» comme toutes celles qui ſe pratiquent à
» Délos, étaient accompagnées de danſes, de

L'Archipel.

» chants & de symphonie. Au sortir du tem-
» ple, elles étaient conduites dans des mai-
» sons entretenues aux dépens des villes dont
» elles apportaient les offrandes.

» Les poëtes les plus distingués de notre
» temps avaient composé des hymnes pour la
» fête; mais leurs succès n'effaçaient point la
» gloire des grands hommes qui l'avaient cé-
» lébrée avant eux. On croyait être en pré-
» sence de leurs génies. Ici on entendait les
» chants harmonieux de cet Olen de Lycie,
» un des premiers qui ait consacré la poésie
» au culte des dieux; là on était frappé des
» sons touchans de Simonide; plus loin c'é-
» taient les accords séduisans de Bacchylide,
» ou les transports fougueux de Pindare; &
» au milieu de ces sublimes accens, la voix
» d'Homère éclatait & se faisait écouter avec
» respect.

» Cependant on appercevait dans l'éloigne-
» ment la pompe solemnelle des Athéniens.
» Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles
» suivent sur les flots le char de la souve-
» raine des mers, une foule de bâtimens lé-
» gers se jouaient autour de la galère sacrée.
» Leurs voiles, plus éclatantes que la neige,
» brillaient comme les cygnes qui agitent leurs
» aîles sur les eaux du Méandre. A cet as-
» pect,

» peſt, des vieillards qui s'étaient traînés ſur L'Archipel.
» le rivage, regrettaient le temps de leur plus
» tendre enfance, ce temps où Nicias, général
» des Athéniens, fut chargé du ſoin de la
» théorie : il ne la mena point à Délos, nous
» diſaient-ils, il la conduiſit ſecrètement dans
» l'île de Rhénée qui s'offre à vos regards.
» Toute la nuit fut employée à conſtruire ſur
» ce canal un pont, dont les matériaux pré-
» parés de longue main, & enrichis de do-
» rures & de couleurs, n'avaient beſoin que
» d'être réunis. On le couvrit de tapis ſuper-
» bes, on le para de guirlandes, & le jour
» ſuivant, au lever de l'aurore, la théorie tra-
» verſa la mer; mais ce ne fut pas, comme
» l'armée de Xerxès, pour détruire les na-
» tions; elle leur amenait les plaiſirs, & pour
» leur en faire goûter les prémices, elle reſta
» long-temps ſuſpendue ſur les flots, chan-
» tant des cantiques & frappant tous les yeux
» d'un ſpectacle que le ſoleil n'éclairera point
» une ſeconde fois.

» La députation que nous vîmes arriver,
» était preſque toute choiſie parmi les plus
» anciennes familles de la république. Cette
» théorie parut avec tout l'éclat qu'on devait
» attendre d'une ville où le luxe eſt porté à
» l'excès. En ſe préſentant devant le dieu, elle

L'Archipel.

» lui offrit une couronne d'or, & bientôt on
» entendit les mugissemens des victimes qui
» tombaient sous le couteau des prêtres. Ce
» sacrifice fut suivi d'un ballet, où les jeunes
» Athéniens représentèrent les courses & les
» mouvemens de l'île de Délos, pendant
» qu'elle roulait au gré des vents sur les
» plaines de la mer. A peine fut-il fini, que
» les jeunes Déliens se mêlèrent avec eux
» pour figurer les sinuosités du labyrinthe de
» Crète, à l'exemple de Thésée, qui, après
» sa victoire sur le Minotaure, avait exécuté
» cette danse auprès de l'autel.

» Ceux qui s'étaient le plus distingués,
» reçurent pour récompense des trépieds
» qu'ils consacrèrent aux dieux, & leurs noms
» furent proclamés par deux hérauts, venus à
» la suite de la théorie.

» Quand elle eut achevé les cérémonies qui
» l'attiraient aux pieds des autels, nous fûmes
» conduits à un repas que le sénat de Délos
» donnait aux citoyens de cette île. Ils étaient
» confusément assis sur les bords de l'Inopus,
» & sous des arbres qui formaient des ber-
» ceaux. Toutes les âmes, avidement atta-
» chées au plaisir, cherchaient à s'échapper,
» & nous communiquaient les impressions qui
» les rendaient heureuses. Une joie pure &

» bruyante régnait ſous ces feuillages épais; L'Archipel.
» & lorque le vin de Naxos y pétillait dans les
» coupes, tout célébrait à grands cris le nom
» de Nicias, qui avait le premier aſſemblé le
» peuple dans ces lieux charmans, & qui
» avait aſſigné des fonds pour éterniſer un
» pareil bienfait.

» Le reſte de la journée fut deſtiné à des
» ſpectacles d'un autre genre. Des voix admi-
» rables ſe diſputèrent le prix de la muſique;
» & des bras armés du ceſte, celui de la lutte.
» Le pugilat, le ſaut & la courſe à pied, fixè-
» rent ſucceſſivement notre attention.

» On célébra, le jour ſuivant, la naiſſance
» d'Apollon. Parmi les ballets qui furent exé-
» cutés, nous vîmes des nautoniers danſer au-
» tour de l'autel & le frapper à grands coups
» de fouet. Après cette cérémonie biſare,
» dont nous ne pûmes pas pénétrer le ſens myſ-
» térieux, ils voulurent figurer les jeux inno-
» cens qui amuſaient le dieu dans ſa plus tendre
» enfance. Il fallait, en danſant les mains liées
» derrière le dos, mordre l'écorce d'un oli-
» vier que la religion a conſacré. Leurs chutes
» fréquentes & leurs pas irréguliers excitaient
» parmi les ſpectateurs les tranſports éclatans
» d'une joie qui paraiſſait indécente, mais
» dont ils diſaient que la majeſté des lieux

F 2

L'Archipel. » ſaints n'était point bleſſée ; en effet, les
» Grecs ſont perſuadés que l'on ne ſaurait
» trop bannir du culte que l'on rend aux dieux,
» la triſteſſe & les pleurs ; & de-là vient que
» dans certains endroits il eſt permis aux hom-
» mes & aux femmes de s'attaquer en pré-
» ſence des autels, par des traits de plaiſan-
» terie dont rien ne corrige la licence & la
» groſſièreté.

» Ces nautoniers étaient du nombre de ces
» marchands étrangers que la ſituation de
» l'île, les franchiſes dont elle jouit, l'atten-
» tion vigilante des Athéniens, & la célébrité
» des fêtes attirent en foule à Délos. Ils y ve-
» naient échanger les productions de leur
» pays, avec le blé, le vin & les denrées des
» îles voiſines. Délos était devenue comme
» l'entrepôt des tréſors des nations.

» J'étudiais avec plaiſir les diverſes paſſions
» que l'opulence & le beſoin excitaient dans
» des lieux ſi voiſins, lorſque des cris ſoudains
» annoncèrent l'arrivée de la théorie des Té-
» niens, qui, outre ſes offrandes particuliè-
» res, apportait encore celles des Hyper-
» boréens.

» Ce dernier peuple habite vers le nord de
» la Grèce. Il honore ſpecialement Apollon,
» & l'on voit encore à Délos le tombeau de

L'Archipel.

» deux de ses prêtresses, qui s'y rendirent
» autrefois pour ajouter de nouveaux rites au
» culte de ce dieu. On y conserve aussi, dans
» un édifice consacré à Diane, les cendres
» des derniers théores que les Hyperboréens
» avaient envoyés dans cette île. Ils y péri-
» rent malheureusement ; &, depuis cette
» époque, ce peuple se contente d'y faire
» parvenir par des voies étrangères les pré-
» mices de ses moissons. Une tribu voisine
à des Scythes les reçoit de ses mains & les
» transmet à d'autres nations qui les portent
» sur les bords de la mer Adriatique; de-là
» elles descendent en Epire, traversent la
» Grèce, arrivent dans l'Eubée, & sont con-
» duites à Ténos.

» A l'aspect de ces offrande sacrées, on s'en-
» tretenoit des merveilles qu'on raconte du
» pays des Hyperboréens. C'est là que règne
» un printemps éternel; c'est là qu'on jouit
» sans cesse de la jeunesse & de la santé; c'est
» là que pendant dix siècles entiers, on coule
» des jours sereins dans les fêtes & dans les
» plaisirs. Mais cette heureuse région est si-
» tuée à une des extrémités de la terre, com-
» me le jardin des Hespérides en occupe une
» autre extrémité; & c'est ainsi que les hom-

L'Archipel.

» mes n'ont jamais ſu placer le bonheur que » dans des lieux inacceſſibles ».

Ce fragment précieux ne laiſſe rien à déſirer ſur l'hiſtorique de Délos. Les anciens ont prétendu que cette île avait long-temps flotté ſur les eaux : les poëtes ont chanté cette merveille, c'eſt la marche ordinaire de la crédulité. C'était un miracle pour les Grecs, & il n'eſt point d'objection ſi réelle qui puiſſe réſiſter à la voix des dieux, la raiſon même dut ſe taire auſſi-tôt qu'elle ſe fit entendre ; mais, ſuivant toutes les lois de la phyſique, cet événement eſt hors de toute vraiſemblance : ſi Callimaque, Pindare, Virgile, dépoſent pour lui, le bon ſens doit ſuffire pour ſavoir qu'un rocher de deux mille toiſes de longueur ne nage point ſur les eaux, comme *une fleur dont ſe jouent les zéphirs.*

Il ſerait difficile de décider ſi Délos eſt le produit d'un volcan, comme quelques hiſtoriens ont paru le croire ; le ſol actuel de l'île ne m'a point paru en offrir de preuves manifeſtes, & en admettant la vérité de cet événement, il remonterait à des temps ſi reculés ; qu'il eſt impoſſible d'en percer les ténèbres. On trouve bien quelques pierres ponces répandues ſur la ſurface de l'île, mais point de torrens de laves, point de cratère.

En arrivant à Délos, je passai près de l'île de Rhénée, aujourd'hui déserte, ainsi que cette première. La côte est encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent transporter, lorsqu'ils purifièrent solemnellement l'île de Délos, & défendirent d'y ensevelir personne à l'avenir. L'Archipel.

J'abordai dans un petit port où les bateaux sont en sûreté. On trouve sur le bord de la mer des colonnes & quelques piliers de granit; des ruines se présentent ensuite : c'étaient de vastes portiques que Philippe, roi de Macédoine, avait fait élever. Un peu sur la gauche, était le fameux temple d'Apollon; il est tellement détruit, ses fragmens même sont si défigurés, qu'il serait impossible de rien déterminer sur le genre de son architecture, si Pausanias & Vitruve ne nous apprenaient qu'il était d'orde dorique. Parmi tant de débris, on trouve encore les restes d'une statue d'Apollon: ce colosse, d'un seul bloc de marbre, avait vingt-quatre pieds de hauteur; à en juger par les proportions des parties qui existent encore.

Plus au nord & vers la mer sont les restes d'un vaste édifice, la tradition veut que ce soit un gymnase, & les Grecs voisins lui donnent encore le nom d'école. En tournant au

L'Archipel.

nord-eſt, on trouve les fondemens d'une enceinte immenſe; on ne ſait ſi c'étaient des portiques, ou ſi cet eſpace renfermait un des temples dont Adrien enrichit ſa nouvelle ville. Cet empereur, après avoir rendu à la ville d'Athènes ſes temples, ſes lois, ſa liberté, voulut encore étendre ſes bienfaits ſur toute la Grèce: il fit élever à Délos une ville qui s'appela la nouvelle Athènes; on y voyait un temple d'Hercule, un autre conſacré à Neptune; & ils étaient ſans doute magnifiques, puiſqu'Adrien n'employa pour ſes travaux que les ſeuls Athéniens, toujours en poſſeſſion, même dans ces ſiècles de décadence, d'être les législateurs des beaux arts.

Un peu au midi & près de l'embouchure d'un ruiſſeau eſt une élévation ſur laquelle était un édifice ſuperbe; ſes débris, entaſſés dans un ravin, ſemblent y avoir été jetés par la ſecouſſe violente d'un tremblement de terre. La partie méridionale de l'île eſt couverte de brouſſailles fort épaiſſes, parmi leſquelles on ne voit que très-peu de veſtiges de conſtruction. Je remontai alors au nord pour examiner le théâtre: il eſt de marbre blanc, & a 250 pieds de diamètre; on a profité de la pente naturelle du terrein pour aſſeoir ce théâtre. En continuant à monter, on arrive

fur le mont Cynthus par un chemin taillé dans le granit : d'anciens degrés de marbre aident à monter fur le fommet ; il était occupé par une citadelle dont la porte exifte encore, & cet efpace eft rempli de débris, de quartiers de marbre & de granit ; on y trouve auffi des traces de mofaïques, des colonnes. Ce mont Cynthus, fi célèbre, dans l'antiquité, n'eft qu'un rocher efcarpé, dont la hauteur eft très-médiocre. L'île eft encore remplie de lapins : la protection d'Apollon s'étendait autrefois jufques fur eux ; ils étaient facrés.

L'île de Paros eft une des cyclades les plus célèbres ; fes richeffes & fa population lui donnèrent toujours une grande influence fur le fort des îles voifines, & le courage de fes habitans affura long-temps fa liberté & fon bonheur. Miltiade les attaqua inutilement : Thémiftocle, plus heureux, foumit cette île au pouvoir des Athéniens. Mithridate la compta parmi fes nombreufes poffeffions, jufqu'à l'inftant où il fut forcé de céder aux armes de Sylla & de Lucullus, toutes les îles de la mer Egée, qui ne furent plus alors que la faible partie d'une province romaine. L'hiftoire de l'empire grec parle rarement de Paros ; enfin elle fut envahie, avec la moitié du monde, par les fucceffeurs de Mahomet.

L'Archipel.

La population de Paros eſt aujourd'hui peu nombreuſe : l'île eſt couverte des débris les plus riches ; ces reſtes de la magnificence des anciens n'ont ſervi depuis long-temps qu'à conſtruire des chaumières, & ces chaumières mêmes ſont aujourd'hui abandonnées. *Paréchia*, bâtie ſur les ruines de l'ancienne Paros, eſt encore le lieu le plus conſidérable de l'île : on y voit un vieux château entièrement conſtruit aux dépens des plus ſuperbes édifices qu'ait jamais élevés l'antiquité ; les murailles ne ſont formées que de colonnes & de chapiteaux entaſſés ; ſouvent une ſtatue y eſt preſſée entre deux corniches parfaitement ſculptées : ce ſont ſans doute les reſtes de ce temple fameux conſacré à Cérès, dont parlent les hiſtoriens. Une partie de ces débris a ſervi à conſtruire une égliſe de la vierge, très-vaſte, & qui ſerait belle, ſi les marbres & les fragmens antiques dont elle eſt conſtruite avaient été employés avec moins d'ignorance & de mauvais goût.

L'île de Paros offre de tous côtés des abris ſûrs aux bâtimens. On mouille ſur toute la côte, & pluſieurs ports ſont ſuſceptibles de recevoir les eſcadres les plus nombreuſes. L'intérieur de l'île eſt rempli de montagnes ; on n'y peut faire un pas ſans trouver un couvent,

une église, ou au moins une chapelle. La fainéantise & la superstition dépeuplent le pays, pour remplir des monastères qui seront eux-mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois pas que l'île entière ait actuellement deux mille habitans.

Archiloque naquit à Paros. Il prostitua à la satyre des talens dont, sans le témoignage des anciens, il serait permis de douter, d'après l'emploi qu'il en a fait : ses ouvrages sont remplis d'obscénités & de diffamations, ressources ordinaires & malheureusement trop assurées de la médiocrité. Le sort d'Archiloque aurait dû effrayer les poëtes qui n'ont pas rougi de le prendre pour modèle. La supériorité de ses talens ne put faire pardonner les vices de son cœur. Les Grecs, encore vertueux, par une proscription générale, le livrèrent à l'infamie. Après avoir traîné long-temps une vie errante & malheureuse, il mourut, comme devait le craindre un poëte satyrique ; il fut assommé par un habitant de Naxos.

On ne doit pas oublier de parler ici d'un ouvrage dont nous ignorons l'auteur, de cette ancienne chronique, trouvée dans le siècle dernier à Paros, éclaircie depuis par les travaux de Selden, de Lydiat, de Marsham, de Prideaux & de plusieurs autres savans. Ce

L'Archipel. monument, qui a fourni de nouvelles lumières à la chronologie, contient les principales époques de l'histoire grecque, à commencer depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, jusqu'au temps d'Alexandre : elle embrassait un intervalle de 1318 ans, & se prolongeait jusqu'à l'an 263 avant Jésus-Christ; mais le temps a détruit les dernières époques, & occasionné dans le corps de l'inscription, des lacunes qui ont fait le tourment des critiques.

On la conserve aujourd'hui à Oxford. M. le comte Arundel l'avait tirée de Smyrne avec plusieurs autres inscriptions récemment trouvées dans le levant. Mais s'il eut le bonheur d'en faire l'acquisition, M. de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, mérita la gloire d'en avoir procuré la découverte. Cet homme extraordinaire, qui fut en relation avec les savans & les artistes les plus distingués, qui les aida presque tous, ou par ses bienfaits, ou par ses lumières, faisait voyager des gens instruits pour enrichir sa patrie des monumens échappés aux outrages du temps : il avait ordonné des fouilles, d'où l'on tira la chronique de Paros & plusieurs inscriptions précieuses. Le commissionnaire de Peiresc était sur le point de faire embarquer cette collection dans le port de Smyrne, lorsque ses ennemis ou

ses créanciers le firent mettre en prison. Les marbres passèrent en Angleterre à l'insu de Peiresc. L'Archipel.

Personne n'ignore combien le marbre de Paros était estimé des anciens; on le transportait dans toute la Grèce, pour en construire les temples & les monumens les plus riches. Tous les auteurs ont célébré sa beauté; cependant, malgré leurs éloges, le marbre de Paros n'est pas, à beaucoup près, le plus parfait que possèdent ces contrées: il a un éclat & un brillant qui peut ajouter à la beauté d'un édifice, mais qui le rend peu susceptible de soutenir les détails d'un ciseau délicat; sa facilité à s'écailler tromperait l'intention de l'artiste. Le marbre du mont Pentheli, près d'Athènes, moins salin & plus compacte, était avec raison préféré par les statuaires.

Cette île, quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante mille de circuit, était autrefois une des plus considérables des cyclades: elle était l'alliée des Perses contre les Grecs; & le fameux Miltiade ayant reçu ordre des Athéniens de s'en emparer, ne put en venir à bout. Les rares antiquités dont elle est encore remplie, la rendent très-curieuse. Les murs du château de *Parecchia*, qui est le nom actuel de la ville, les rues, les édifices publics &

L'Archipel.

particuliers, ont été conſtruits avec les ruines de l'ancienne ville. On trouve à chaque pas, incruſtés dans les murailles, des corniches, des friſes, des chapiteaux de colonne, & des colonnes même toute entières couchées horiſontalement, faiſant partie d'un rang de pierres. Ici, les plus beaux bas-reliefs, mêlés avec des corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'une maiſon : là, une belle colonne cannelée compoſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpectacle digne de compaſſion & de larmes, de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant de ſoins & de travaux, confondus avec les pierres & le ciment. Paros n'eſt, à proprement parler, qu'un ſeul rocher de marbre, couvert de quelques pieds de terre. J'allai voir ces carrières ſi vantées, qui fourniſſaient à preſque toute l'Aſie de quoi décorer les temples des dieux. & honorer la mémoire des grands hommes : je vis dans la plus ancienne de toutes, un bas-relief ſuperbe, taillé dans le rocher, dont il n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Paros, ou ceux qui y venaient de toute part, avaient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces ſouterrains précieux. Lorſque l'ouvrage était achevé, on coupait le bloc à une profondeur convenable, & l'on voyait paraître à la-fois les plus beaux chefs-d'œuvre de l'art

& de la nature. Celui dont je parle, représente une fête de Bacchus : on voit ce dieu, sous la figure d'un jeune garçon, environné de gens qui dansent & se réjouissent. L'Archipel.

L'île d'Antiparos n'est séparée de cette dernière que d'un mille & demi : c'est aussi un rocher continuel, couvert de quelques pouces de terres, avec cette différence que ce n'est pas un rocher de marbre, comme Paros.

Il paraît qu'Antiparos est l'ancienne île d'Oliarios. Sa stérilité, son peu d'étendue, & le petit nombre de ses habitans, semblent la condamner à l'obscurité ; car les anciens ne connaissaient pas encore cette grotte fameuse, qui lui assigne aujourd'hui une place distinguée dans les fastes de la nature.

L'antre, par lequel on y pénètre, est une voûte de rochers, assez basse, & qui n'a d'abord rien d'imposant ; au milieu est une colonne naturelle, à laquelle nous attachâmes la corde qui devait faciliter notre descente & assurer notre retour. Passant ensuite sur la droite, on trouve en suivant une pente assez douce qui ramène au-dessous de la colonne : on trouve alors une cavité dans laquelle on s'introduit ; puis tenant la corde, on se laisse glisser perpendiculairement à six ou sept pieds de profondeur sur une petite platte-forme.

L'Archipel. Un accident irréparable dans un voyage de cette nature, m'a privé du plaisir de constater la profondeur de cette grotte merveilleuse. Mes baromètres furent cassés, & au lieu d'un travail certain, je ne pus avoir que des approximations toujours peu satisfaisantes.

En fixant à 250 pieds la profondeur perpendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'ai peut-être à me reprocher trop de condescendance pour les voyageurs qui l'ont vue avant moi. Ils ont grossi les dangers qu'ils avaient courus dans cette grotte, ils en ont multiplié les merveilles, & par cette double exagération ils ont voulu en même temps exciter l'intérêt & l'envie.

Tous ceux qui descendirent avec moi partagèrent mon opinion à cet égard; personne ne fut effrayé, personne même ne fut découragé. Arrivés sur la petite platte-forme, dont j'ai déja parlé, nous commençâmes à descendre; nous fûmes bientôt tous suspendus sur une même corde; nous composions une troupe de près de trente personnes. Nos matelots partirent les premiers, ayant soin de rester d'espace en espace avec des torches allumées. Nous descendîmes ainsi par un talus fort roide, environ à douze toises de profondeur perpendiculaire; c'est là que se trouve l'endroit le plus

plus difficile & le ſeul qui puiſſe paraître dangereux. On arrive ſur un rocher, dont la partie ſupérieure eſt arrondie en forme de cul de four. L'eau qui tombe de toutes parts le rend très-gliſſant. Sur la droite, ſont des précipices dont l'obſcurité ne permet pas de voir la profondeur; & l'inclinaiſon du rocher vers ces abymes y jeterait ceux qui ne ſe tiendraient pas fortement de l'autre côté. On ſe laiſſe enſuite couler environ douze ou quinze pieds à pic, en tenant fortement le cable; on peut ſe ſervir d'une échelle de cordes. L'Archipel.

Lorſqu'on a franchi cet endroit, on continue à deſcendre par une pente extrêmement roide; mais le paſſage eſt alors plus large; on peut ſe rejeter ſur la gauche & s'éloigner des précipices qui règnent toujours ſur la droite. La deſcente continue à devenir moins rapide, & arrivés à la moitié de la profondeur totale, la corde nous parut un ſecours ſuperflu. La voûte eſt beaucoup plus exhauſſée dans cette partie : mais il ſerait difficile d'en eſtimer la hauteur préciſe; les flambeaux ne donnant qu'une lumière pâle & reſtreinte, par l'eſpèce de brouillard qui règne toujours dans ces lieux ſouterrains, & qu'accroît encore la fumée de ces mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui ſem-

ble d'abord fermer le passage, nous entrâmes dans la salle qui termine ce souterrain. Quoique de toutes les grottes connues, celle d'Antipanos soit la plus vaste & la plus riche, elle est cependant loin de répondre aux descriptions pompeuses qu'en ont faites quelques voyageurs. Ils semblent ouvrir les portes du soleil ; & l'imagination exaltée se peint une architecture de christal, dont les faces lisses & brillantes varient, renvoient & multiplient la clarté des flambeaux.

L'Archipel.

Si les productions qui se trouvent dans la grotte d'Antipanos, n'ont pas tout l'éclat qu'on leur suppose, elles n'en sont pas moins intéressantes par les formes variées & les contrastes piquans que leur prête une formation toujours incertaine, toujours diversifiée par le hasard. Ces masses d'une christallisation imparfaite, varient suivant la forme plus ou moins resserrée des ouvertures par lesquelles les eaux ont filtré. Semblables à ces glaçons qui pendent, durant l'hiver, des rochers qu'inondait un torrent, les stalactites s'augmentent, s'accroissent & prolongent sans cesse la figure conique qu'elles tiennent toujours du mécanisme de leur formation. Ces corps appelés stalagmites, croissent & s'élèvent en même temps que les premiers s'abaissent, ils se joi-

gnent enfin, & leur réunion compose une colonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève & se perfectionne par les mêmes causes qui l'ont produite. L'Archipel.

On voit dans la grotte d'Antipanos plusieurs colonnes semblables à celles dont on vient de parler, mais la plupart ont été brisées par les voyageurs curieux de savoir leur organisation, ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets. De nouvelles colonnes achèveront de se former, si on laisse les stalactites & les stalagmites, déjà rapprochées, s'accroître & se joindre par un travail réciproque. Ces concrétions ont formé la superbe stalagmite qui occupe la salle d'Antipanos, & que l'on nomme l'*autel*, depuis que M. de Nointel y fit célébrer la messe, comme on l'apprend par l'inscription qui s'y lit encore. Cette stalagmite a 24 pieds de hauteur, sa bâse a environ vingt pieds de diamètre: toute cette partie du souterrain est remplie de congélations, dont les formes variées présentent une espèce de décoration, & peuvent avoir servi de prétexte aux peintures exagérées des voyageurs.

Plusieurs masses de cette même substance, étendues en longs rideaux, tiennent de leur peu d'épaisseur, une transparence dont on peut jouir à l'aide de quelques torches adroi-

L'Archipel.

tement disposées; mais cette lumière, ou plutôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ces concrétions, quelques formes qu'elles aient affecté, sont toutes ternes & opaques. Leur surface extérieure, souvent mamelonée, toujours raboteuse, usée par le contact de l'air, & corrodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamais prêter à un spectacle, que la féerie réclame comme un de ses domaines, dans lequel les voyageurs égarent trop souvent ceux qui ont la patience de les lire & la bonne foi de les croire.

J'avais entendu dire que l'endroit où nous étions, n'est pas l'extrémité la plus reculée de ce vaste souterrain, qu'il s'étend sous les eaux jusqu'aux îles voisines. Les habitans prétendent même qu'une chèvre égarée dans la grotte, alla ressortir dans l'île de Nio. Quelque invraisemblable que soit cette anecdote, il était possible qu'elle eût quelque fondement léger. Je pressai le grec qui nous servait de guide, de me conduire plus avant, & de me découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux abîmes; mais il me nia toujours formellement qu'il en existât aucun, & sourd à mes promesses, comme à mes menaces, il résista également à l'appât d'une poignée de piastres que je lui offrais d'une main, & à la crainte

d'un bâton que je tenais de l'autre. Tant de moyens de persuasion inutilement employés, ne me laissèrent plus aucun doute sur la bonne foi du grec. Nous cherchâmes tous inutilement à en apprendre plus que lui, & après des tentatives toujours infructueuses, nous ressortîmes de la grotte. L'Archipel.

Le port de Skiros, qu'on nomme aujourd'hui *la grande plage*, n'est plus d'aucune utilité aux insulaires d'Antipanos. Le village de St.-George, bâti sur un pic très-élevé, leur offre un azile. Ils ne cultivent que les denrées de première nécessité, & cette culture est toujours proportionnée à leurs besoins. Leur superstition est encore plus outrée que celle de autres Grecs de l'Archipel; & les moines du couvent de St.-George sont bien éloignés de la laisser affaiblir. Ce couvent est une colonie de la république religieuse du mont Athos, dont il reçoit un supérieur: fidèle aux principes invariables de son état, ce moine commande despotiquement dans cette île, dont tous les habitans ne travaillent que pour lui. il leur ménage en revanche les faveurs de St.-George, dont l'image miraculeuse ne manque jamais d'assommer ceux qui mettent quelques restrictions dans leurs offrandes. L'exemple terrible d'Ananias, est à Skiros le texte de tous

L'Archipel.

les ſermons. 365 chapelles ſont répandues autour du grand couvent, & les habitans ne ſont diſpenſés d'en fêter tous les ſaints qu'en faveur d'un travail dont le produit, beaucoup plus aſſuré que celui de leurs prières, intéreſſe davantage les maîtres qui en doivent profiter. Les habitans de Skiros n'ont rien de particulier dans leurs mœurs, ni dans leurs habillemens. Ils ont cependant un genre de luxe qui leur eſt propre; il conſiſte à tapiſſer leurs maisons d'un grand nombre de pots ſuspendus par leurs ances à des fiches de bois, de manière que les murs en ſont entièrement couverts.

Après avoir quitté Antipanos, on nous mena à Sténoſa, qui mérite plutôt le nom de rocher que celui d'île; l'aſpect en eſt déſagréable & n'offre que des ſables & des creux à travers deſquels on voit gravir quantité de chèvres ſauvages. Nicoméria eſt un autre rocher à-peu-près ſemblable, mais plus petit, n'ayant guères plus de trois milles de circuit. Nous y vîmes auſſi des chèvres, & je ne ſais pas trop comment elles peuvent y ſubſiſter. Il y a dans toutes ces îles déſertes des chapelles erigées en l'honneur de la Ste.-Vierge.

L'île d'Amoryos eſt plus conſidérable que les précédentes. Ses habitans paſſaient autrefois pour les meilleurs aſtronomes & géographes

de leur temps ; ils n'ont à préfent d'autre mérite que d'être bons laboureurs. Ils favent tirer parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croiffent très-bien dans leur pays : les moiffons & les vendanges y font abondantes. La principale ville eft fituée fur une hauteur au pied d'un rocher qui préfente de loin, avec la ville, la forme d'un amphithéâtre. Il y a dans l'endroit de l'île le plus efcarpé & le plus inacceffible, un monaftère de la Ste.-Vierge & une églife qui eft en grande vénération dans le pays. Il faut monter la pente la plus rude qu'il y ait au monde, pour y arriver, & le danger de la route fuppofe beaucoup de dévotion dans les pélerins. Une des chofes remarquables dans cette île, eft l'habillement des femmes. Elles font, en général, affez jolies, mais elles portent de longues robes à manches pendantes, qui les empêchent de paraître auffi agréables qu'elles le font naturellement.

L'Archipel.

Je paffe fous filence *Calaicro*, *Chicro* Skinofa, tous rochers déferts, qui ne méritent pas feulement qu'on y aborde : nous eûmes la conftance de les vifiter, perfuadés qu'on trouve quelquefois dans les lieux les plus folitaires des chofes rares & curieufes. Au refte, ces îles produifent quantité de végétaux, & entr'autres cette plante appelée *férule*, dont le

L'Archipel. dieu du vin permettait à ses sectateurs de se frapper dans leurs fêtes. Raclia est un peu plus habitée, quoiqu'elle soit presqu'aussi aride que ces îles. Nous y trouvâmes deux frères laïcs du couvent d'Amoryos, qui menaient paître à travers les cailloux & les pierres, les brebis & les chèvres du monastère.

Je m'empressai d'arriver à Ino, & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que reposent les cendres d'Homère. Ce grand poète passant de Samos à Athènes, tomba malade dans le vaisseau, & s'étant fait descendre à Ino, il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à sa mémoire, je promenai long-temps mes regards sur une terre qui renferme les restes précieux de ce grand hommes : en parcourant la côte, pour découvrir quelque indice de ce que je cherchais, j'apperçus neuf blocs de marbre que je crois avoir été posés en ce lieu à l'honneur des neuf muses qui avaient présidé à ses écrits. Je m'avançai ensuite dans l'île, que je trouvai assez bien cultivée. La ville paraît avoir été bâtie sur les ruines de l'ancienne Ios, célèbre, sans doute autrefois par quelqu'une des avantures d'Io, fille d'Inachus, qui, sous la forme d'une génisse, traversa, depuis Argos sa patrie, jusqu'à l'embouchure du Nil, cette partie de la Méditerranée appelée *Ionienne*.

L'île de Lemnos, aujourd'hui Stalimène, n'eſt connue dans les premiers temps que par les crimes ſinguliers dont elle a été le théâtre. Il eſt ſouvent queſtion dans les anciens de l'ardente, de la brûlante Lemnos. Je ne pus aller examiner moi-même les traces de ce volcan. Deux de mes compagnons de voyage, que j'y envoyai, furent au moment de périr en y abordant, & ſe trouvèrent dans l'impoſſibilité de parcourir l'intérieur de l'île, où les poètes feignent que Vulcain précipité du haut des cieux par Jupiter, établit une de ſes principales forges. Le ſouffre & l'alun dont elle eſt remplie, pourraient bien avoir donné lieu à cette fable. L'Archipel.

Lemnos était célèbre par ſon labyrinthe, malheureuſement il n'en reſte aucuns veſtiges, & ce qu'en diſent les hiſtoriens, ne fait qu'exciter la curioſité ſans la ſatisfaire. Le temps détruit les monumens & conſacre les préjugés. Cette terre de Lemnos qui guérit Philoctète, & que Galien alla examiner, conſerve encore les mêmes propriétés, aux yeux des Grecs également crédules. On ne la recueille qu'un ſeul jour dans l'année, & avec les plus grandes cérémonies : cette terre réduite en petits pains, marqués du cachet du Grand-Seigneur, eſt enſuite répandue dans toute l'Europe. On lui

L'Archipel.

attribue de grandes vertus; il ſe trouve même encore des médecins qui en font uſage: & cependant le chimiſte éclairé n'y voit qu'une ſimple terre argileuſe, incapable de produire aucun des effets qu'on lui ſuppoſe.

Le port St.-Antoine eſt ſpacieux & pourrait être utile à une eſcâdre, qui occupant l'Archipel, voudrait inquietter les Dardanelles, & intercepter la communication de Conſtantinople. Celui de Ténédos ſerait cependant de beaucoup préférable.

CHAPITRE IV.

Isle de Château-Rouge. — Ruines d'une ancienne ville de la Lycie sur la côte de l'Asie mineure. — État ancien de cette république. — Navigation vers l'île de Rhodes. — avantages de sa situation. — Abrégé de son histoire. — Son état actuel.

NOUS mettons à la voile avant le lever du soleil, insensiblement les objets s'éclairent davantage. Nous distinguons les montagnes, les collines & un promontoire qui s'avance dans la mer; il présente un front nu, couvert de rochers énormes: nos marins l'ont reconnu. Ils disent que la terre élevée qui paraît dans l'enfoncement, est l'île de Château-Rouge, & nous allons jeter l'ancre au pied du rocher sur lequel cette bourgade est bâtie. L'Archipel.

Cette île est située dans la partie occidentale d'un golfe demi-circulaire formé par la côte de la Caramanie, aujourd'hui la Lycie; elle n'a pas une demi-lieue de circuit & n'est séparée du continent que par un canal étroit; ses rivages sont inabordables, excepté du côté du port, où se trouve la bourgade composée

L'Archipel.

d'une centaine de maiſons. Elle eſt bâtie ſur un rocher, à la pointe duquel on voit un petit fort qui ſert d'épouventail aux corſaires; l'eſpace qu'elle occupe eſt extrêmement reſſerré, & par la mer & par une montagne fort rude qui s'élève à plus de 300 pieds. Ce mont, taillé à pic, préſente comme une muraille, dont les quartiers de rocher ſemblent prêts à fondre ſur les maiſons & à les abimer dans les flots. Je l'ai gravi avec peine, & j'ai vu ſur le ſommet une plaine d'un demi-quart de lieue de tour, ſans culture & ſimplement couverte d'herbes à moitié brûlées. Au milieu eſt une petite chapelle bien pauvre & bien ſolitaire.

De cette hauteur, on découvre la Méditerranée au nord & au midi, les hauts ſommets du Taurus bornent le reſte de l'horizon: lorſqu'on eſt deſcendu dans le bourg, on ſe trouve comme au fond d'un entonnoir. On eſt environné de côtes eſcarpées qui ſe perdent dans les nues & dérobent la vue du ciel; elles forment une ceinture de rochers taillés à pic & ſuſpendus ſur des abîmes. Ces pierres échauffées par le ſoleil, réfléchiſſent une lumière vive qui bleſſe les yeux. Jamais la verdure n'embellit ces triſtes rivages: on y diſtingue ſeulement quelques plantes bulbeuſes

& des arbrisseaux épineux qui se plaisent sur le bord des précipices. Tel est le spectacle que les habitans de Château-Rouge ont sans cesse devant les yeux ; il présente l'image d'une éternelle sterilité. Je crois que dans le monde entier, on ne trouverait pas un séjour plus affreux.

L'Archipel.

On juge combien les Grecs qui l'habitent doivent être misérables ; ils ne peuvent ni semer, ni moissonner. L'île ne produit point de légumes, point de fruits, point de grains ; leurs plantations se bornent à environ cinquante pieds d'olivier. Ils ont pour tout bétail des chèvres qui, grimpant sur la cîme des rochers, y cherchent leur nourriture. Pour comble de misère, l'île n'a qu'une seule source, située presqu'au sommet de la colline. Ce sont les femmes qui vont puiser l'eau à la fontaine ; je les ai vu gravir avec peine un sentier escarpé, porter sur leurs épaules de grosses cruches, & revenir chargées, au risque de se précipiter avec leur fardeau. Lorsque le temps des récoltes est venu, les habitans de Château-Rouge passent en Caramanie & font la moisson pour les Turcs ; ils en rapportent du bled, du vin & diverses provisions. Leur position les rend marins ; ils naviguent les trois quarts de l'année, & reviennent l'hiver consommer

L'Archipel.

dans le sein de leurs familles, le fruit de leurs épargnes.

En partant du port de Château-Rouge, & en voguant pendant une demi-heure vers l'orient, on arrive dans une anse que la côte d'Asie forme en se retirant. C'est la partie la plus large du golfe; elle a près d'une lieue d'étendue; on y trouve un port commode où les vaisseaux sont à l'abri de la tempête. Le premier objet qui frappe les regards, en approchant de terre, est un vaste amphithéâtre construit de belles pierres & de forme circulaire; il a environ soixante-dix pieds de hauteur, & quatre-vingt gradins élevés les uns au-dessus des autres. Au cinquième rang, en commençant à compter d'enhaut, on remarque à chacune des extrémités du demi-cercle une place entourée d'une balustrade. Cet immense amphithéâtre pouvait contenir les habitans d'une grande ville; sa construction est d'une solidité à l'épreuve du temps, du moins jusqu'à présent il n'a point souffert de ses injures; l'arêne seule a été dégradée par la mer qui paraît avoir gagné sur le terrein. Au-delà de ce grand monument la terre est couverte de ruines; les plus remarquables sont disposées autour d'une vaste place: on y distingue sur-tout les superbes restes d'un bâtiment spa-

cieux, de grosses colonnes renversées, d'autres debout, des murs épais à moitié démolis, des chapitaux bien sculptés, des morceaux de corniches, annoncent les débris d'un temple. Au pied des rochers qui entouraient la ville, on admire des tombeaux parfaitement conservés; quelques-uns sont entourés de colonnes qui soutiennent un dôme solidement construit; d'autres ne présentent que de simples sarcophages creusés dans la pierre. La cupidité qui foule aux pieds les lois les plus sacrées, a violé ces aziles respectables des morts, en arrachant la pierre qui en fermait l'entrée. L'Archipel.

Tel est l'état déplorable de cette antique cité autrefois florissante. Son port dépourvu de vaisseaux, ce magnifique amphithéâtre sans spectateurs, ces ruines amoncelées, ces tombeaux mêmes dépouillés des corps qu'ils conservaient, inspirent de tristes réflexions aux curieux qui les contemplent. Est-ce la fureur d'un conquérant qui a renversé cette ville? A-t-elle succombé sous les ravages du temps? L'homme & les élémens ont-ils conjuré sa ruine? On désire en vain de connaître son ancien nôm & ce qu'elle fut autrefois; on sait seulement que c'était une des 33 villes de la Lycie qui formaient une république si flo-

L'Archipel.

rissante, & qui toutes avaient droit de vôter dans les assemblées nationales; les plus grandes donnaient trois suffrages, les médiocres deux, & les plus petites un. C'était là que le peuple assemblé, élisait ses magistrats. L'équité y réglait les impositions & distribuait avec égalité les charges publiques. Ce gouvernement sage entretint les mœurs parmi les Lyciens. Malgré l'exemple de leurs voisins, ils ne se livrèrent pas à la piraterie. La victoire ne put les corrompre. Après d'heureux succès qui les rendirent maîtres des mers depuis l'Asie mineure jusqu'en Italie, ils conservèrent la modération & la simplicité de leurs usages antiques. Lorsque les Romains, aux armes desquels rien ne pouvait résister, eurent conquis ces contrées, ils furent frappés de la sagesse de cette république, & la laissèrent jouir de sa liberté & de ses lois.

Que ne peuvent point la liberté, les mœurs & un bon gouvernement pour le bonheur des hommes. La Lycie qui posséda autrefois ces avantages précieux, devint heureuse & puissante; sa marine domina sur une grande partie de la Méditerranée. Trente-trois villes dans une petite province, annoncent qu'elle fut sa population: aujourd'hui quelle différence! le despotisme semblable à un feu dévorant, a

passé

passé sur cette riche contrée, & les villes se sont changées en misérables bourgades; les habitans ont disparu & la terre a fermé son sein fécond. Les Grecs qui auraient pu s'y multiplier, & y entretenir l'abondance, en se livrant à l'agriculture, aiment mieux se réfugier sur des rochers inhabitables, que d'être soumis à la rapacité des tyrans que la Porte envoie pour les gouverner. Si les chefs des nations, frappés de ces grands exemples que leur présente l'histoire, daignaient réfléchir sur les effets miraculeux d'une bonne administration, & s'occuper à l'établir dans leurs états, de quelle sûreté, de quelle puissance, de quelle gloire, de quelle félicité ils environneraient les peuples confiés à leurs soins?

J'avoue que nous quittâmes Château-Rouge sans regret. L'humiliation où vivent les Grecs dans l'Empire Ottoman, les vexations qu'ils éprouvent, peuvent seuls les forcer à habiter un rocher sauvage, où l'on ne trouve aucune des choses nécessaires à la vie, où l'horizon est borné de toutes parts par des côtes effroyables, & d'où l'on n'apperçoit le ciel que perpendiculairement sur sa tête. Hé bien! ces infortunés, attachés à leur prison, y traînent une vie misérable sans songer à chercher ailleurs

L'Archipel.

une habitation plus heureuſe, tant l'amour de la patrie eſt profondément gravé dans le cœur de l'homme.

Nous avons débouqué le canal étroit qui ſépare l'île du continent. Nous cotoyons le rivage à la diſtance de deux lieues; cette navigation ſerait plus amuſante, ſi la côte nous offrait des habitations, des forêts, des rians payſages : Mais elle eſt déſerte, on n'y découvre pas une ſeule bourgade, le ſoleil a brûlé le peu de verdure qu'elle produit au printemps, & l'œil n'apperçoit que des rocs entaſſés, contre leſquels les flots vont ſe briſer avec fraças. N'en ſoyons point étonnés les turcs abattent ſans ceſſe les bois de ces contrées pour les vendre aux étrangers ou pour leurs uſages, & n'y plantent jamais un ſeul arbre.

Mais la vue de Rhodes, dont nous découvrons les montagnes, nous conſole & un nouveau ſpectacle s'offre à nos regards : une multitude innombrable de cignes & de grues naviguent ſur les eaux; ils ſont rangés par files comme des ſoldats en ordre de bataille. Chacune de ces files a plus d'un quart de lieue de long, & nous en avons compté trente voguant parallèlement; la tête de cette armée ſe termine en pointe & forme comme la proue

d'un vaiſſeau. Tous gardent leur poſte, malgré le mouvement des vagues qui les élèvent & les abaiſſent tour-à-tour; ils en ſuivent l'impulſion & paraiſſent balancés ſur le dos de la plaine liquide. Leur plumage, d'une blancheur éblouiſſante, contraſte admirablement avec le vert tranſparent des eaux. Plus loin eſt encore une nouvelle troupe ſemblablement diſpoſée. Tous ont la tê e tournée vers l'Afrique où ils voguent de concert.

L'Archipel.

Ces oiſeaux, chaſſés par les neiges & les glaces du nord, deſcendent aux aproches de l'hiver; ils gagnent d'abord la mer Noire où ils trouvent de la nourriture. Lorſque le froid commence à s'y faire ſentir, ils partent avec le vent de nord, traverſent l'Aſie mineure & viennent ſe repoſer ſur les bords de la Méditerranée; ils la paſſent enſuite, tantôt en nageant, tantôt en volant. C'eſt ainſi qu'ils gagnent les rivages d'Afrique, & ſur-tout de l'Égypte. Ils y demeurent tout l'hiver: mais les cicognes, qui apparemment aiment une température plus chaude, remontent vers le Said au mois de novembre. Elles purgent cette contrée des grenouilles innombrables, des inſectes & des reptiles qui vivent dans les marais; telle eſt la marche que ſuivent ces oiſeaux. Tout-à-coup nous entendons des cris

L'Archipel. multipliés. Les chefs ont donné le ſignal; voilà ces navigateurs aîlés qui s'élèvent dans les airs, & qui volent enſemble du côté du midi. Pour fendre avec plus de facilité cet autre élément, ils s'ordonnent en triangle, & l'angle le plus aigu forme la tête de l'armée.

L'île de Rhodes ſe découvre à plein devant nous; elle préſente des collines formées en amphithéâtre & terminées par une haute montagne. Enfin nous avons jeté l'ancre à une lieue au midi de la ville, dans un petit enfoncement que forme la côte.

Rhodes eſt la plus orientale, la plus belle des cyclades. Pluſieurs auteurs anciens aſſurent qu'elle fut autrefois couverte par la mer; ils n'en marquent pas l'époque, qui ſe perd dans la nuit des ſiècles, mais la tradition en a conſervé le ſouvenir, & les plus grands écrivains de l'antiquité l'ont admiſe comme certaine.

Ses premiers habitans étaient ſortis de Crète, & raſſemblés par l'intérêt commun, ils ne formèrent bientôt qu'un corps de nation, & fondèrent une ville qu'ils appelèrent Rhodes du nom de l'île. Elle était placée à la pointe d'un promontoire qui s'avance vers l'orient, au même endroit où ſe trouve la ville moderne.

Le terrein étant en pente, l'architecte y conforma son plan, & perça les rues avec tant d'habileté, que ce défaut devint une beauté. « Rhodes, dit Diodore de Sicile, s'élevant » en amphithéâtre, tous les yeux étaient frappés par la vue des vaisseaux, par l'éclat des » armes, & l'on concevait une haute idée de » sa puissance ». Strabon qui avait beaucoup voyagé & qui connaissait Rome, Alexandrie, Memphis & les cités les plus fameuses de l'Asie, ne peut s'empêcher de leur préférer Rhodes ; la beauté de ses ports, dit-il, de ses rues, de ses murs, la magnificence de ses monumens l'élèvent si fort au-dessus des autres villes, qu'il n'en est aucune qu'on puisse lui comparer.

L'Archipel.

Ajoutez à cette description des temples superbes dont les portiques étaient enrichis des tableaux des plus grands peintres, une foule de colosses & de statues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arsenaux d'une vaste étendue, des flottes qui venaient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richesses ; ajoutez y un peuple libre, courageux, savant, fortuné, & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers. Pline, après avoir fait l'énumération des colosses les plus fameux,

L'Archipel.

ajoute: « Mais aucun d'eux n'approche de celui que les Rhodiens consacrèrent au soleil. » Ce colosse avait soixante-dix coudées de » haut, environ cent cinq pieds, un tremble» ment de terre le renversa 56 ans après son » érection. Dans cet état il paraît encore une » merveille. Peu d'hommes peuvent embras» ser son pouce: ses doigts sont plus grands » que la plupart des statues; ses membres fra» cassés, laissent appercevoir dans son inté» rieur des profondes cavités remplies d'énor» mes pierres que l'artiste y avait fait entrer » pour l'affermir sur sa bâse. On dit qu'il em» ploya douze années à l'achever, qu'il coûta » 300 talens, somme que les Rhodiens reti» rèrent des machines de guerre que Démé» trius avait laissées devant leurs murs, lors» qu'il en leva le siége. On voit dans cette » ville cent autres colosses, moins grands à » la vérité, mais assez superbes pour que » chacun d'eux illustrât la place où il serait » érigé ».

Quelques historiens modernes, voulant ajouter du merveilleux à l'histoire du colosse, ont prétendu qu'il avait les pieds posés sur deux rochers situés à l'entrée du port, & que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre les jambes; cette fable ne mérite aucune croyance,

elle est démentie par le silence de l'antiquité, qui certainement n'aurait pas oublié un fait aussi remarquable. Au contraire, les historiens qui parlent de la chûte du colosse, ceux qui l'ont vu, attestent qu'il était couché par terre. S'il avait été placé à l'entrée du port, il serait tombé dans la mer, & ils n'auraient pas manqué de nous l'apprendre. Il était encore renversé du temps de Pline. Il le fut jusqu'à la douzième année du règne de l'empereur Constans. A cette époque, Mauhias, lieutenant d'Othman, s'étant emparé de Rhodes, détruisit cette statue colossale qui avait mérité d'être mise au nombre des sept merveilles du monde ; il la vendit a un juif, qui en emporta les débris à Emese sur 900 chameaux, 932 ans après son érection.

Les sciences & les lettres marchent toujours de pair avec les beaux arts, dont elles sont le guide & le flambeau. Les Rhodiens s'y distinguèrent. Leurs écoles parvinrent à un si haut point de célébrité, que les premiers personnages de la république romaine en devinrent les disciples. De ce nombre furent Caton, Cicéron, César, Pompée, &c. Ces hommes nés pour commander, ne bornèrent pas leur éducation à des connaissances frivoles : ils apprenaient tous le Grec, qui était alors la lan-

gue univerſelle, étudiaient avec ſoin leurs lois & celles des autres nations. Ils s'efforçaient ſur-tout de ſe rendre recommandables dans l'art de la parole.

L'Archipel.

A quoi doit-on attribuer cet état floriſſant de la république rhodienne? eſt-ce à la fertilité de ſon terroir, à la beauté de ſon climat, à la bonté de ſa poſition? Ces avantages y contribuèrent ſans doute; mais ils ne furent point la ſource de ſes richeſſes & de ſa puiſſance; elles les dut à la bonté de ſes lois, à la ſageſſe de ſon gouvernement, ſeules bâſes ſolides ſur leſquelles eſt fondée la gloire des empires. Alexandre qui regardait la ville de Rhodes comme la première de l'Univers, la choiſit pour y dépoſer ſon teſtament.

Les Rhodiens méritaient de l'habiter. Leurs mœurs étaient douces & aimables; cependant les anciens leur reprochent les défauts qu'amènent les grandes richeſſes, le luxe & la volupté. Ils bâtiſſent, dit Stratonique, comme s'ils étaient immortels, & ils ſervent leurs tables avec autant de profuſion que s'ils n'avaient que quelques jours a vivre. Anacréon faiſant le dénombrement de ſes maîtreſſes, dit: au nom de Rhodes écrivez deux mille amantes; auſſi les anciens l'appelaient la ville galante.

Cette république jouissait des fruits heureux de sa sagesse, lorsqu'Antigone, jaloux de n'avoir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, roi d'Égypte, lui déclara la guerre. Il fit contre elle des préparatifs immenses, & envoya Démétrius son fils pour la soumettre; mais le courage d'un peuple libre triompha des forces de Démétrius, d'une armée nombreuse qu'il avait à sa solde, & des talens guerriers que ce grand capitaine déploya pendant une année d'attaques.

L'Archipel.

Mitridate, qui balança long-temps la fortune des Romains, qui soumit à son empire la Grèce & les îles de l'Archipel, vint échouer devant Rhodes. Enfin, fidèle aux lois qui la gouvernaient, & au commerce qui entretenait sa puissance, elle demeura libre jusques sous l'empire de Vespasien, qui le premier la réduisit en province romaine. Depuis ce moment Rhodes n'a été qu'une des belles îles de l'Archipel: sa fortune & ses richesses se sont évanouies.

Sous Constantin elle demeura dans le partage de l'orient; cette division affaiblit l'empire. La lâcheté & les vices des princes qui lui succédèrent l'ébranlèrent jusques dans ses fondemens. Les Arabes, conduits par l'enthousiasme que Mahomet leur avait inspiré, mar-

L'Archipel.

chant & combattant au nom de l'éternel, conquirent les plus belles provinces. Dans la ſuite les braves guerriers, connus alors ſous le nom de chevaliers de St.-Jean, conduits par leur grand-maître, Foulques de Villaret, attaquèrent Rhodes & la prirent après un ſanglant combat, où l'héroïſme triompha du nombre & de la valeur. Mahomet ſecond, qui ſemblait avoir enchaîné la victoire à ſon char, & qui fit trembler la chrétienneté, vint ternir ſes lauriers devant cette place défendue par un petit nombre de héros. En 1522, Soliman vit périr une armée nombreuſe ſous ſes murailles. Si ce redoutable conquérant de la Perſe & de la Hongrie ſoumit Rhodes attaquée par toutes les forces des Othomans, c'eſt à la honte des princes chrétiens qui n'envoyèrent pas un ſeul vaiſſeau au ſecours de ſes intrépides défenſeurs : plutôt détruits que vaincus, preſque tous furent enſevelis ſous les débris de leurs forts. Soliman n'entra dans la ville qu'à travers des ruiſſeaux du ſang de ſes ſujets; il n'y trouva que des monceaux de ruines & un petit nombre de chevaliers couverts de bleſſures. A leur tête paraiſſait Villiers de l'île Adam, vieillard célèbre, qui réuniſſait au ſang froid de ſon âge, le courage d'un héros & la grandeur d'ame d'un ſage.

Je n'ai plus à offrir la description d'une ville magnifique, le tableau d'un sage gouvernement, la gloire d'une nation libre. L'ambition des Romains, la corruption des monarques du bas empire, le fanatisme des Arabes, les tremblemens de terre, ont tour-à-tour dévasté l'île de Rhodes. Le despotisme des Turcs, succédant à ces fléaux, y a causé des maux non moins funestes : monumens, sciences, arts, il a achevé de tout détruire. L'Archipel.

La ville moderne, bâtie sur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de son étendue ; elle ne possède aucun monument remarquable ; on n'y retrouve pas même les vestiges du théâtre, des temples, des portiques : statues, colosses, tableaux, tout a été enlevé ou détruit. A ces rues larges & percées avec art, à ces édifices parfaitement alignés, & dont les façades présentaient le même ordre d'architecture, ont succédé des rues étroites & tortueuses, des maisons sans goût, sans ordre, sans décoration.

Les chevaliers de Rhodes y ont laissé des traces de leur séjour. Leurs armoiries & quelques bustes des grands maîtres, sculptés en relief sur le marbre, décorent les façades de plusieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils élevèrent, subsistent encore, & portent les

L'Archipel.

marques glorieuses de leur défense opiniâtre. L'église de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Le vaste hôpital où la charité chrétienne recevait les fidèles de toutes les parties du monde, & leur fournissait des secours, sert actuellement de grenier aux Turcs. Ces barbares le laissent dépérir, ainsi que la maison du gouvernement, où l'on voit des marbres & des colonnes antiques.

Rhodes n'a plus que deux ports : le plus petit regarde l'orient ; des rochers, que la nature a placés en avant à peu de distance l'un de l'autre, en défendent l'entrée, & n'y laissent que le passage d'un vaisseau ; des môles, élevés sur les côtés, le mettent à l'abri de tous les vents. Les Turcs, qui, depuis la conquête de l'île, n'en ont pas ôté un grain de sable, le laissent combler peu-à-peu. C'est là que les navires vont carener, & que l'on construit des caravelles pour le grand-seigneur.

L'autre port est plus grand, il porte le nom de Rhodes ; les frégates de trente canons peuvent y mouiller. Quoique Rhodes n'ait rien conservé de son antique splendeur, l'avantage de sa situation à la pointe d'un promontoire, ses maisons disposées en amphithéâtre, ses murailles solidement construites, ses tours placées

en avant ſur des écueils, lui donnent un air de force & de puiſſance qui, de loin, en impoſent aux yeux des navigateurs. L'Archipel.

Le pacha eſt le gouverneur général de l'île : il jouit d'un pouvoir abſolu ; il préſide à la juſtice civile & à la diſcipline militaire, il nomme aux emplois qui viennent à vaquer, prononce la peine de mort, & eſt chargé d'entretenir le bon ordre dans toute l'étendue de ſon gouvernement. Ce premier officier, ne trouvant perſonne qui oſe réſiſter à ſes volontés, peut s'abandonner ſans crainte à tous les excès de la tyrannie.

Toutes les affaires contentieuſes reſſortent au tribunal d'un juge qu'on appèle cadi. Ses déciſions ſont des arrêts irrévocables. Il partage auſſi la juſtice eccléſiaſtique avec le muphti. Ce dernier eſt l'interprête du coran. Il préſide à la religion, explique la loi divine ; & le pacha ne peut faire mourir un homme, ſans qu'il ait prononcé ſur la juſtice de la peine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef qu'on nomme *mouteocli* : c'eſt leur intendant-général. Il a inſpection ſur le droit de *carrach* (capitation impoſée par le grand ſeigneur ſur ſes ſujets qui ne ſont pas muſulmans, & que les hommes ſeuls paient). Il juge les diffé-

L'Archipel. rends nés parmi eux, sans avoir besoin de recourir aux autres puissances. Lorsque le cadi a condamné au paiement un débiteur grec ou juif, il envoie sa sentence au *mouteoeli*, qui la fait exécuter s'il le juge à propos. Tels sont les principaux officiers de l'île. Ils semblent tous conspirer sa ruine.

Le sol de Rhodes est sec & sabloneux; mais les sources nombreuses qui l'arrosent, fertilisent la terre & la rendent abondante. Le blé y croît à merveille : son grain jaune, pesant, & rempli d'une farine blanche comme la neige, fait d'excellent pain. Si l'on cultivait les campagnes qui peuvent en produire, les Rhodiens en auraient beaucoup au-delà de leur consommation, & en porteraient à l'étranger : mais les Turcs ne sont point cultivateurs; & les Grecs, accablés par les corvées que le mouteoeli leur impose à son profit, découragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jouir du fruit de leurs peines, laissent en friche des plaines superbes. Le pacha pourrait d'un mot couvrir la terre des trésors de l'agriculture, il lui suffirait de commander, & d'assurer sa protection au laboureur; mais il ignore si demain il sera en place, & craindrait de travailler pour son successeur. Une raison plus puissante le détermine à n'en rien faire. La

misère du pays fait sa richesse. Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habitans, il envoie acheter à bon compte les blés de la Caramanie, qui sont d'une qualité inférieure, il les fait transporter au marché en petite quantité, afin d'en hausser le prix. Ce qui révolte davantage, c'est que le taux mis au premier boisseau de la nouvelle récolte, sert de règle à tous ceux qui seront vendus pendant le reste de l'année. Cette loi est immuable, dut-elle faire périr une partie du peuple. Cet infame monopole, qui enrichit promptement ceux qui l'exercent, a les suites les plus funestes; il tarit les sources du commerce & de l'agriculture, il étouffe l'industrie des habitans; aussi le malheur public & une dépopulation effrayante accusent cette administration coupable. L'île a plus de quarante lieues de circuit, & elle ne contient qu'environ trente-sept mille habitans. Voilà donc une surface immense occupée par moins de monde que n'en renferme une ville médiocre de France.

Des trois villes fondées, suivant la fable, par les enfans du soleil, Linde seule a laissé des vestiges remarquables du temple fameux de Minerve. Les ruines de ce grand édifice se voient encore sur une colline élevée qui do-

L'Archipel.

mine la mer. Les débris de ses murs, composés d'énormes pierres, y décèlent le goût égyptien. Les colonnes & les autres ornemens ont été enlevés. Sur la cime la plus élevée du rocher, on remarque les ruines du château qui servit de forteresse à la ville. Son enceinte est vaste & remplie de décombres.

La nouvelle Linde est fondée au pied de ce mont : une baie profonde, qui s'avance dans les terres, lui sert de port ; les vaisseaux y trouvent un bon mouillage par huit ou dix brasses. Avant la construction de Rhodes, Linde recevait les flottes d'Egypte & de Tyr. Son commerce l'avait enrichie. Un gouvernement éclairé, profitant de son port & de sa situation, pourrait encore la rendre florissante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une haute montagne qui se nomme *Artemira*. On y avait consacré un temple à Jupiter. Cet ancien monument ne subsiste plus ; il a été remplacé par une petite chapelle où les Grecs vont en pélerinage. *Artemira* est fort escarpée : on ne peut y monter à cheval ; il faut la gravir à pied pendant quatre heures de marche pour arriver à sa cime ; lorsqu'on y est parvenu, on jouit d'un coup-d'œil magnifique. On découvre au nord la côte élevée de Caramanie ; au nord-ouest,

nord-oueſt, de petites îles ſemées dans l'Archipel, qui paraiſſent comme des points lumineux; au ſud-oueſt, la tête du mont Ida, couronnée de nuages; au midi & au ſud, eſt la vaſte étendue des eaux qui baignent les côtes de l'Afrique. Cette perſpective éloignée varie à chaque inſtant, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins éclairée par les rayons du ſoleil, & produit des ſcènes mobiles qui captivent les regards. L'Archipel.

L'obſervateur, après avoir joui de ce grand tableau, les rabaiſſe avec plaiſir ſur l'île qu'il voit s'arrondir à ſes pieds; il apperçoit çà & là ſur les monts les plus élevés, des pins antiques que la nature y a placés. Au-delà de ces premières hauteurs, le terrein s'abaiſſe, & forme divers amphithéâtres de collines qui deſcendent juſqu'à la mer. Dans la plus grande partie de l'île, la côte s'incline inſenſiblement & ſe prolonge en pente douce juſques ſous les eaux. Quelques-uns de ces coteaux offrent des vignobles qui produiſent encore ce vin parfumé que recherchaient les anciens; il eſt d'un goût fort agréable, & laiſſe dans la bouche un bouquet exquis. Les Rhodiens y ajoutaient le plaiſir de le boire dans des coupes voluptueuſes. Il ſerait aiſé de le multiplier

L'Archipel. & d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui reſtent ſans culture.

Des ſommets ombragés du mont *Artemira* découlent un grand nombre de ſources qui fertiliſent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelquelques champs cultivés, & des vergers où les figuiers, les grenadiers, les orangers, quoique plantés ſans ordre & ſans goût, n'en forment pas moins de rians ombrages. En parcourant l'île, on traverſe à regret de jolies vallées où l'on ne trouve point de hameaux, point de cabanes, pas même des traces de culture.

N'accuſons point les Grecs de cette coupable indolence; ils ſont dans l'impuiſſance de rien tenter pour leur avantage & pour le bien public. Le monopole deſtructeur du pacha leur lie les mains; les corvées continuelles que leur impoſe le nazir, les accablent de travaux. Cet intendant de la marine les emploie la plus grande partie de l'année à couper les bois dont il ſe ſert pour conſtruire les caravelles. Ils ſont obligés de les amener avec des peines infinies jusqu'à Rhodes.

Quant au caractère national des Rhodiens, il eſt, ainſi que celui des autres nations, modifié par le gouvernement & la religion. L'île jouit d'une température délicieuſe. L'air y eſt

pur & salubre. On n'y voit point d'épidémies, à moins qu'elles ne soient apportées du dehors. Les vents d'ouest, qui règnent pendant neuf mois, y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver ne paraît jamais accompagné de neiges, de glaces, de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le soleil dissipe les nuages & s'y montre au moins quelques heures. Le reste de l'année, il l'éclaire de ses rayons bienfaisans, il féconde la terre, & purifie l'air naturellement humide. Ce beau ciel, cette charmante température ont une influence marquée sur les habitans. Les Turcs, nés dans l'île, ont plus de douceur, plus de politesse, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins exposés que les Grecs à la rapacité des grands, jouissant paisiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuse au sein de leurs familles. Aussi l'on rencontre parmi eux des mœurs, de la bonne foi, de la sociabilité. Les Grecs vivent sous le même ciel; mais, accoutumés à plier sans cesse sous le sceptre de fer qui les écrase, ils deviennent faux, fourbes, menteurs; les plus superbes des hommes dans la prospérité, ils sont vils & rampans dans le malheur. Ils ont tous les vices qui naissent de la servitude : cependant forcés, pour ainsi dire, par la nature

L'Archipel.

I 2

L'Archipel.

du climat, ils ſe livrent par excès à la joie; mais ce n'eſt point cette joie pure & tranquille des Turcs, c'eſt une yvreſſe bruyante; ce ſont des eſclaves, qui, oubliant un moment leur condition, danſent au milieu de leurs fers.

CHAPITRE V.

Départ de Rhodes — Isle de Syrné. — Mouillage dans celle de Casos. — Portrait, beauté & danse des femmes Casotes. — Arrivée à Candie. — Histoire ancienne de cette île.

NOUS quittâmes avec regret l'île de Rhodes, où tant de faits mémorables se retraçaient à notre mémoire. Tandis que notre vaisseau nous emportait loin de ses bords, nos regards s'attachaient encore sur cette ancienne patrie des arts. Nous avancions lentement. La mer était parfaitement tranquille, elle ressemblait à une glace polie. Le vaisseau immobile paraissait cloué à sa surface. La première fois qu'on navigue dans ces parages, on se croit au milieu d'un grand lac; on est toujours environné par des îles ou par le continent; la terre se découvre vers tous les points de l'horison; par-tout des rochers taillés à pic, ou des écueils menaçans s'offrent à nos regards, mais cette vue n'a rien d'effrayant, ils savent que des ports nombreux leur fourniront des aziles contre la tempête.

L'Archipel.

Le calme dont nous jouissions était trom-

peur. L'occident se couvrit de nuages sombres, & le vent ne tarda pas à souffler de ce point du ciel, par raffales violentes. Le capitaine tourna sur-le-champ la proue du navire & alla se réfugier dans une anse profonde de l'île de *Syrné ;* cette île est dans la dépendance de Rhodes, ce n'est qu'un rocher de peu d'étendue : le sol extrêmement pierreux & brûlé par l'ardeur du soleil, ne produit ni grains ni fruits. Quelques vignobles plantés parmi les rochers, y donnent de bon vin ; le reste du terrein est stérile. Les éponges qui croissent en abondance autour de l'île, sont l'unique ressource des habitans. Hommes, femmes, enfans tous savent plonger ; tous vont sous les eaux chercher le seul patrimoine que la nature leur ait laissé. Les hommes sur-tout excellent dans cet art dangereux ; ils se précipitent dans la mer & descendent à une très-grande profondeur. Souvent ils se font violence pour retenir long-temps leur haleine, & au sortir de l'eau, ils vomissent le sang à pleine bouche. D'autres fois ils courent risque d'être dévorés par des monstres marins. Le couteau qu'il portent à la main serait une arme insuffisante pour leur défense : distinguant parfaitement les objets à travers cet élément diaphane, aussitôt qu'ils apperçoivent des poissons voraces, ils s'élan-

L'Archipel.

cent avec rapidité du fond de l'abîme, et dans un inſtant ils ſont dans leur nacelle. L'Archipel.

Le mauvais temps nous ayant retenu quelques jours dans le port de ſyrné, je parcourus l'île; tout y annonce la pauvreté & la miſère: les maiſons reſſemblent à de miſérables cabanes où la lumière du jour entre à peine. Le peuple, l'air triſte & ſilencieux, paraît abſorbé dans le malheur; il ne montre point cette curioſité vive qu'inſpirent ordinairement les étrangers. Les hommes & les femmes y ſont vêtus de la même manière; tous portent également la longue robe, la ceinture & le ſchale autour de la tête. La lèpre, le plus hideux des fléaux qui affligent l'humanité, eſt très-commune à *Syrné*. Affligé du ſpectacle que j'avais ſous les yeux, je ſongeais à retourner au vaiſſeau, lorſqu'un prêtre grec m'a forcé par ſes inſtances d'entrer chez lui; il m'a fait aſſeoir ſur un petit ſiége de bois, le ſeul qu'il eût dans ſa maiſon, & s'eſt accroupi ſur une mauvaiſe natte. Il m'a conté comme il était allé à Rome, comme il avait fait ſes études au ſéminaire de la Propagande, comme on l'avait choiſi pour être le paſteur de Syrné, & comme il préférait ſa patrie à tous les charmes de l'Italie. Je l'ai félicité ſur ſon goût & ſes voyages, & je me demandais intérieure-

L'Archipel.

ment comment il était possible qu'on aimât un pareil séjour.

Ce bon papa était très-âgé ; une longue barbe blanche lui descendait sur la poitrine ; son air était vénérable, & soit qu'il se crût heureux à la place où le ciel l'avait mis, soit qu'il trouvât quelque satisfaction à parler avec un Européen, la langue italienne qu'il avait presque oublié depuis quarante ans d'absence de Rome, le plaisir étincelait dans ses yeux, & il m'accablait de complimens. Il m'a quitté un instant, s'est enfoncé dans un réduit obscur, en est revenu avec une grosse cruche de vin; il en a versé plein une petite écuelle de bois, y a trempé les lèvres & m'a prié de boire. La vue du vase me causait beaucoup de répugnance; j'aurais voulu refuser, les droits de l'hospitalité me le défendoient; il ne fallait pas mécontenter mon hote; j'ai pris la coupe de sa main; j'ai bu à sa santé, il a bu à la mienne, & m'a offert de recommencer; je l'ai remercié. Je me rappelais que Philémon & Baucis n'occupaient qu'une étroite chaumière, que leur table n'avait que trois pieds: mais leurs vases, dans leur simplicité, étaient nets & luisans, & par-tout la propreté servait de voile à l'indigence. Mon bon vieillard était aussi pauvre que ce couple vertueux. Il

recevait ses hôtes avec autant de plaisir ; mais sa natte en lambeaux, son toît enfumé, sa coupe couleur de suie, n'avaient rien qui récréât l'odorat & les yeux. Je l'ai quitté en le remerciant de sa politesse. Il a fait des vœux pour mon heureux voyage, & nous nous sommes séparés bons amis. L'Archipel.

Après trois jours de station dans le port de Syrné, nous avons mis à la voile, pour remonter le golfe de Cos, & de-là voguer à Candie. Au point du jour nous avons découvert l'île de *Dia*, vulgairement appelée Standié. C'est là qu'abordent les vaisseaux destinés pour Candie ; ils sont obligés d'y décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de la capitale, presque comblé depuis la conquête des Ottomans, ne peut pas recevoir des bâtimens de deux cents tonneaux en pleine charge. Nous voguions avec vîtesse, & nous espérions enfin arriver au terme de nos désirs. Tout le monde était dans la joie & l'on se félicitait d'avance. Nous n'avions pas une heure de route, lorsque tout-à-coup le vent a passé à l'ouest & est devenu très-violent. Le navire a commencé à dériver, & au doux espoir a succédé la tristesse. Le capitaine cédant à la fortune, a tourné vent arrière & a dirigé vers l'île de Casos ; alors nous avons

L'Archipel.

marché avec beaucoup de vîteſſe, & dans peu d'heures les rochers qui forment la rade ſe ſont découverts à nos regards. La mer y briſait avec un bruit horrible, à meſure que nous avancions, le ſpectacle paraiſſait plus effrayant. Aucun des gens de l'équipage ne connaiſſait cette rade, de manière qu'en entrant ils ne ſavaient où mouiller. Nous nous ſommes trouvés en un inſtant au milieu de briſans preſqu'à fleur d'eau. Tout l'équipage a pâli. Sur-le-champ on a changé la barre du gouvernail, & nous n'avons évité le naufrage que de la longueur du navire ; s'il n'eut pas obéi à la manœuvre, il ſe précipitait ſur des rocs aigus qui l'auraient briſé en mille pièces.

La ſuperſtition de ces grecs égale leur ignorance. Réellement ils croient leur navire enchanté, & ils ſont allés chercher en bateau, un papa grec pour détruire l'enchantement. Il vient d'aborder en habit de cérémonie ; il tient d'une main un encenſoir & de l'autre un goupillon ; une longue étole pend ſur ſa robe noire ; ſa longue barbe, ſes ſourcils froncés, ſon bonnet qui s'élève en pointe, lui donnent l'air un peu magicien. Un jeune enfant marche devant lui avec un baſſin rempli d'eau bénite. Le grave papa a commencé par aſperger notre chambre ſans épargner aucun des

assistans : il a béni, nous, les ponts, les mats, les cordages ; il a récité force oraisons où il conjure Satan : ensuite il a parcouru tout le navire l'encensoir à la main & en brûlant des parfums ; chacun de nous en a eu sa part, car il a fallu se laisser encenser. Après que la cérémonie a été faite, le prêtre nous a présenté un petit bassin où l'on a mis quelques pièces de monnaie : il s'en est retourné en nous promettant un voyage heureux & beaucoup de prospérité. Les matelots se croyant désensorcelés paraissent satisfaits. Ils ne voyent pas que leur inexpérience dans l'art de la navigation est le seul charme qui les empêche d'avancer. Notre relâche dans la rade de Casos me parut une infortune ; mais je changeai bien de langage quand j'eus fait connaissance avec les habitans. L'Archipel.

Casos est une des cyclades & a subi le sort de l'Archipel. Elle est sous la domination de l'Empire Ottoman ; mais les Turcs n'osent l'habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils craindraient d'être enlevés par les corsaires maltais. Cette crainte fait le bonheur des habitans ; ils lui doivent la tranquillité, l'aisance & la liberté dont ils jouissent.

Le lendemain de notre mouillage j'étais impatient de visiter l'île, on mit la chaloupe

L'Archipel.

à la mer & nous voguâmes vers les rochers qui l'entourent. Tout le circuit était hérissé de pointes menaçantes que les flots mugissans blanchissaient de leur écume. De quelque côté que nous portassions nos regards, Casos paraissait inabordable : un habitant apperçut notre embarras ; il descendit du village, en nous indiquant avec un mouchoir, le lieu vers lequel nous devions diriger notre course.

Le casote qui nous avait enseigné le port, nous invita poliment à monter au village. Nous le suivîmes avec plaisir : j'étais habillé à la française, portant épée, chapeau & tout l'habillement national. La nouvelle se répandit bientôt qu'il arrivait des étrangers. Les femmes, les enfans sortirent de leur maison, & vinrent nous attendre au haut de la colline ; elles montraient beaucoup de curiosité & nous examinaient avec attention. Lorsque nous passâmes devant elles, toutes baissèrent modestement les yeux. Parmi la foule il s'en trouvait de très-jolies ; quelques-unes nous saluèrent en nous souhaitant le bonjour, & en nous disant soyez les bien arrivés. Nous leur répondîmes à l'orientale, que ce jour soit heureux pour vous & pour vos hôtes !

Le guide, qui nous avait amenés, était un des principaux habitans de l'île. Il me pressa

d'entrer chez lui & m'introduisit dans une salle, qui sans être magnifiquement meublée, annonçait par-tout la propreté & l'aisance. Un sopha régnait à l'entour, il me fit asseoir sur une estrade élevée, & se plaça au bas, tandis qu'on préparait à déjeûner. Bientôt son épouse & sa fille parurent, portant à la main des œufs frais, des figues & du raisin. La jeune casote rougissait devant un étranger qui, sans doute, lui paroissait vêtu d'une manière extraordinaire. Tandis que nous déjeûnions de bon appétit, & que mon hôte me versait d'excellent vin dans un large verre, la plupart des femmes vinrent lui faire visite, nous saluèrent & s'assirent sans façon autour de l'appartement. La curiosité les conduisait; elles commencèrent bientôt à chuchoter ensemble, & à détailler toutes les parties du vêtement français. Rarement il aborde des Européens dans cette île solitaire. Des yeux accoutumés à voir des têtes rases, entourées d'un schal, de longues robes relevées d'une ceinture, des mentons barbus, regardaient avec étonnement de longs cheveux tressés, un visage sans moustache, un chapeau cornu, & des habits courts qui ne descendaient qu'au genou. Ce contraste paraissait les frapper beaucoup. Le sourire qui échappait quelquefois de leurs lèvres, annon-

L'Archipel.

L'Archipel. çait vraiſemblablement des remarques plaiſantes. De mon côté, je ne les obſervais pas avec moins de plaiſir. Je diſtinguai ſur-tout deux jeunes perſonnes qui auraient été belles même à Paris.

La moins grande avait des yeux pleins de feu, couronnés de ſourcils noirs également arqués : ſon teint était un peu brun, mais très-animé ; ſes joues, gracieuſement arrondies, ſe couvraient à chaque inſtant de roſes nouvelles ; ſa bouche mignone ſemblait faite pour dire des choſes charmantes ; elle paraiſſait pétiller d'eſprit ; quand elle ſouriait, des dents blanches comme la neige contraſtaient agréablement avec le vermillon de ſes lèvres. Des cheveux d'ébène, attachés au ſommet de ſa tête, retombaient négligemment ſur un col qui uniſſait l'éclat & le poli de l'ivoire ; un corſet ſans manches, s'entrouvrant vers le haut, laiſſait entrevoir une gorge ſuperbe ; une robe d'un coton fin, & d'une blancheur éclatante, deſcendait juſqu'à ſes talons ; une ceinture la ſerrait mollement & flottait à l'entour : telle était cette jeune Grecque qui fixait mon attention.

La ſeconde lui diſputait la palme. Sa taille avait plus d'élégance, ſon port plus de nobleſſe ; ſes yeux brillaient d'une douce lan-

gueur, & respiraient la volupté. De longues paupières, modestement baissées, en voilaient l'éclat, comme si elle eût craint de trahir les secrets de son ame. Son teint avait plus de blancheur; ses traits, sans être aussi saillans, offraient plus de régularité : c'était un assemblage de proportions merveilleuses. La vue de la première inspirait la gaîté, on ne pouvait la regarder sans plaisir. Celle-ci frappait moins d'abord; mais quand on l'avait fixée, un attrait irrésistible attachait à sa personne, & le cœur recevait des impressions profondes.

Toutes les femmes qui nous honoraient de leur présence, étaient semblablement vêtues. Lorsque le déjeûner a été fini, elles se sont retirées. Mon hôte m'a conduit dans un autre appartement; &, pour me donner de la confiance dans les Casotes, & sur-tout dans sa personne, il a tiré d'un coffre un certificat signé par deux capitaines provençaux, & m'a prié de le lire.

Désirant connaître l'île, je partis du village & dirigeai ma course vers la plus haute montagne. J'y parvins après une heure de marche. Au-dessous de la hauteur où j'observais, est une petite chapelle entourée de quelques figures. De cet endroit part une chaîne de collines, qui, se recourbant en demi-cercle,

L'Archipel.

laiſſent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans avec une peine infinie. La pente des coteaux eſt couverte de vignobles qui donnent un vin fort agréable. Les vents de mer y tempèrent les chaleurs ; &, ſous un ſi beau ciel, on jouit d'une température délicieuſe, & d'une ſanté preſque inaltérable.

Lorſque j'eus ſatisfait ma curioſité, je revins à mon hôtel ; on m'attendait pour dîner. Une poule au riz, des œufs frais, des pigeons excellens, du fromage & du bon vin, me dédommagèrent des mauvais repas que j'avais fait à bord. Les hommes dînèrent enſemble, aſſis en rond ſur le tapis ; les femmes étaient dans un appartement ſéparé : c'eſt l'uſage. Vers la fin du repas, on fit paſſer la coupe de main en main. La gaîté s'empara des convives, lorſqu'un bruit d'inſtrumens nous fit lever de table.

Une vingtaine de jeunes filles, toutes vêtues en blanc, la robe flottante, les cheveux treſſés, entrèrent dans l'appartement : elles conduiſaient un jeune homme qui jouait de la lyre & s'accompagnait de la voix. Pluſieurs avaient des graces, toutes de la fraîcheur. Elles commencèrent à ſe ranger en rond, & m'invitèrent à danſer. Je ne me fis point prier ; le

le cercle que nous formâmes eſt ſingulier par la manière dont il eſt entrelacé. Le danſeur ne donne point la main aux deux perſonnes qui ſont le plus près de ſoi, mais aux deux ſuivantes, de ſorte que l'on a les bras croiſés devant & derrière ſes voiſines, qui ſe trouvent enlacées dans les anneaux d'une double chaîne. Cet entrelacement n'eſt pas ſans plaiſir, & l'on doit ſentir pourquoi. Au milieu du rond ſe tenait le muſicien; il jouait & chantait en même temps. Tout le monde ſuivait exactement la meſure, ſoit en avançant, ſoit en reculant, ou en tournant autour de lui. L'Archipel.

Le lendemain je parcourus le village. Il eſt compoſé d'une centaine de maiſons habitées chacune par une famille : toutes ſont conſtruites en pierres & ſolidement bâties; elles contiennent ordinairement deux ou trois ſalles baſſes, avec une couple de chambres au-deſſus. Chacune a ſon four & ſa citerne taillés dans le roc à la pointe du ciſeau. On la remplit pendant la ſaiſon pluvieuſe, & l'eau s'y conſerve pure & limpide.

J'entrai dans pluſieurs maiſons où je trouvai des femmes occupées à filer, à broder, & d'autres à faire ces belles toiles dont elles ſe vêtiſſent. Par-tout je vis l'activité, l'induſtrie, & une propreté charmante. Pendant mes viſi-

L'Archipel.

tes, j'admirais l'ordre & la sagesse de cette petite république, la paix & l'union qui règnent entre ses membres, & sur-tout cette joie douce, ce contentement qui paraissaient sur leurs visages. Heureux peuple, me disais-je, l'ambition & l'intrigue ne troublent point ta tranquillité, la soif de l'or n'a point corrompu tes mœurs ! Les querelles, les dissensions, les crimes dont elle remplit la terre, te sont inconnus ! Les plaisirs purs que la nature offre à tous les mortels, sont tes jouissances ! La médiocrité & l'égalité forment les bâses durables de ton bonheur !

Pendant mon séjour à Casos, il arriva une barque chargée de riz, de melons, de grenades, de vins & de fruits divers : presque toutes les femmes descendirent de la montagne ; elles vinrent avec empressement recevoir les unes un époux, les autres un père, celles-là un frère, un ami. Je n'ai jamais vu mieux exprimer le plaisir, la tendresse. Elles les embrassaient avec transport, les serraient dans leurs bras, & bénissaient le ciel qui les rendait à leurs vœux. Tous les signes de la joie, toutes les expressions de l'amour étaient prodigués de part & d'autre. Ce spectacle était vraiment attendrissant. Voilà, dis-je en moi-même, les anciens Grecs ; voilà leur ima-

gination toujours prête à s'enflammer; voilà cette ſenſibilité exquiſe qui les diſtingua de tous les peuples de la terre ! Ce rocher les a ſauvés du joug des Turcs, & ils ont conſervé leur antique caractère. L'Archipel.

Les vents d'oueſt nous retinrent pendant huit jours dans la rade de Caſos. Je les employai à parcourir un rocher de trois lieues de circuit, où le Turc n'oſe aborder, & où vit une peuplade fortunée. Là, chaque père de famille eſt ſouverain dans ſa maiſon, il juge les différends qui y naiſſent, & ſes arrêts ſont des lois : ils ne ſauraient être injuſtes, c'eſt la tendreſſe paternelle qui les prononce. Lorſqu'il s'élève quelques débats entre les hommes, les papas & les vieillards s'aſſemblent & les terminent. Ils ſont très-rares parmi des citoyens qui ſont tous égaux, & qui ne connaiſſent ni la pauvreté ni les richeſſes. Tous les membres de cette petite ſociété ſont occupés. Ce n'eſt que dans les pays où le riche peut acheter les bras du pauvre, qu'il rougit d'employer les ſiens.

Les voyageurs qui ont obſervé les Grecs ſoumis aux Ottomans, leur reprochent avec raiſon la fourberie, la perfidie & la baſſeſſe. Ces vices ne ſont point inhérens à leur nature, ils les doivent à la ſervitude où ils vi-

L'Archipel. vent. Les habitans de Casos sont Grecs, un rayon de liberté les éclaire; ils ont de l'industrie, de la bonne foi, de la sensibilité & des mœurs. Envoyez-leur un cadi, un pacha, ils deviendront aussi corrompus que le reste de leur nation. De cette observation résulte une vérité constante qui devrait servir de bâse à toute administration. En général, l'homme est bon en proportion de ce qu'il conserve de ses droits naturels la liberté, la propriété: à mesure qu'on les lui ravit, il se détériore.

Notre relâche dans la rade de Casos étant fini, nous mîmes à la voile, & dans moins d'un jour nous avons dépassé la pointe de Standié, & sommes venus mouiller dans le port.

Dia, aujourd'hui Standié, est éloignée de quatre lieues de Candie. Elle est absolument stérile; on n'y trouve ni village, ni habitans; les ronces, les buissons, les broussailles qui tapissent les rochers, servent de pâture aux chèvres sauvages qui y sont en grand nombre: elles courent avec tant de vîtesse à travers les précipices, qu'il est presque impossible de les approcher.

Standié a trois ports où abordent les vaisseaux chargés pour Candie. Du sommet de la montagne nous découvrions la ville; mais la

mer était si mauvaise, qu'aucun bateau n'osait sortir pour nous tirer de cette prison. Enfin le quatrième jour une barque est venue nous prendre & nous a conduits à la capitale. L'Archipel.

Avant que nous parcourions l'île de Candie, visitons un moment l'ancienne Crète. Ce n'est qu'en rapprochant le passé du présent que nous pourrons concevoir une idée juste de cette contrée fameuse. Il existe une foule d'opinions diverses sur les premiers habitans de Crète. Strabon, qui les a savamment discutées, dit, après plusieurs pages : « Je n'aime point les fables ; cependant j'ai » donné de longs détails sur celles-ci, parce » qu'elles tiennent à la théologie : toute dis» sertation sur les dieux doit peser les opi» nions antiques & les distinguer de la fable. » Les anciens se plûrent à couvrir d'un voile » leurs connaissances sur la nature. Il n'est » pas possible d'expliquer toutes leurs énig» mes ; mais en exposant au grand jour les » allégories nombreuses qu'ils nous ont lais» sées, en examinant avec attention leurs rap» ports, leurs différences, l'esprit peut, à » l'aide de la comparaison, découvrir la vé» rité ».

Cette île célèbre reçut son nom de *Crès*, le premier de ses rois. Il était l'auteur de plu-

L'Archipel.

ſieurs découvertes utiles qui avaient contribué au bonheur de ſes peuples. Animés par la reconnaiſſance, ils voulurent conſerver le ſouvenir de ſes bienfaits & immortaliſer ſon nom en le donnant à l'île. Ce ne fut pas le ſeul monarque qui gouverna l'île de Crète: il eut des ſucceſſeurs. Parmi ces ſouverains, on diſtingue Minos, que l'antiquité a jugé le plus ſage des législateurs. La place qu'elle lui a aſſigné dans les enfers, eſt un témoignage non équivoque de la réputation glorieuſe qu'il s'était acquiſe par ſa juſtice. Le dernier de ces rois fut Idomenée, qui, en revenant du ſiége de Troies, chargé de lauriers, ne put jamais aborder ſur la côte de Crète. On voit à cette époque la monarchie éteinte & l'état devenir républicain.

Strabon a jugé cette république digne de ſon pinceau, & a conſacré dans ſon immortel ouvrage les traits principaux qui la caractériſent. Leur ſingularité frappera ſans doute. On trouve une différence prodigieuſe entre les principes de cette ancienne république & ceux de la plupart des gouvernemens actuels. Mais on voit avec plaiſir une législation dont l'unique but fut de faire éclorre dans le cœur de l'enfance le germe des vertus, de le développer dans l'adoleſcence, d'inſpirer à l'hom-

me fait l'amour de la patrie, de la gloire, de la liberté, & de consoler la vieillesse par la considération & l'estime attachées à la sagesse de ses conseils. On la voit occupée à former des amis tendres, des citoyens zélés & d'excellens administrateurs ; elle n'employait pas beaucoup d'ordonnances pour produire ces avantages inestimables : ils découlèrent naturellement d'une seule source, l'éducation publique sagement administrée. Les exemples qu'y recevait la jeunesse, les vertus dont elle était témoin, les faits mémorables dont elle entendait le récit, les applaudissemens qui les suivaient, les distinctions accordées au courage, aux belles actions, l'opprobre imprimé au vice ; voilà les seuls ressorts qu'employa le législateur crétois pour former une nation sensible, guerrière & vertueuse. J'ose dire que ces ressorts, puisés dans la connaissance du cœur humain, suffiraient pour faire fleurir les mœurs dans tout espèce d'état ; mais les mœurs sont la chose dont les gouvernemens s'occupent le moins. La froide politique les regarde en pitié ; elle condamne la plume hardie qui ose en proclamer l'empire ; elle asseoit des subsides sur leur dépravation, & au lieu de s'occuper de la prospérité des peu-

L'Archipel.

ples, elle calcule les intérêts des rois, leur or

L'Archipel. & leur puiſſance.

La forme du gouvernement crétois était compoſée de la volonté du peuple & de celle des chefs. Chaque année, dans une aſſemblée nationale, dix magiſtrats étaient élùs à la pluralité des voix : on les nommait *coſmes*, & ils rempliſſaient les mêmes fonctions que les éphores à Sparte. Ils préſidaient à la guerre & réglaient les affaires les plus importantes. Ils avaient le droit de choiſir des vieillards pour conſeillers. Ces vieillards, au nombre de vingt-huit, compoſaient le ſénat de Crète. On les prenait parmi ceux qui avaient exercé la charge de *coſmes*, ou qui ſe diſtinguaient par un mérite éminent & une probité ſans tache. Ces ſénateurs étant perpétuels, jouiſſaient d'une haute conſidération, & l'on ne décidait rien ſans les avoir conſultés. C'était une barrière que la ſageſſe du légiſlateur oppoſait à l'ambition de ces dix chefs. Il avait encore borné leur puiſſance, en fixant à une année la durée de leur adminiſtration. Sa prévoyance s'était étendue plus loin. Il eſt poſſible que la ſéduction détermine les ſuffrages du peuple ; ainſi ſon choix pouvait quelquefois tomber ſur un ſujet indigne d'un poſte honorable. Si cet événement arrivait, celui qui déshonorait

la diguité de *cosme* était destitué dans une assemblée de la nation, ou simplement de ses collègues. Voilà ce qui sans doute fait dire à Platon : « La république qui s'approche trop » de l'état monarchique, & celle qui affecte » une liberté trop étendue, n'ont point pour » bâse une juste modération. O Crétois ! ô » Lacédémoniens ! vous avez évité ces deux » écueils, en établissant vos lois sur des fon- » demens plus solides ! »

Voyez combien cette administration est simple. Un peuple libre, mais trop peu éclairé pour se conduire lui-même, nomme des magistrats auxquels il remet son autorité. Ces chefs, revêtus de la puissance exécutive, élisent des sénateurs pour les éclairer de leurs conseils. Ces conseillers ne peuvent rien décider par eux-mêmes ; mais ils sont perpétuels, & cette stabilité assure leur crédit & étend leurs lumières. Un intérêt puissant engage les chefs de la république à parcourir glorieusement leur carrière. D'un côté, la crainte du déshonneur les arrête ; de l'autre, l'espoir de devenir un jour membres du conseil national les excite.

Examinons maintenant les moyens employés par le législateur pour former des citoyens. Tous les Crétois étaient soumis à leurs magis-

L'Archipel.

trats & divisés en deux classes; celle de l'âge viril & celle de la jeunesse. Les hommes faits entraient dans la première; les jeunes gens parvenus à leur dix-septième année composaient la seconde. La société des hommes, dans des édifices publics, prenait ses repas en commun. Là, le chef, le magistrat, le pauvre, le riche, assis ensemble, avaient le même breuvage, la même nourriture. Un vase rempli de vin mêlé d'eau, que l'on passait à la ronde, était l'unique boisson des convives : les vieillards seuls avaient le droit de demander un surcroît de vin. Ce peuple si sage connaissait sans doute l'empire de la beauté, puisqu'il avait établi une femme pour présider à chaque table. Elle prenait publiquement les mets les meilleurs, & les présentait à ceux qui s'étaient illustrés par leur valeur dans les combats, ou leur sagesse dans les conseils. Cette distinction, loin de faire des jaloux, excitait tout le monde à s'en rendre digne. Près du lieu où les citoyens étaient assemblés, on dressoit deux tables, appelées hospitalières : tous les voyageurs & tous les étrangers qui se présentaient, y étaient admis. Ils avaient aussi une maison particulière où ils pouvaient passer la nuit.

Après le dîner, les chefs avaient coutume de s'entretenir ensemble, & de consulter sur

les affaires de la république. Ils racontaient ensuite les belles actions faites dans les combats ; ils exaltaient le courage des plus illustres guerriers, & exhortaient les jeunes gens à la vaillance. Ces assemblées étaient la première école de l'enfance. A sept ans, on mettait l'arc à la main du Crétois ; dès-lors il était reçu dans la société des hommes. Là, assis par terre, & vêtu d'un habit simple qu'il gardait toute l'année, il servait les vieillards & écoutait en silence leurs avis. Son jeune cœur s'enflammait au récit des hauts faits d'armes, & il brûlait de les imiter. Il se faisait une habitude de la sobriété & de la tempérance ; ayant sans cesse devant les yeux des exemples de modération, de sagesse, de patriotisme, il recevait les germes des vertus, avant même d'avoir l'usage de raison.

L'Archipel.

On l'accoutumait de bonne heure aux armes & à la fatigue, afin qu'il pût endurer la chaleur, le froid, franchir les monts & leurs précipices, & supporter courageusement les coups qu'il recevait dans les gymnases & les combats. Son éducation ne se bornait pas aux exercices gymnastiques ; on l'instruisait à chanter avec une sorte de mélodie les lois écrites en vers, afin que le plaisir de la musique les lui gravât plus facilement dans l'esprit, & que s'il péchait

L'Archipel.

contre elles, il ne pût s'excuſer ſur ſon ignorance. Il apprenait enſuite des hymnes en l'honneur des Dieux & des poëmes faits à la louange des héros. Parvenu à ſa dix-ſeptième année, il quittait la ſociété des hommes & entrait dans celle de la jeuneſſe.

Là continuait ſon éducation. Il s'exerçait à la chaſſe, à la lutte, & à combattre avec ſes compagnons. Ces jeux n'étaient pas toujours ſans danger, puiſqu'on s'y ſervait quelquefois d'armes de fer. Lorſque les jeunes gens avaient fini leurs exercices & atteint l'âge fixé par la loi, ils entroient dans la claſſe des hommes faits: alors, devenus membres de la ſociété, ils avaient leurs voix dans les aſſemblées nationales & pouvaient parvenir à toutes les charges de la république. Dès-lors ils étaient forcés de ſe marier; mais ils attendaient pour conduire chez eux leurs épouſes, qu'elles ſe fuſſent rendues capables de l'adminiſtration domeſtique. Tels ſont les principaux caractères du gouvernement crétois. « Le légiſlateur, dit Strabon, avait » conſidéré la liberté comme le plus grand » bien dont les villes puiſſent jouir. En effet, » elle ſeule aſſure la propriété des citoyens: » la ſervitude au contraire la détruit. L'eſ- » clave n'a rien en propre, pas même sa per- » ſonne. Il importe donc aux hommes de con-

» ſerver leur liberté. La concorde cimente ſon » empire, & on la voit fleurir par-tout où on » a étouffé le germe des diſſenſions. Preſque » toutes ont leur ſource dans la ſoif des ri- » cheſſes & dans l'amour du luxe. Oppoſez à » ces paſſions la frugalité, la modération, » l'égalité, & vous détruirez l'envie, la haine, » l'injuſtice & les mépris qui affligent le genre » humain ». Voilà préciſément ce que le légiſlateur de Crète exécuta. Auſſi la république, riche, puiſſante & fortunée, mérita les éloges des plus célèbres philoſophes de la Grèce. Mais le plus bel hommage qu'elle reçut, fut d'avoir fourni à Lycurgue le modèle de celle qu'il établit à Lacédémone. L'Archipel.

La république de Crète, dont l'antiquité remonte au ſiége de Troies, fleurit juſqu'au règne de Jules Céſar : aucune autre n'a joui d'un règne auſſi long. Le légiſlateur en fondant le bonheur des Crétois ſur la liberté, avait établi des lois propres à former des hommes capables de la défendre ; tous les citoyens étaient ſoldats ; tous étaient exercés dans l'art de la guerre.

D'un autre côté, le légiſlateur perſuadé que les conquêtes ſont ordinairement de grandes injuſtices ; que ſouvent elles affoibliſſent la nation victorieuſe & corrompent preſque tou-

L'Archipel.

jours ſes mœurs, s'était efforcé d'en détourner les Crétois. Les productions abondantes de leur île fourniſſaient à leurs beſoins; ils pouvaient ſe paſſer des richeſſes étrangères, qui, avec le commerce, euſſent amené le luxe & les vices qui marchent à ſa ſuite. Il ſut, ſans le défendre expreſſément, en inſpirer le dégoût. Les jeux gymnaſtiques qui occupèrent les loiſirs de l'ardente jeuneſſe, les plaiſirs de la chaſſe auxquels elle ſe livra, les ſpectacles publics qui raſſemblèrent les diverſes claſſes de la ſociété & où les femmes étaient admiſes; l'amour de l'égalité, de l'ordre, de la patrie, dont il enflamma tous les cœurs; les inſtitutions ſages qui firent d'une nation une ſeule famille, tous ces liens attachèrent les citoyens à leur île, & trouvèrent chez eux le bonheur qu'ils déſiraient. Ils ne ſongèrent point à chercher au-dehors une gloire imaginaire, & à ſoumettre d'autres peuples à leur empire. Auſſi depuis que cet état eut pris la forme républicaine, juſqu'au moment où Rome l'attaqua, on ne vit jamais la nation en corps porter ſes armes chez un peuple étranger. Cette modération eſt unique dans l'hiſtoire, & les Crétois ſeuls en ont mérité la gloire. Tel fut l'eſprit de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbres, qu'elles en ont produit de plus belles encore.

Regrettons de ne pouvoir citer ici tous ceux qui, parmi eux, s'occupèrent de ce grand objet : prononçons du moins avec respect le nom de Rhadamante, qui dès les plus anciens temps jetta les fondemens de la législation, & celui de Minos qui éleva l'édifice.

L'Archipel.

Les nations passent sur la terre comme les monumens de leur puissance, & après quelques siècles, à peine reconnaît-on dans leurs descendans l'empreinte de leur antique caractère. Les unes subsistent plus long-temps, les autres moins ; & l'on peut presque toujours calculer leur durée sur la bonté de leurs lois & leur fidélité à les observer. La république de Crète, établie sur des fondemens solides, n'a, pendant plus de dix siècles, reconnu aucun maître étranger ; elle repoussa généreusement les fers des princes qui tentèrent de l'asservir. Enfin le temps arriva où les Romains, fiers de leurs victoires & de leurs forces, affectèrent l'empire du monde, & ne voulurent plus voir dans l'univers que des sujets ou des esclaves. Ces conquérans ne purent s'emparer de l'île de Crète qu'après avoir fait périr ses plus braves guerriers ; ils y perdirent beaucoup de monde, & achetèrent par bien des travaux une victoire ensanglantée. Enfin leur fortune l'emporta, & le premier soin du vainqueur fut d'abolir les lois de Minos, & d'établir à leur place celles de Numa.

L'Archipel. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, pendant une espace de dix-neuf cents ans, les Crétois n'ont plus figuré parmi les autres peuples de la terre ; ils n'ont plus formé une nation, & ont perdu peu-à-peu leur vaillance, leurs mœurs, leurs vertus, leurs sciences & leurs arts. On ne peut attribuer ces pertes déplorables qu'à l'extinction de leur liberté. Tant il est vrai que l'homme est né pour elle ; que dépourvu de cet appui qu'il a reçu de la nature pour soutenir sa faiblesse, son génie est sans feu, son courage sans énergie, sa volonté sans puissance, & qu'enfin il se détériore & tombe dans l'avilissement.

L'île de Crète jointe au petit royaume de Cyrène, sur la côte de Lybie, forma une province romaine. Constantin la divisa dans la nouvelle distribution qu'il fit de l'empire. Elle resta sous la domination des empereurs de Bysance, jusqu'au temps où Baudoin, comte de Flandres, assis sur leur trône, la céda aux Vénitiens.

L'île de Crète respira sous les lois de cette sage république. Les peuples y jouirent d'un gouvernement modéré, & encouragés par leurs maîtres, se livrèrent au commerce & à l'agriculture. Les voyageurs trouvèrent auprès des commandans vénitiens les ressources dont ils ont besoin pour étendre & perfectionner les connaissances

connoiſſances utiles au genre humain. Le naturaliſte Belon ſe loue beaucoup de leurs bons offices, & fait des deſcriptions intéreſſantes de l'état floriſſant qu'il parcourait. L'Archipel.

Veniſe poſſédait cette île depuis cinq ſiècles & demi, & Cornaro occupait la charge la plus importante, tandis que l'orage grondait du côté de Conſtantinople. Les Turcs, depuis un an, raſſemblaient un armement prodigieux. Ils trompaient le baile en l'aſſurant qu'il était deſtiné contre Malte. Tout-à-coup, au milieu de la paix jurée, ils vinrent fondre ſur la Crète, l'an 1645, avec une flotte de quatre cents voiles, ſoixante mille hommes de débarquement & quatre pachas. L'empereur Ibrahim, qui ordonnait cette expédition, n'avait aucun motif pour l'entreprendre. Il employa toute la perfidie des orientaux pour en impoſer au ſénat de Veniſe. Il combla de préſens ſon ambaſſadeur, & le fit aſſurer que la république n'avait rien à craindre pour ſes poſſeſſions. Au moment où il donnait ces aſſurances, l'armée navale s'enfonçait dans le golfe de la Canée, & alla prendre terre au-deſſous de la rivière de *Plutania*.

Les Vénitiens qui ne s'attendaient point à cette irruption ſubite, n'avaient fait aucuns préparatifs pour la repouſſer. Le général Cornaro

L'Archipel.

fut frappé comme d'un coup de foudre, lorſqu'il apprit la deſcente des ennemis. Tandis que le ſénat de Veniſe délibérait ſur les moyens de ſecourir la Canie, tandis qu'il s'occupait à raſſembler une flotte, les généraux mahométans ſacrifiaient le ſang de leurs ſoldats pour terminer glorieuſement leur entrepriſe. Depuis cinquante jours la place tenait contre toutes les forces des Turcs. Les Caniotes, n'eſpérant plus un ſecours trop long-temps différé, voyant trois brêches ouvertes, accablés de fatigues & de bleſſures, réduits à cinq cents hommes qu'il fallait diſperſer ſur des murs d'une demi lieue de circuit, minés de toutes parts, demandèrent à capituler. Ils obtinrent les conditions les plus honorables, & après deux mois d'une défenſe glorieuſe, ils ſortirent de la place avec les honneurs de la guerre. Dans cet extrémité, tout combattit. Les Caloyers portèrent le mouſquet; des femmes, oubliant leur ſexe, parurent au milieu des défenſeurs, ſoit pour leur donner des armes, ſoit pour s'en ſervir elles-mêmes, & pluſieurs de ces braves héroïnes y perdirent la vie.

En 1648, commença le ſiége mémorable de Candie, beaucoup plus long que celui de Troies. Si une plume féconde & brillante, comme celle d'Homère, raſſemblait dans un

cadre les événemens extraordinaires de ce ſiége fameux, elle offrirait à la poſtérité de hauts faits d'armes, de grands tableaux, & des héros comparables à ceux de l'Iliade. Mais les actions mémorables ne manquent point à l'hiſtoire des nations. Chaque âge en produit de nouvelles, & la nature avare, après des ſiècles nombreux, enfante à peine un génie comparable au père de la poéſie. Enfin, après plus de trente années de guerre, après avoir fait périr plus de deux cent mille hommes dans l'île, après l'avoir arroſée de ſang muſulman & chrétien, la Porte en eſt aujourd'hui ſouveraine maîtreſſe. L'Archipel.

CHAPITRE VI.

Description de l'île de Candie. — Son gouvernement. — Ruines de Gortyne. — Le labyrinthe. — Mont Ida. — Couvent d'Asomatos. — Ville de Retimo. — Beauté des hommes & des femmes dans l'île de Candie. — Avantages dont ils jouissent. — Conversation avec Ismaël Aga, un des riches propriétaires de la Canie. — Mœurs de Candiotes. — Danse pyrrhique. — Cap Melec. — Visite dans un couvent de religieuses nommé Acrotiri.

L'Archipel.

CANDIE est le siége du gouvernement turc. La Porte y envoie ordinairement un pacha à trois queues. Les principaux officiers & les divers corps de la milice ottomane y sont rassemblés. Cette ville, riche, commerçante & bien peuplée pendant que les Vénitiens la gouvernaient, est bien déchue de son ancienne puissance. Le port, qui forme ce joli bassin où les navires sont à l'abri de tous les vents, se comble de jour en jour; il ne reçoit plus que des bateaux & des petits bâtimens, allegés d'une partie de leurs marchan-

difes. Ceux que les Turcs frètent à Candie, font obligés d'aller, prefque fur leur left attendre leur chargement dans les ports de Standié, où des barques le leur portent. Ces entraves gênent le commerce, & les gouverneurs ne fongent point à les faire difparaître, auffi eft-il confidérablement diminué. L'Archipel.

Candie, embellie par les Vénitiens, percée de rues droites, ornée de maifons bien bâties, d'une belle place & d'une fontaine magnifique, ne renferme dans fa vafte enceinte qu'un petit nombre d'habitans. Plufieurs quartiers font prefque déferts; celui du marché eft le feul où l'on voie du mouvement & de l'affluence. Les Mahométans ont converti la plupart des temples chrétiens en mofquées; cependant ils ont laiffé deux églifes aux Grecs, une aux Arméniens & une fynagogue aux Juifs. Les capucins poffèdent un petit couvent avec une chapelle.

A l'occident de Candie, fe prolonge une chaîne de montagnes qui defcend du mont Ida & dont la pointe va former le promontoire de *Dion*. Avant d'y arriver, on rencontre, fur le bord de la mer, *Palio Caftro*; fa fituation correfpond à celle de Panorme, qui était au nord-oueft d'Héraclée.

La rivière que l'on voit à l'occident de Can-

L'Archipel.
die, s'appelait anciennement le *Triton*. *Loaxus* se trouve un peu plus loin. Une lieue à l'orient de cette ville, le fleuve *Ceratus* coule dans une vallée charmante. Dans un espace de plus d'une demi-lieue, autour des murs de Candie, on ne rencontre pas un seul arbre. Les Turcs, pendant le siége, les coupèrent tous, & détruisirent les jardins & les vergers qui environnaient la ville : au-delà de cette enceinte, la campagne est abondante en blés & en arbres fruitiers. Les coteaux voisins plantés de vignobles, donnent la Malvoisie du mont Ida. Ce vin, peu connu en France, est parfumé, d'un goût très-agréable, & fort estimé dans le pays.

Le dessein de parcourir les lieux les plus fameux de l'île, nous fit diriger notre course vers *Gortyne*. Nous arrivâmes le jour même de notre départ de Candie aux ruines de Cnosse, nommée *Cnossou* par les Grecs modernes. C'était la ville royale de Minos; il y avait établi le siége de son empire, c'est là qu'il publia ses lois admirables dont l'antiquité vante la sagesse. Des monceaux de pierres, d'anciens murs à moitié démolis, des restes d'édifices, & le nom de *Cnossou* que cet emplacement conserve, font connaître d'une manière certaine le lieu qu'elle occupait. Sans

doute que ces débris étaient beaucoup plus considérables avant la fondation de Candie : leur proximité aura engagé les Vénitiens à s'en servir pour élever les forts, les remparts & les maisons de cette capitale.

Nous laissâmes *Cnossou* à notre gauche, & nous continuâmes notre route. Lorsque nous fûmes arrivés sur les collines élevées qui bordent le pied du mont Ida, du côté de l'orient, nous eûmes des points de vue fort agréables. Nous découvrions de distance en distance, des vallées couvertes de verdure, de petits villages placés sur le bord des ruisseaux, entourés de jolis vergers, & çà & là des bouquets d'arbres verts qui couronnoient les côteaux.

Nous étions à quatre lieues au sud-est de Candie & nous gravissions un rocher fort escarpé, lorsque nos guides nous avertirent que nous passions près du tombeau de Jupiter. Nous escaladâmes la montagne, pour contempler cet antique monument. Nous ne vîmes qu'un monceau de grosses pierres à moitié rongées par le temps, que les habitans du pays appellent le tombeau de Jupiter.

En descendant de la montagne, nous rencontrâmes une noce villageoise qui se rendait au hameau voisin. Un grand nombre de Grecs

L'Archipel.

montés ſur des chevaux & des mules compoſaient l'eſcorte de la mariée. Une troupe de jolies perſonnes l'entouraient. Elles étaient vêtues de leurs plus beaux habits; leurs longs voiles blancs tombaient avec grace ſur leurs épaules. Les hommes portaient des ceintures brillantes. Tout le monde paraiſſait fort gai. Nous jugeâmes qu'il était de la politeſſe françaiſe de ſaluer la mariée. Nous nous arrêtâmes en haie ſur ſon paſſage, & nous fîmes une ſalve générale de notre mouſqueterie. Ceux d'entre les Grecs qui avaient des armes nous répondirent, & nous nous quittâmes après nous être fait des complimens réciproques.

Nous deſcendîmes dans la plaine, &, quoiqu'au mois de novembre, nous éprouvions des chaleurs aſſez fortes; il nous fallût franchir pluſieurs collines qui forment la baſe du mont Ida du côté de l'orient. Le pays était très-varié, très-pittoreſque. Enfin après avoir monté pendant long-temps, nous apperçûmes dans le lointain le monaſtère de Saint George. Son aſpect nous réjouit, & nous nous hâtâmes de l'atteindre. Les religieux furent d'abord effrayés de notre nombre, & le ſupérieur ſe cacha ſuivant l'uſage. Mais nous poſſédions un homme qui connaiſſait parfaitement les Grecs & leurs ſubſterfuges. Il s'adreſſa à quelques

caloyers & leur dit que nous avions avec nous le consul de France qui se rendait à la Canée, qu'il avait beaucoup de crédit auprès des puissances du pays, & qu'il pouvait rendre de grands services à leur évêque & à tous les convens de l'île. On ne manqua pas de faire ces rapports au supérieur. A l'instant il vint nous recevoir, nous complimenter, & toutes les portes nous furent ouvertes. L'Archipel.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, des enfans vinrent prendre nos chevaux par la bride & les promenèrent au pas pendant un quart d'heure avant de les conduire à l'écurie. Cet usage s'observe régulièrement dans toute l'île de Crète. On ne renferme jamais ces animaux en sueur. On a toujours soin de les promener pendant quelque temps à l'air libre. Aussi les chevaux crétois sont sains, vigoureux & infatigables. Ils gravissent avec ardeur les montagnes les plus escarpées, & descendent, sans broncher, des vallées taillées en précipices. La vie du voyageur dépend de la sûreté de leur pied. Il cotoie souvent par des sentiers étroits des abymes profonds où un faux pas le précipiterait.

Tandis qu'on préparait le souper, un religieux nous pria instamment d'entrer dans sa célule. Il aimait le bon vin, & il y paraissait

L'Archipel. ſur ſa figure. Il nous régala de ſon mieux de ſa liqueur chérie. Il eſt vrai qu'il ne poſſédait qu'une coupe ; mais elle était large & profonde. Il la fit paſſer à la ronde, & fut fort content des éloges que nous donnâmes à ſon vin.

Les caloyers de Saint Georges poſſèdent des biens immenſes où ils entretiennent de nombreux troupeaux. Les Turcs les leur ont laiſſés à condition qu'ils donneraient l'hoſpitalité à tous les voyageurs. Ils l'exercent ordinairement d'aſſez bonne grace. Ces maiſons ſont d'une grande reſſource dans un pays où il n'y a ni hôtellerie ni caravanſerai. Sans cet aſyle, le voyageur ſerait obligé de porter avec lui des bagages conſidérables & toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ces religieux cultivent eux-mêmes leurs campagnes & doivent à leurs travaux l'aiſance dont ils jouiſſent.

On nous ſervit un ambigu magnifique. Un cochon de lait rôti occupait le plat du milieu. On voyait à l'entour d'excellent mouton, des pigeons & de fort bonnes volailles. Pluſieurs plats remplis de grenades, d'amandes, de raiſins, d'olives fraîches & de miel couvraient la table. Ce miel, tranſparant comme le criſtal, était délicieux. Auſſi parfumé que les fleurs, auſſi délicat que les meilleures confitures, il

flattait également le goût & l'odorat. Le supérieur nous fit apporter des vins exquis. Le rouge, le blanc, l'orangé que l'on cultive sur les côteaux qui environnent le monastère, méritèrent tour-à-tour nos hommages.

Notre projet était de visiter Gortyne et le Labyrinthe. Nous partîmes de bon matin du monastère de Saint George, après avoir remercié nos hôtes, qui eurent l'honnêteté de nous fournir des provisions pour le déjeûner. Nous marchions vers le midi de l'île, & depuis le couvent, nous descendîmes pendant deux heures pour gagner la plaine. La route était moins fatigante que celle de la veille. Nous parcourions de belles campagnes parsemées de villages, entourées d'oliviers & d'amandiers; la plupart, situés sur le penchant des collines, formaient de jolis paysages. Ce canton paraissait riche & peuplé; mais le temps de la récolte & de la vendange étant passé, nous rencontrions peu d'habitans. Ils étaient enfermés dans leurs demeures, occupés des travaux domestiques.

Nous avancions sur un terrein uni, resserré entre deux chaines de montagnes, dont les flancs étaient sillonés de ravins où coulaient de belles eaux. De nombreux troupeaux de chèvres & de moutons y paissaient le thim,

L'Archipel.

y broutaient la feuille des arbrisseaux sauvages. Par-tout des sites agréables & variés amusaient nos regards. Nous faisions beaucoup de chemin sans nous en appercevoir.

Nous marchions depuis sept heures, lorsque nous arrivâmes à un gros bourg dont les habitans ne jouissent pas d'une réputation intacte. On les accuse d'aimer à dépouiller les voyageurs. Nos armes nous rassuraient. Nous résolûmes d'y demander à dîner; nous fûmes mal reçus dans plusieurs maisons; enfin nous frappâmes à une porte dont les hôtes nous montrèrent une meilleure volonté. Des œufs, des olives, du miel & de mauvais fromage furent les seuls mets qu'on nous offrit. Nous les payâmes généreusement & nous partîmes. En quittant ce lieu maudit, plusieurs des habitans nous accablèrent d'injures; la vue de nos mousquets tournés vers eux, & le sabre nud de nos janissaires les firent rentrer dans le devoir.

Nous entrions dans la plaine de Messara; c'est la plus fertile en bled de tout le royaume de Candie. La terre y est excellente, & la récolte ne trompe jamais l'espérance du laboureur. Un chemin ferré & tiré au cordeau nous annonçait l'approche de Gortyne; nous ne tardâmes pas à découvrir ses ruines, & nous passâmes plusieurs heures à les examiner. On

ſait qu'elle eſt de la plus haute antiquité : elle floriſſait lorſque Lycurgue voyageait en Crète. L'Archipel.

Les ruines de Gortyne couvrent une grande étendue de terrein & donnent une idée de ſon ancienne magnificence. On remarque une porte de ville conſtruite en groſſes briques, autrefois recouvertes de pierres de taille. On a détaché toutes celles du ceintre & des côtés; cependant elle ſubſiſte & doit durer long-temps. Cet édifice a une épaiſſeur conſidérable & préſente une large façade. Au-delà de cette porte, on diſtingue un grand emplacement qui forme à-peu-près un quarré long. On voit un double rang de piédeſtaux alignés ſur les côtés. La baſe de ces marbres eſt enterrée, & le ſommet ſeul déborde le terrein. Cette diſtribution paraît annoncer le portique d'un temple. On rencontre d'eſpace en eſpace des monceaux de décombres & des colonnes de marbre & de granit enfoncées en terre juſqu'à moitié de leur fût. Les chapiteaux ſont renverſés à l'entour; pluſieurs n'en ont point du tout.

Ces débris ne paraiſſent pas proportionnés à la grandeur & à la magnificence de Gortyne. Mais il faut ſonger que les plus beaux marbres en ont été enlevés; que l'on voit dans les villages des environs des colonnes antiques ſervir à former la porte des jardins turcs, & que la

L'Archipel.

meilleure partie des ses ornemens est enfoncée sous le terrein qui est considérablement exhaussé. Si l'on y faisait des fouilles, on y trouverait quantité de statues & des monumens précieux. Aujourd'hui le laboureur y fait passer la charrue, & couvre de moissons les ruines des palais & des temples de Gortyne. Tel est le sort des anciennes villes; elles sont l'ouvrage de l'homme & perissent comme lui.

Nous quittâmes la plaine de Gortyne pour aller voir le labyrinthe. Le chemin qui conduit à ce lieu mémorable est rude & escarpé; il nous fallut monter pendant plus d'une heure: enfin nous arrivâmes à l'entrée. Nous avions apporté le fil d'Ariane, c'est-à-dire, une ficelle de quatre cents toises de long, que nous attachâmes à la porte. Nous y plaçâmes deux janissaires pour la garder, & avec défense de laisser entrer personne. L'ouverture du labyrinthe est naturelle & peu large. Quand on s'est un peu avancé dans l'intérieur, on trouve un espace parsemé de grosses pierres, & couvert d'une voûte plate taillée dans l'épaisseur de la montagne. Pour se conduire dans ce séjour ténébreux, chacun de nous tenait à la main un gros flambeau. Deux Grecs portaient le peloton de ficelle, qu'ils déroulaient ou ployaient suivant les circonstances. Nous nous

égarâmes d'abord dans diverſes allées ſans iſſues, & il fallut revenir ſur nos pas. Enfin nous trouvâmes le canal véritable. Il eſt à droite en entrant : on y monte par un ſentier étroit, & l'on eſt obligé d'y ramper ſur les pieds & les mains l'eſpace de cent pas, parçe que la voûte eſt extrêmement baſſe. Au bout de ce conduit étroit, le plafond s'exhauſſe tout-à-coup & nous pûmes marcher debout. Au milieu des ténèbres épaiſſes qui nous environnaient, des routes nombreuſes qui s'écartaient de chaque côté & ſe croiſaient en différens ſens, les deux Grecs que nous avions loués tremblaient de frayeur; la ſueur découloit de leur front, & ils ne voulaient pas avancer à moins que nous ne fuſſions à leur tête. L'Archipel.

Les allées que nous parcourions étaient ordinairement hautes de ſept à huit pieds; leur largeur variait depuis ſix juſqu'à dix & quelquefois d'avantage. Toutes ſont taillées au ciseau dans le rocher, dont les pierres, d'un gris ſale, ſont poſées par couches horizontales. En quelques endroits, de grands blocs de ces pierres, à moitié détachées de la voûte, ſemblent prêts à tomber; il fallait ſe baiſſer pour paſſer deſſous, au riſque d'être écraſé par leur chûte. Les tremblemens de terre, très-

L'Archipel.

fréquens dans l'île de Crète, ont sans doute causé ces dégats.

Nous errions ainsi dans ce dédale, dont nous cherchions à connaître toutes les sinuosités; lorsque nous avions parcouru une allée nous entrions dans une autre; souvent nous étions arrêtés par un cul-de-sac. Quelquefois, après de long détours, nous étions étonnés de nous trouver au carefour d'où nous étions partis: alors nous avions embrassé avec notre corde une grande étendue de rocher : il fallait la replier & revenir sur nos pas. Il n'est pas possible de décrire combien ces routes sont multipliées & tortueuses. Les unes forment des courbes qui conduisent insensiblement à un grand vuide soutenu par d'énormes pilliers, & d'où partent trois ou quatre rues qui mènent à des lieux opposés. D'autres, après de longs circuits, se divisent en plusieurs rameaux. Celles-ci se prolongent fort loin, & terminées par le rocher, obligent le voyageur de retourner en arrière. Nous marchions avec précaution dans les replis de ce vaste labyrinthe, au milieu des ténèbres éternelles qui l'habitent, & dont les flambeaux ont peine à percer l'obscurité.

La précaution que nous avions prise d'y voyager avec le fil d'Ariane, & de l'attacher de

de diſtance en diſtance de peur qu'il ne ſe rompît, nous permettait de nous étendre dans tous les ſens. Nous remarquâmes en pluſieurs endroits des chiffres écrits en crayon noir. Un fait qu'on doit citer, c'eſt la propriété qu'a le rocher de relever en boſſe les noms qu'on y a gravés. Nous en vîmes pluſieurs dont cette eſpèce de ſculpture en relief avait deux lignes d'épaiſſeur. La matière en eſt plus blanche que celle de la pierre.

L'Archipel.

Après nous être promené pendant long-temps dans l'antre épouvantable du Minotaure, nous arrivâmes à une grande ſalle ornée de chiffres, dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du quatorzième ſiècle. Une autre à-peu-près ſemblable eſt à droite. Chacune peut avoir vingt-quatre ou trente pieds en quarré. Nous avions déployé preſque toute notre ficelle pour y arriver, c'eſt-à-dire, parcouru environ quatre cents toiſes. Je ne parle point des excurſions diverſes que nous fîmes. Nous reſtâmes trois heures dans le labyrinthe, & nous ne ceſſâmes de marcher ſans pouvoir nous flatter d'avoir tout vu. Je crois qu'il ſerait impoſſible à un homme d'en ſortir, s'il y était abandonné ſans fil & ſans flambeau : il s'égarerait dans mille détours ; l'horreur du lieu, l'épaiſſeur des ténèbres,

L'Archipel.

porteraient la frayeur au fond de ſon ame, & il périrait miſérablement.

A notre retour, nous viſitâmes un tournant que nous ne connaiſſions pas. Il nous conduiſit à une belle grotte élevée en dôme & taillée par les mains de la nature. Elle n'a pas de ſtalactites ; il n'en paraît pas une ſeule dans toute l'étendue du ſouterrain, parce que l'eau n'y filtre point; tout y eſt ſec, & comme l'air ne s'y renouvelle pas, il y a une odeur très-déſagréable. Des milliers de chauves-ſouris, dont la fiente s'élève par monceaux, habitent ce ſéjour ténébreux : ce ſont les ſeuls monſtres que nous y découvrîmes. Nous en ſortîmes avec bien du plaiſir, & nous reſpirâmes avec délices l'air extérieur. La nuit commençait à épaiſſir ſes voiles; le chemin était difficile. Nous nous hâtâmes de deſcendre de la montagne, & nous entrâmes dans une ferme voiſine où un Turc nous donna l'hoſpitalité. Il nous traita de ſon mieux; mais nous eûmes pour lit le tapis ſur lequel nous ſoupâmes, & nous y couchâmes tout bottés. Nous partîmes au lever du ſoleil, après avoir ſatisfait notre hôte, qui accepta ce que nous voulûmes bien lui préſenter.

Pendant quelques heures nous marchâmes dans la plaine. La route était auſſi facile qu'a-

gréable : elle devint fort rude lorſque nous eûmes gagné les hauteurs. Nous cotoyions les colines qui terminent le mont Ida du côté du midi; deux chaînes de montagnes ſecondaires formaient entre nous & lui un double amphithéâtre, au-deſſus duquel il élevait ſa tête majeſtueuſe. Nous apperçûmes de gros nuages d'une blancheur éclatante qui venaient ſe ranger autour de ſon ſommet; ils l'environnaient d'une couronne d'argent qui, éclairée par le ſoleil, jetait un éclat merveilleux. L'Archipel.

Tandis que nous voyagions autour du mont Ida, nous apperçûmes ſon front s'obſcurcir peu-à-peu, & bientôt diſparaître ſous un brouillard épais; peu de temps après, nous vîmes des flots de neige blanchir ſon ſommet. Moins élevés d'environ douze cents toiſes, nous jouiſſions d'une température charmante. Le ciel était pur & ſerein; les arbres verts ornaient le pied de la montagne, &, au mois de novembre, nous trouvions des boſquets, dont la verdure était auſſi fraîche qu'aux jours de printemps.

Le mont Ida commence vers Candie, & ſe prolonge d'orient en occident juſqu'aux monts Blancs; il s'étend de la mer du Nord juſqu'à celle du Sud : c'eſt le plus haut de l'île. Dans pluſieurs endroits, il conſerve de la neige

L'Archipel.

toute l'année. De son sommet, on apperçoit la mer de Crète & celle de Lybie; les regards se promènent sur un immense horison, & l'on découvre plusieurs îles semées dans l'Archipel. Dans l'été, lorsque les neiges sont fondues, de vastes pleines, placées sur la pente de la montagne, offrent d'excellens paturages aux troupeaux. La partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable & le chêne vert dominent. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne présente que des rochers entassés qu'il est impossible d'escalader. Des sources abondantes se précipitent de toutes parts des sommets du mont; les unes coulent en torrens dans les vallées; d'autres arrosent des plaines où l'on récolte d'abondantes moissons. Celles-ci distribuées avec art, entretiennent la fraîcheur d'une multitude d'arbres fruitiers répandus autour des villages. Les côteaux exposés à l'ardeur du soleil, sont couverts de vignobles qui produisent des vins exquis, & par-tout les oliviers font la richesse des campagnes.

La diversité des paysages qui occupaient sans cesse nos regards, nous faisait oublier les dangers auxquels nous nous étions exposés. Nous longeâmes, pendant une lieue, la pente d'une colline très-élevée. D'un côté, le terrein taillé à pic se présentait comme un mur; de

l'autre, nous avions un ravin profond de deux cents pieds, où un torrent roulait avec fracas parmi les cailloux qui remplissaient son lit. Ce fut alors que nous éprouvâmes la bonté de nos chevaux; aucun d'eux ne broncha, ils semblaient sentir le danger, marchaient avec précaution & examinaient où ils devaient poser le pied. Enfin, après dix heures de marche, nous arrivâmes sains & saufs au couvent d'Asomatos.

L'Archipel.

Il était nuit: nos janissaires étant entrés les premiers, le supérieur crut qu'il alloit être assailli par une troupe de Turcs, & s'alla cacher; mais nous possédions, comme je l'ai déja dit, un interprète parfaitement instruit du manège de ces religieux; il fureta par-tout, & parvint jusqu'à l'asyle du supérieur; il le complimenta de la part du consul de France qui venait d'arriver dans sa maison, lui offrit ses bons offices à la Canée, & caressant tantôt son amour-propre, excitant tantôt son intérêt, il nous gagna entièrement sa faveur. Tout changea de face à la voix du maître qui vint lui-même nous féliciter de notre heureuse arrivée: on nous servit promptement, & en comptant les viandes, les légumes & les fruits, la table fut couverte de quarante plats. Nous nous hâtames d'en profiter. Le supé-

L'Archipel. rieur nous excita de bon cœur à satisfaire notre appétit ; il donna une clef particulière à un diacre qui se tenait debout derrière sa chaise, & qui revint bientôt avec plusieurs bouteilles de vin vieux qui embaumait. Pour nous égayer, il but quelques verres à notre santé, & exigea que nous lui en rendissions raison. Vers la fin du repas il était de si bonne humeur que, croyant nous amuser, il nous proposa de faire chanter le *Kirie eleïson* par ses prêtres : nous acceptâmes la proposition. Aussitôt plusieurs enfans, des diacres & des sous-diacres entrèrent, & au signal qu'ils leur donna ils commencèrent à entonner le *Kirie eleïson*. Ils chantaient avec des voix nazales & produisaient un tintamarre épouvantable. Nous faisions tous nos efforts pour ne pas éclatter de rire ; enfin ils cessèrent, & nous battîmes des mains en signe d'applaudissement. Nous croyions en être quittes, mais il nous pria de chanter les mêmes versets en français. Aussitôt un jeune homme de notre troupe entonna une chanson fort plaisante que nous répétâmes en chœur. Le supérieur & ses prêtres furent charmés de la beauté de notre *Kirie eleïson* ; cependant ils trouvaient que leur chant avait plus de majesté, & nous en convinmes facilement.

Nous montâmes à cheval vers les sept heures

du matin, & fîmes de grands remercimens au ſupérieur qui vint nous ſouhaiter un heureux voyage. Notre projet était d'aller déjeûner à *Arcadi*, le plus beau monaſtère de l'île. Nous n'avions que trois lieues à faire, mais les chemins ſont épouvantables. Nous rencontrâmes des ſentiers eſcarpés, taillés par gradins dans le rocher, & il falloit que nos chevaux graviſſent ces marches de granit & de marbre ſans gliſſer, ſans broncher, autrement ils nous auroient briſés ſur les pierres, ou précipités dans les torrens. Nous étions dédommagés de nos fatigues par la beauté des ſites qui s'offraient à nos regards. Nous traverſions des bois dont la verdure eſt éternelle, où l'on trouve des troupeaux de bouquetins & de chèvres ſauvages. L'Archipel.

Après trois heures d'une marche pénible, nous arrivâmes au couvent d'Arcadi; le ſupérieur nous reçut poliment & nous fit préparer à déjeûner. Ce monaſtère, ſitué dans le Mont Ida, poſſède des terres immenſes que les nombreux caloyers qui l'habitent cultivent avec ſoin. Les maiſons qui compoſent le monaſtère ſont conſtruites à l'entour d'une vaſte cour. On y voit une belle égliſe où les Grecs des environs ſe raſſemblent pour aſſiſter à l'office divin. Nous viſitâmes la cave

L'Archipel.

où nous ne comptâmes que quarante tonneaux remplis, mais ils étaient fort grands. C'eſt-là que le ſupérieur deſcend, après chaque vendange, pour bénir la récolte nouvelle, & prononce cette oraiſon : « Seigneur Dieu, qui » aimez les hommes, jetez les yeux ſur ce » vin & ſur ceux qui le boivent; béniſſez » nos muids comme vous bénites le puits de » Jacob, la piſcine de Siloë & la boiſſon de » vos ſaints apôtres. Seigneur, qui voulutes » bien vous trouver aux nôces de Cana, où, » par le changement de l'eau en vin, vous » manifeſtâtes votre gloire à vos diſciples, » envoyez préſentement votre Saint-Eſprit ſur » ce vin, & béniſſez-le en votre nom. Ainſi » ſoit-il ».

Après un ample déjeûner, nous demandâmes à voir la bibliothèque du couvent dont on nous avait parlé avec emphâſe. On nous conduiſit à une chambre où nous vîmes environ deux cents bouquins rangés ſur des planches; ils étaient couverts de pouſſière, & il paraît que depuis long-temps ils n'avaient reçu l'honneur d'une viſite. Après en avoir feuilleté un grand nombre ſans avoir rien trouvé qui méritat notre attention, excepté un Homère manuſcrit qu'on ne voulut pas

nous vendre, nous allâmes remercier le supérieur, & prîmes la route de Retimo. L'Archipel.

En quittant le monaſtère, nous deſcendîmes pendant une heure pour gagner la plaine. Lorſque nous y fûmes parvenus, nous eûmes un chemin uni & doux; nous traverſâmes des campagnes admirables par leur fraîcheur & leur fécondité. Un riche négociant juif, établi à Retimo, nous reçut dans ſa maiſon où nous trouvâmes toutes les commodités que nous pouvions déſirer. On ſervit le ſouper ſous un veſtibule ouvert d'un côté ſur la cour, de l'autre ſur un jardin rempli d'orangers. On plaça d'abord ſur la table trois agneaux rôtis, dont deux étaient farcis; trois dindes les remplacèrent; ſix perdrix, ſix poulardes, ſix pigeons & une douzaine de cailles excellentes formèrent le troiſième ſervice: on couvrit enſuite la table de fruits, de confitures, de pâtiſſeries aux amandes & aux piſtaches, & d'une foule de mets délicats. Pour rendre la fête plus complète, on fit venir un virtuoſe du pays qui joua du violon pendant une partie du repas. Ces gens ne connaiſſent pas une note de muſique, ils jouent de mémoire, quelquefois d'imagination, & exécutent tous les airs, toutes les idées qui leur paſſent par la tête. Cet improviſateur muſicien avait quelque choſe

L'Archipel.

d'étonnant : son jeu était très-varié, & des passages extrêmement tendres forçoient, pour ainsi dire, le cœur & l'oreille de se prêter à la mélodie de ses sons. Il jouissait à Retimo d'une grande réputation, & je crois qu'à Paris on ne l'eût pas entendu sans plaisir.

Retimo est une jolie ville placée à l'entrée d'une plaine couverte de richesses ; elle a peu d'étendue & contient à peine six mille habitans ; le port, presqu'entièrement comblé, ne reçoit plus que des barques. Les Turcs laissent agir le temps, sans s'occuper des dégradations qu'il entraîne, & voient d'un œil tranquille dépérir les ouvrages les plus utiles : aussi de toutes parts leurs ports se comblent, & le commerce qu'ils attiroient fuit vers des lieux plus commodes. Les plaines qui entourent Retimo abondent en productions divines. Les grenades, les amandes, les pistaches, les oranges y sont excellentes. C'est-là qu'on trouve l'abricotier qui produit le *michmich* dont le jus est délicieux & dont l'odeur embaume : c'est une espèce d'alberge, mais plus fondante & plus petite que celle de France.

Nous quittâmes Retimo comblés des dons du négociant juif, qui nous chargea de provisions pour la route. A la sortie de cette ville, nous eûmes deux lieues de mauvais chemins

taillés dans le roc vif. Descendus de ces hauteurs, nous cotoyâmes pendant trois lieues le rivage de la mer, & quoique nos chevaux enfonçassent dans le sable, nous allions grand train. Lorsque nous eûmes gagné la groupe des Monts-Blancs, il nous fallut sans cesse grimper sur des rochers élevés & descendre dans une vallée profonde. Cette marche était très pénible : nous nous delassâmes sur un tapis de verdure dont une source entretenait la fraîcheur. Le feuillage de quelques oliviers nous servait d'ombrage. Nous étalâmes les provisions du bon hébreu, & nous ne les épargnâmes point.

Lorsque nous eûmes gagné le grand chemin, nous découvrîmes le golphe de Sude & le château qui ferme l'entrée : au-delà paraissait la tête du cap de Melec, hérissée de rochers. Nous descendîmes ensuite dans une plaine qui nous conduisit à la Canée. Cette ville, bâtie par les Vénitiens, n'a pas plus de deux milles de circuit; elle est ceinte, du côté de la terre, d'un simple cordon de murailles extrêmement épaisses & défendues par un fossé profond & large, taillé dans le roc. Elle n'a qu'une porte, celle de Retimo, couverte par une demi lune; c'est le seul fort extérieur. Les Vénitiens avaient construit de

L'Archipel. ſuperbes arſenaux voûtés en pierres; chacune de ces voûtes a aſſez de longueur, d'élévation & de largeur, pour qu'on y puiſſe fabriquer à l'abri un vaiſſeau de ligne. Le terrein eſt en pente, & l'extrémité de ces beaux arſenaux eſt de niveau avec la mer; de manière qu'il eſt très-aiſé de lancer les navires à l'eau. Les Grecs laiſſent dépérir ce grand ouvrage.

La ville de la Canée eſt bien percée; les grandes rues ſont tirées au cordeau & les places décorées de fontaines: elle ne poſſède aucun édifice remarquable. La plupart des maiſons n'ont qu'un étage & ſont bâties en terraſſes. Celles qui environnent le port, ſont ornées de galeries dont la vue eſt charmante, & l'on voit des fenêtres tous les vaiſſeaux qui entrent & qui ſortent. On y compte au moins ſeize mille ames.

Les Turcs qui habitent Candie ne ſont pas auſſi ſoumis au grand Seigneur que ceux des autres provinces de l'empire. On dirait que l'air qu'ils reſpirent leur donne un eſprit républicain. Ils ſe ſoutiennent mutuellement contre l'autorité des pachas, & refuſent leur tête au joug du deſpotiſme. Enrôlés janiſſaires en naiſſant, ils compoſent la principale milice du pays, & il ſerait dangereux de les

pouſſer à la révolte. Lorſque des vice-rois ont voulu appeſantir ſur eux la verge du pouvoir, on les a vu courir aux armes & à la vengeance. L'Archipel.

De tous les pays que j'ai habité, il n'en eſt point dont la température ſoit auſſi ſaine, auſſi agréable que celle de Crète. Les chaleurs n'y ſont jamais exceſſives, & les froids violens ne ſe font point ſentir dans la plaine. Dès le mois de février la terre ſe pare de fleurs & de moiſſons; le reſte de l'année n'eſt presque qu'un beau jour. On n'éprouve jamais, comme en France, ces retours cruels d'un froid piquant qui, ſe faiſant ſentir tout-à-coup après les chaleurs, gèle la fleur qui venait d'éclorre, deſſèche le bouton qui s'entrouvrait, dévore une partie des fruits de l'année, & détruit les ſantés délicates. Le ciel eſt toujours pur & ſerein; les vents ſont doux & tempérés; les nuits ne ſont pas moins belles, on y goûte une fraîcheur délicieuſe.

Aux charmes de cette température ſe joignent d'autres avantages qui en augmentent le prix. L'île de Crète n'a preſque point de marais; les eaux n'y reſtent guère ſtagnantes: elles coulent du ſommet des montagnes en ruiſſeaux innombrables, & forment çà & là des fontaines ſuperbes ou de petites rivières

L'Archipel. qui se rendent à la mer. Les campagnes offrent de toutes parts des bosquets d'orangers, de citroniers, d'amandiers; des touffes de jasmin d'Arabie sont répandues dans les jardins; le safran couvre de vastes champs; en un mot, les montagnes, les vallons & les plaines exhalent de tous côtés des odeurs aromatiques qui parfument l'air & le rendent délicieux à respirer. Il est certain que, sous ces beaux climats, l'homme est sujet à moins de maladies, jouit de plus de plaisirs & trouve plus de moyens d'être heureux que dans les régions septentrionales où le froid exerce son cruel empire, & même dans nos contrées où l'hiver, quoique moins long, est quelquefois très-rigoureux.

La beauté de l'homme, sa force, sa santé, dépendent en général du climat qu'il habite, de la nourriture qu'il prend, & du genre de ses occupations. En Crète, le Turc, que l'ambition & la soif des richesses ne tourmentent point, dont l'esprit n'est jamais occupé par les chimères de l'intrigue, qui ne connaît ni l'envie qui flatte, ni les sciences auxquelles on sacrifie trop souvent sa santé : le Turc, dis-je, qui se nourrit d'alimens sains & simples, qui vit au milieu de ses campagnes à la culture desquelles il préside, de sa famille

dont il eſt reſpeƈté, croît & s'élève comme un coloſſe. La ſalubrité de l'air qu'il reſpire, la douce température dont il jouit, les ſpectacles charmans qu'il a ſans ceſſe ſous les yeux, la vie paiſible qu'il mène, tout contribue à fortifier ſon corps & à en prolonger la vigueur juſques ſous les neiges de la vieilleſſe. C'eſt ici que le ſculpteur, amoureux de ſon art & rival des anciens, devrait venir choiſir des modèles; à vingt ans, il verrait des jeunes gens de cinq pieds ſix ou huit pouces qui poſſèdent tous les charmes de leur âge; leurs yeux ſont pleins de feu; leur menton ſe couvre d'un léger duvet que le raſoir n'a point touché; leur démarche a de la nobleſſe & de la grace: tout dans leur port, dans leurs geſtes, annonce la force & la ſanté. L'Archipel.

Dans les hommes faits, les traits ſont plus développés: ils marchent les jambes nues; leurs bras ſont nerveux, comme ceux des athlètes; ils ont les épaules larges & la poitrine élevée; leur cou, délivré de ces liens qui, dès l'enfance, captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la nature lui a aſſignées; en un mot, tous leurs membres, dégagés des entraves qui gênent nos mouvemens, & que l'habitude ſeule peut nous faire ſupporter, ont chacun leur forme

L'Archipel. naturelle, & observent entr'eux ces rapports admirables dont la perfection fait la beauté de l'homme.

Les mahométans, qui habitent l'île de Crète, sont tels que je viens de les dépeindre: ils ont ordinairement depuis cinq pieds & demi jusqu'à six pieds de haut; ils ressemblent aux statues antiques, & véritablement c'était sur de semblables modèles que les anciens travaillaient. Il n'est pas surprenant qu'ils nous aient surpassé, puisqu'ils avaient sous les yeux une nature plus belle.

Dans ce pays, où la force & la majesté sont le partage des hommes, on juge bien que la beauté & les graces doivent être celui des femmes. Toutes ne sont pas jolies, toutes n'ont pas des charmes; mais il s'en trouve de fort belles, sur-tout parmi les Turques. En général, les Crétoises ont la gorge superbe, le col arrondi avec grace, des yeux noirs, remplis de feu, la bouche mignone, le nez parfaitement bien fait; mais l'ovale de leur figure diffère de celui des Européennes, & le caractère de leur beauté n'appartient qu'à leur nation.

Les Grecs qui habitent l'île de Candie, partagent avec les Turcs les avantages d'un beau ciel, d'un air pur, d'une heureuse température: ils jouissent, à la vérité, de ce bien commun;

commun; mais ils sont opprimés, ils vivent au milieu de leurs tyrans; leurs jours s'écoulent dans l'inquiétude, la crainte, & s'éteignent souvent dans le désespoir: ces malheureux n'ont ni la taille élevée, ni la force, ni la beauté des musulmans; ils portent sur leur visage l'empreinte de la servitude; leur regard est rampant; la fourberie & la bassesse défigurent leurs traits: voilà le portrait de ces Crétois, autrefois si jaloux de leur liberté; guerriers adroits & intrépides, ils étaient recherchés de toutes les nations; amis des arts, ils les cultivaient à l'ombre de leurs bosquets; aujourdhui, lâches & paresseux, ils vivent dans l'avilissement, & on lit sur leur front: *Ils sont esclaves*. L'Archipel.

L'île de Candie ne nourrit point, comme l'Egypte, une foule de reptiles venimeux; on n'y trouve que très-peu de serpens, encore sont-ils petits.

Les anciens soutenaient que ce beau pays ne contenait aucun animal nuisible; Pline en excepte la tarentule. Ils prétendent que son poison est mortel: c'est une espèce d'araignée, longue de huit ou dix lignes, qui a la peau écailleuse; elle se pratique, sur le penchant des petites éminences, un trou assez profond, qu'elle revêt ensuite d'un tissu serré de fils

L'Archipel.

croisés & collés ensemble ; ce petit conduit, au fond duquel elle se tient, est fermé à l'extérieur d'une soupape qui empêche la pluie d'y pénétrer : elle l'ouvre lorsqu'elle va à la chasse des insectes, & la referme lorsqu'elle rentre. Si l'on renferme dans un bocal deux de ces tarentules, elles se piquent mutuellement, & meurent bientôt après. J'ignore l'effet de leur morsure sur les hommes, mais je puis attester celui dont je viens de parler.

Les quadrupèdes de l'île ne sont point malfaisans : on n'y rencontre ni lions, ni tigres, ni ours, ni loups, ni renards, enfin aucun animal dangereux. Les bouquetins & les chèvres sauvages sont les seuls hôtes des forêts qui couvrent les hautes montagnes, & n'ont à redouter que le plomb du chasseur ; le lièvre se tient sur les collines & dans la plaine ; les moutons paissent en sûreté le thim & le serpolet ; on les parque tous les soirs, & le berger dort paisiblement, sans craindre que les bêtes féroces viennent porter le ravage & la mort au milieu de la bergerie.

Parmi les plantes médicinales de Crète, le dictame tient le premier rang. Il est étonnant jusqu'à quel point les anciens ont exalté ses vertus : le père de la médecine, le célèbre Hyppocrate, ordonnait d'en boire en infusion dans

plusieurs maladies des femmes, & sur-tout dans les douleurs d'un accouchement difficile; & peut-être est-on devenu trop indifférent sur l'utilité que la médecine pourrait retirer de cette plante. La feuille est extrêmement balsamique, & la fleur répand une odeur délicieuse. De nos jours les habitans s'en servent avec succès dans plusieurs circonstances: la feuille desséchée, prise en infusion avec un peu de sucre, compose une boisson plus flatteuse & plus parfumée que le thé; elle guérit sur-le-champ les langueurs d'estomac, & le rétablit après de mauvaises digestions. L'Archipel.

Dans une contrée où l'air est très-pur, les maladies sont peu fréquentes, aussi ne voit-on point d'épidémie dans l'île de Candie. Il y règne dans l'été des fièvres qui ne sont pas dangereuses; & la peste y serait à jamais inconnue, si les Turcs n'avaient pas détruit les lazarets établis par les Vénitiens pour faire quarantaine. Depuis cette époque, les bâtimens de Smyrne & de Constantinople l'apportent de temps en temps. Ce fléau s'y perpétue faute de précautions, parcourt successivement les diverses provinces; & comme les froids & les chaleurs sont modérés, il exerce quelquefois ses ravages dix-huit mois de suite.

Une maladie moins dangereuse que la peste;

L'Archipel. mais dont les symptômes ont quelque chose de plus hideux, infecte cette belle contrée, c'est la lèpre ; elle eut son antique foyer en Syrie, d'où elle a passé dans plusieurs îles de l'Archipel : elle est contagieuse, & le toucher la communique sur-le-champ. Les victimes qu'elle a attaquées, sont reléguées dans de petites maisons construites sur le bord du chemin ; il leur est défendu d'en sortir & de communiquer avec personne : ces malheureux ont ordinairement autour de leur cabane un petit jardin, des légumes & des poules ; avec ces secours & ceux des passans, ils traînent dans les douleurs une vie affreuse ; leur peau boursoufflée est couverte d'une croute écailleuse, semée de taches rouges & blanches, qui leur causent des démangeaisons insupportables : ils tirent du fond de leur poitrine une voix rauque dont le son fait frémir ; leurs paroles sont à peine articulées, parce que le mal dévore intérieurement l'organe de la voix. Ces spectres horribles perdent peu-à-peu l'usage de leurs membres ; ils vivent jusqu'à ce que toute la masse de leur sang étant corrompue, ils tombent en putréfaction. Il n'est point de spectacle plus triste, plus effrayant que celui d'un lépreux, point de tourmens comparables à ceux qu'il endure. Il serait digne d'un médecin,

ami de l'humanité, de chercher un remède à une contagion si cruelle. L'Archipel.

Les personnes riches ne sont point attaquées de cette maladie, elle ne s'attache qu'au bas peuple & sur-tout aux Grecs. Or, ces Grecs observent strictement leurs quatre carêmes, & ne vivent pendant tout ce temps que de poisson salé, d'olives marinées & de fromage. Ils boivent en abondance des vins grossiers & brûlans du pays : ce régime peut allumer leur sang, en épaissir la partie fluide, enfin produire la lèpre. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'on ne la voit point se déclarer parmi les Turcs, assez riches pour manger toute l'année de la viande, du riz, des légumes, ni parmi les Grecs, habitans des montagnes, dont le laitage, les fruits, les herbages, composent une partie de la nourriture. Il paraît qu'elle a son principe dans les mauvais alimens des Grecs ; en les obligeant à les changer, on la déracinerait peut-être : nos pères l'apportèrent en France pendant les croisades, & surent s'en délivrer ; les Crétois, éclairés par la sagesse d'un gouvernement humain, pourraient la faire disparaître de leur pays.

Le séjour que je fis dans l'île me fournit l'occasion de faire connaissance avec un des Turcs les plus aimables de Candie. Ismaël aga,

N 3

L'Archipel.

un des riches propriétaires de la Canée, est un homme de soixante-dix ans, d'une taille majestueuse, d'une belle figure, & qui porte encore dans ses traits le caractère de la force & de la vigueur; il a commandé des caravelles du grand-seigneur & passé quelque temps à Venise; il a parcouru l'Egypte, & visité, suivant l'usage, le tombeau de son prophète. Dans le cours de ses voyages, il a déposé cet orgueil que l'ignorance & les préjugés de la religion inspirent aux Turcs, & qui leur fait mépriser les étrangers. Ismaël les aime & recherche leur société. Il nous avait invités à passer quelque temps à sa campagne : il nous envoya des chevaux, & ordonna à ses fils de nous conduire. Nous partîmes de la Canée à huit heures du matin, traversâmes la belle campagne couverte d'oliviers, qui se prolonge jusqu'au pied des monts Blancs, parcourûmes la superbe plaine des myrthes dans toute sa longueur, & arrivâmes vers midi à sa maison située une lieue au-delà sur le penchant d'une colline. Ce seigneur nous reçut amicalement, mais sans ces démonstrations de joie & de plaisir que l'étiquette prodigue ailleurs : soyez les bien arrivés, nous dit-il, d'un air satisfait, & sur le champ il nous conduisit au lieu du festin.

Le ciel était pur & ferein; mais le soleil en feu embrâsait l'atmosphère. Nous avions été exposés pendant quatre heures à sa chaleur dévorante, & chacun de nous soupirait après la fraîcheur. Nous fûmes servis au gré de nos désirs : la table était dressée dans le jardin sous l'ombrage des orangers; six de ces beaux arbres, plantés en rond, unissaient leurs rameaux que le ciseau n'avait point mutilé, & formaient sur nos têtes une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au milieu d'un jour très-chaud, nous goûtions dans cette salle, que la nature avait pris soin d'embellir, un frais délicieux; de toutes parts, les fleurs pendaient en guirlandes sur les convives; leur éclat, leurs parfums exquis, la beauté du feuillage, le zéphir qui l'agitait légérement, tout nous portait à croire que nous avions été transportés tout-à-coup dans un séjour enchanté : pour comble de plaisir, un joli ruisseau qui descendait des monts voisins, passait sous la table & contribuait à y entretenir la fraîcheur; on le voyait à droite & à gauche rouler sur un sable d'or, & promener dans le jardin le crystal de son onde. L'Archipel.

Cependant la table était servie; l'aga avait prévenu nos goûts : nous y trouvâmes tous les ustensiles dont se servent les Français, & lui-

L'Archipel.

même s'asservit à nos usages. Sachant que le potage est un de nos mets, il avait fait étendre dans un grand plat, des roties couvertes d'une gelée délicieuse : on voyait à l'entour des bartavelles, presqu'aussi grosses que nos poules, & d'un fumet qui éveillait l'appétit, des cailles excellentes, un agneau tendre & délicat, des viandes hachées, accommodées avec du riz & parfaitement bien assaisonnées. Le vin répondait à l'excellence des viandes : on nous servit de la malvoisie du mont Ida, & du vin rouge parfumé, qui flattait également l'odorat & le goût. Notre bon patriarche voulant imiter ses hôtes & boire comme eux, en dépit du prophète, avait écarté & les domestiques & ses propres enfans : oubliant la gravité turque, qui ne sourit jamais, il causait gaîment avec nous, & nous étonnait souvent par la pénétration de son esprit, la sagesse de ses réponses & la justesse de ses idées. Lorsqu'on eut desservi, on apporta le moka & la pipe : les pipes dont on se sert ici, sont de jasmin, et la partie que l'on met dans la bouche est formée d'ambre : leur longueur énorme empêche de sentir l'âcreté du tabac; d'ailleurs, celui qu'on fume en Turquie est doux; on y mêle du bois d'aloës, & une vapeur,

qui, par-tout ailleurs eſt déſagréable, n'incommode ici perſonne. L'Archipel.

Nous nous repoſions agréablement ſous l'ombrage; notre hôte cauſait avec nous, & donnait le ton à la converſation. On ne chercha point à y faire briller ces bleuettes que nous appelons eſprit, tous ces fraix euſſent été en pure perte, Iſmaël n'eût rien compris à notre jargon: il fallut ſe borner à entendre & à répondre des choſes ſenſées & raiſonnables. Après que la grande chaleur fut paſſée, il appela ſes enfans, & leur ordonna de nous conduire à la chaſſe: nous deſcendîmes dans une plaine où nous trouvâmes des cailles, & nous eumes le plaiſir de tirer beaucoup ſans nous fatiguer: l'ombre qui deſcendait des montagnes nous ramena au logis; & comme dans cette ſaiſon les nuits ſont auſſi pures que les jours ſont beaux, nous ſoupâmes dans la ſalle des orangers. Le ciel était ſans nuages, la fraîcheur douce, & l'air ſi pur, ſi calme, que la lumière de quatre groſſes bougies vacillait à peine: elle éclairait le feuillage de mille manières différentes; ſes reflets variés produiſaient des ombres & des jours d'un effet admirable; ces faiſceaux lumineux, qui ſe jouaient dans le feuillage, y produiſaient des ſcènes ſi charmantes, que ce dais fleuri, étendu

L'Archipel.

ſur nos têtes, me parut encore plus beau pendant les ténèbres qu'à la clarte du jour. Peut-être auſſi que la chère délicate, le bon vin, la nouveauté du ſpectacle, prêtaient à l'imagination de nouvelles forces, & que ſes illuſions embéliſſaient encore ce ſéjour voluptueux.

Les Turcs n'entretiennent point, dans leurs maiſons, des appartemens pour toutes les perſonnes d'une même famille: les femmes ſeules ont des appartemens ſéparés; les hommes réunis couchent dans de vaſtes ſalles, ſur des matelas poſés ſur le tapis. D'après cet uſage antique, pratiqué par les orientaux, on nous relégua dans une grande chambre, autour de laquelle tous les lits étaient placés par terre. A peine l'aurore commençait à paraître, qu'on vint nous éveiller: les mahométans ſe lèvent avec elle pour faire la prière du matin, jouir des premiers rayons du ſoleil & de la fraîcheur délicieuſe répandue dans les airs. Lorſque nous deſcendîmes, le déjeûner nous attendait: nous bûmes le moka, fumâmes le tabac odorant de Lataquié; &, conduits par le fils de l'aga & deux piqueurs, nous allâmes chaſſer la perdrix. Je n'en ai vu qu'une ſeule eſpèce dans l'île; c'eſt la bartavelle: elle habite les montagnes, où elle multiplie à l'in-

fini ; elle a des couleurs plus vives & eſt beaucoup plus groſſe que nos perdrix rouges ; ſa chair eſt d'un goût excellent. Nous en trouvâmes des compagnies très-nombreuſes ſur toutes les collines : nous fîmes une chaſſe fatigante, mais très-heureuſe.

De retour à la maiſon de l'aga, un dîner fin, la malvoiſie du mont Ida, & le charmant berceau nous faiſaient oublier nos fatigues. Ses femmes nous firent une galanterie ; elles nous envoyèrent un immenſe gâteau, travaillé de leurs propres mains : il était compoſé de fleur de farine, de miel parfumé, d'amandes fraîches, de piſtaches broyées, mêlées avec un peu de roſe; cette pâtiſſerie était très-légère, & tout le monde la trouva excellente.

Pendant tout le temps que nous paſſâmes chez Iſmaël aga, nous n'éprouvâmes de ſa part que des honnêtetés ; il ne nous faiſait point de grands complimens, mais il étudiait nos goûts, & nous étions ſûrs de trouver ſur la table les mets que nous paraiſſions aimer davantage. Un matin que je parcourais les vergers d'alentour, j'apperçus ce vénérable muſulman debout, auprès d'une fontaine voiſine de ſa maiſon : il ſe lavait le viſage & les mains, & chantait le premier chapitre du

L'Archipel. *coran*, c'est-à-dire, une des plus belles hymnes que les mortels aient adressé à la divinité. Il paraissait pénétré de l'hommage qu'il lui rendait, & je conçus une opinion favorable d'un homme qui remplissait avec tant de dignité le premier de ses devoirs.

Telle est la vie que les mahométans riches mènent en Candie : Ils passent les trois quarts de l'année dans leurs terres, & viennent l'hiver à la ville vendre le superflu de leurs productions. L'huile qu'ils recueillent avec abondance, la cire, le vin, les laines de leurs troupeaux, leur procurent de grandes richesses : contens de leurs possessions, ils n'aspirent à aucune des charges du gouvernement qui pourraient compromettre leur sûreté, & les voient, sans envie, occupées par des étrangers : rois dans leurs domaines, ils parlent, & tout obéit à leurs lois ; possédant les plus belles femmes de l'île, ils élèvent leurs nombreux enfans dans le respect & la soumission due au chef de la famille : c'est ainsi que ces mahométans, jouissant sans soins, sans inquiétude, sans ambition, de tous les biens que la nature leur offre, coulent des jours heureux, & conservent, jusques dans un âge très-avancé, une santé presque inaltérable.

En sortant de la Canée, on a devant soi

les monts Blancs, appelés de nos jours *monts de la Sphacie*: ces monts fameux forment devant la Canée un boulevard immense, dont le sommet se perd dans les nues, & qui semble la séparer du reste de l'île. On leur a donné sans doute le nom de monts Blancs, parce qu'ils sont couverts de neige une partie de l'année; elle s'entasse dans les vallées profondes exposées au nord, s'y durcit & ne fond jamais : les habitans la coupent par quartiers, l'apportent la nuit à la Canée, & l'on a l'avantage de boire à la glace pendant les jours les plus chauds de l'été.

L'Archipel.

Ces montagnes sont un appanage que le grand-seigneur accorde à la sultane *Oualidé*; elles ne dépendent en rien du gouvernement des pachas : la sultane envoie un homme de confiance pour y commander & en recueillir les tributs; les Grecs, qui les habitent, s'appèlent Sphaciotes; ils y nourrissent des troupeaux nombreux de chèvres & de moutons, y élèvent des abeilles, y font d'excellent fromage, qui a le goût du Parmesan, & vendent dans les bourgs & les villes voisines le superflu de leurs productions. Les Sphaciotes, relégués sur leurs montagnes, se sont moins confondus avec les diverses nations qui ont occupé l'île de Crète, que les habitans des plaines:

L'Archipel. ils parlent un dialecte moins corrompu que le reste des Candiotes; ils ont conservé plusieurs usages de leurs ancêtres, & des traits de leur antique caractère.

Seuls d'entre les Crétois, les Sphaciotes ont conservé la danse pyrrhique; ils l'exécutent revêtus de l'ancien costume : une robe courte, serrée d'une ceinture, une culotte & des bottines, composent leur vêtement; un carquois, rempli de flèches, est attaché sur leur épaule; un arc tendu pend à leur bras, & une longue épée orne leur côté: ainsi parés, ils commencent la danse, qui a trois mesures. La première marque le pas; ils sautent d'un pied sur l'autre, à-peu-près comme les Allemands. Les mouvemens de la seconde sont plus grands, & ont du rapport avec les danses des Bas-Bretons. Pendant la troisième mesure, ils sautent en avant, en arrière, sur un pied, puis sur l'autre, avec beaucoup de légéreté : les danseurs qui leur répondent, imitent les mêmes pas; ils chantent & dansent en même temps. Pendant que la pyrrhique dure, ils développent diverses évolutions; tantôt ils se forment en rond, d'autres fois ils s'allongent sur deux lignes, & semblent se menacer de leurs armes, puis ils se partagent deux à deux, comme s'ils se défiaient au combat; mais dans

tous leurs mouvemens, leur oreille est fidèle à la musique, & ils ne s'écartent jamais de la mesure. L'Archipel.

J'ai déja dit que l'hiver couvrait de neiges les monts de la Sphacie. Un matin nous sortions de la Canée pour aller à la chasse, c'était dans les premiers jours de février, le vent du nord avait soufflé la nuit, & quoique nous jouissions dans la plaine d'une température fort douce, le froid se faisait sentir sur les montagnes. Lorsque nous eumes fait une demi-lieue, nous ne pumes nous défendre de nous arrêter : frappés d'étonnement & d'admiration devant le tableau superbe qui se déployait à nos yeux, le soleil s'élevait majestueusement au-dessus des sommets des montagnes, il éclairait de ses rayons un manteau de neige d'une immense étendue, qui descendait de leur cime jusquà la crète des dernières collines: à travers la neige, on voyait percer les troncs noirs des sapins & des chênes; à la distance où nous étions, ils semblaient alignés comme des allées plantées au cordeau, & formaient un long rideau qui terminait l'horizon d'une manière pittoresque; là où il finissait, commençaient des plantations d'oliviers qui ornent la pente des coteaux; on appercevait au milieu divers hameaux, qui varient agréablement le

L'Archipel.

payſage: plus bas, la ſcène changeait de face; nous découvrions çà & là dans la plaine de jolies maiſons de campagne, dont quelques-unes ont été bâties par les Vénitiens.

La plaine que nous parcourions, contenait de grands eſpaces couverts de blés d'un pied de haut & d'un vert admirable; mais un de ſes plus beaux ornemens, ce ſont les pommes d'or qui couvraient alors en abondance les branches des orangers: elles ſont mûres, & s'offrent à la main qui veut les cueillir; elles ont la peau très-fine & un jus délicieux dont l'odeur ſuave reſte long-temps après qu'on les a mangées: elles ſont bien ſupérieures à celles d'Egypte, & à Malte même on les préfère aux oranges du pays.

Après avoir viſité les plus beaux lieux qui ſe trouvent à l'occident & au midi de la Canée, nous parcourûmes le cap *Melec*, qui eſt au nord & à l'eſt de cette ville: ſa tête énorme a ſept lieues de circuit, & ne préſente aux navigateurs que des rochers taillés à pic & des écueils menaçans; mais parmi les monts qui la compoſent, le voyageur rencontre des lieux dignes de fixer ſes regards.

La partie orientale de ce promontoire forme un des côtés du golfe de la *Sude*; à une demi-lieue de ſon ouverture ſe trouve l'écueil ſur lequel

lequel eſt bâti le château de même nom, qui réſiſta tant d'années aux armes des Ottomans : les vaiſſeaux de toute grandeur peuvent y jeter l'ancre à l'entour de cette fortereſſe. Si ſon artillerie était ſervie par d'habiles canoniers, la flotte la plus formidable ne pourrait forcer l'entrée du golfe, ni en ſortir, ſi on l'avait laiſſée y pénétrer. L'Archipel.

Quand on remonte vers la partie élevée du cap Melec, la marche eſt pénible, il faut gravir des monts eſcarpés, voués à la ſtérilité. Le chaſſeur y trouve ce qu'il déſire, des perdrix & des lièvres en abondance ; mais l'agriculture s'attriſte à la vue des rochers nuds, des coteaux couverts de bruyères : lorſque l'on a franchi ces lieux âpres & ſauvages, on deſcend dans une plaine qui doit ſa fertilité & ſes richeſſes à un couvent de caloyers : ils ont défriché les landes, ils ont enrichi de vignobles les collines ſtériles, & planté dans les lieux bas des forêts d'oliviers, d'amandiers & d'arbres fruitiers qui ſont d'un grand revenu.

On arrive au couvent de la Trinité par une longue allée, ornée de hauts cyprès : lorſque l'on entre dans la cour, on voit qu'elle forme un quarré long, autour duquel ſont diſtribués les ateliers & les cellules des religieux. Tandis que les prêtres ſont occupés à prier dieu & à

L'Archipel. célébrer l'office divin, les frères vaquent aux travaux de la campagne : c'eſt une petite république, dont le travail fait la richeſſe, & dont les membres attachés à leurs emplois mènent une vie laborieuſe, mais paiſible & fortunée.

En partant du couvent de la Trinité, & marchant pendant une heure par des chemins fort rudes, on arrive au monaſtère de Saint-Jean ; il eſt ſitué ſur la cime la plus élevée du cap *Melec* : l'eſplanade, qui s'étend devant la maiſon, domine tous les lieux d'alentour : aſſis ſous un olivier unique qui s'élève entre deux rochers, le voyageur reſpire un air frais au milieu du plus chaud jour de l'été, & découvre une immenſe étendue de pays ; s'il porte ſes regards autour de lui, il n'apperçoit que des précipices, des rocs calcinés, des monts ſtériles entaſſés l'un ſur l'autre, & friſſonne à leur aſpect.

De cet hermitage, un ſentier étroit, taillé en quelques endroits dans le rocher, conduit à une grotte embellie par les mains de la nature : pour y arriver, il faut deſcendre l'eſpace d'une demi-heure le long d'un vallon très-rapide, mais le plaiſir dédommage de la peine : dans ce vaſte ſouterrain, des ſtalactites brillantes pendent de tous côtés ; les unes af-

fectent la forme pyramidale, les autres ressemblent à des tuyaux d'orgue: celles-ci, attachées à la voûte, paraissent menacer la tête du curieux qui les examine; toutes réfléchissent, comme le crystal, les feux des flambeaux; les murs en sont tapissés. Ces stalactites, polies comme la glace, ont beaucoup d'éclat; mais elles ne sont point cannelées, festonées, comme celles de la grotte d'Antiparos, la plus belle du monde. L'Archipel.

En descendant du cap *Melec*, & retournant vers la Canée, nous rencontrâmes sur notre route le couvent d'*Acrotiri*, peuplé de religieuses: c'est une solitude effrayante, on ne découvre dans les environs que de tristes rochers: les dames qui l'habitent, ne sont point cloîtrées, elles ne font d'autre vœu que celui de virginité; chacune d'elles se choisit une compagne; elles occupent ensemble de petites maisons, bâties à l'entour d'une chapelle, où un papa grec vient leur dire la messe: chaque couple se rend tous les services de l'amitié, & possède en commun un enclos plus ou moins grand attaché à la double cellule. Chacune de ces habitations contient trois ou quatre appartemens, & réunit diverses commodités: on y trouve une vaste citerne, nécessaire sur une hauteur sans eau, un pressoir, un four, & un

L'Archipel. ou deux métiers pour faire de la toile : elles élèvent ordinairement des vers à ſoie & recueillent du coton, qui, dans le pays, eſt une plante naturelle : l'une des ſœurs file & l'autre fait le tiſſu ; pluſieurs tricotent des bas : après s'être fournies des choſes dont elles ont beſoin, elles vont vendre à la ville le fruit de leur induſtrie.

Dans ces cellules, l'œil n'apperçoit ni ſomptuoſité, ni magnificence ; des uſtenſiles utiles, des meubles ſimples, des choſes de néceſſité, voilà ce qu'il y rencontre ; mais la propreté veille ſur eux & leur prête ſes charmes. En un mot, ces religieuſes, ſans être riches, jouiſſent d'une douce aiſance qu'elles doivent à leur activité : la gaîté habite avec elles, & l'on n'y remarque point de viſages triſtes ; pour l'ordinaire, une jeune ſœur s'unit à une plus âgée, afin de la ſoulager & de lui épargner les plus pénibles travaux.

Au moment où j'y arrivai, Acrotiri renfermait dans ſon étroite enceinte la décrépitude de la vieilleſſe, la force & la vigueur de l'âge mûr, & tous les charmes de la jeuneſſe. J'y vis trois objets dignes d'exercer le pinceau d'un peintre habile, une religieuſe de cent neuf ans, une autre de trente-ſix, & une novice de ſeize : la première, courbée comme un arc,

marchait à l'aide d'un petit bâton, & sem- blait à chaque inſtant aller frapper la terre de ſon front : elle n'avait point perdu l'uſage de ſes ſens ; mais ils étaient dans une eſpèce d'engourdiſſement : pour la faire cauſer, il fallait lui préſenter un petit verre de liqueur ou d'excellent vin ; on la voyait ſe ranimer peu-à-peu : elle racontait comme elle était née dans le village de la *Sude*, comme les Turcs avaient aſſiégé pluſieurs fois la fortereſſe, & comme les bombes qu'ils lançaient, tombaient ſur les toîts & jetaient la terreur dans l'ame des habitans. Après la priſe du fort, elle s'était retirée au couvent, où elle vivait depuis près de quatre-vingts ans.

La ſeconde avait une taille avantageuſe, un teint animé, & des traits bien prononcés ; un caractère de majeſté était empreint ſur ſa figure ; ſes ſourcils étaient noirs & ſes yeux encore pleins de vivacité ; ſa phyſionomie marquait la force de l'âge, & ſa démarche annonçait la dignité.

La fraîcheur de la jeuneſſe brillait ſur le front de la troiſième : une grace animait chacun de ſes traits ; quelque choſe de divin reſpirait dans ſes beaux yeux ; il était impoſſible de ſoutenir le feu de ſes regards, ſans éprouver au fond de l'ame une agitation profonde : bril-

L'Archipel.

lante de tous les attraits du jeune âge, elle était vêtue très-fimplement; mais fa ceinture était embellie par la forme élégante de fa taille. Elle ignorait qu'elle fût belle; elle fervait avec joie la religieufe qui lui fervait de mère & prévenait tous fes défirs : rien dans fon air, dans fes geftes, n'était affecté; elle femblait occupée d'idées profondes, & afpirait au bonheur d'être reçue parmi les religieufes. J'allai fouvent au monaftère, & je ne manquai point de vifiter la bonne religieufe qui lui fervait de mère.

L'île de Crète eft actuellement gouvernée par trois pachas, qui font leur réfidence à Candie, à la Canée, à Retimo : le premier, toujours à trois queues, eft comme le vice-roi de l'île; il jouit de la principale puiffance; fon confeil eft compofé d'un *kiala*, par le canal duquel paffent toutes les affaires & prefque toutes les graces; du janiffaire aga, colonel-général des troupes, & principalement chargé du foin de la police; de deux *topigi-bachi*; d'un *defrerdar*, tréforier-général des droits impériaux; d'un garde du tréfor impérial & des premiers officiers de l'armée. On voit que ce gouvernement eft abfolument militaire; auffi le pouvoir du pacha eft-il ab-

solu ; on n'appèle point de ses sentences ; elles ont leur prompte exécution. L'Archipel.

Les gens de loi sont le muphti, chef suprême de la religion, & le cadi : le premier interprête les lois qui regardent le partage des biens entre les enfans, les successions, les mariages, en un mot, toutes celles que Mahomet a établies dans le coran, & prononce sur tout ce qui concerne le rit musulman : le cadi ne peut donner sa sentence sur les affaires que ces lois lois font naître, sans avoir pris par écrit le sentiment du muphti : le pacha doit prendre l'avis de ces juges, lorsqu'il veut faire mourir légalement un Turc.

Toutes les mosquées ont leur imam, espèce de curé destiné à célébrer l'office ; des maîtres d'école sont répandus dans les divers quartiers de la ville : ces hommes sont très respectés en Turquie, & on leur donne le titre d'effendi.

Les pachas de la Canée & de Retimo ne sont pas moins absolus dans l'étendue de leur gouvernement que celui de Candie ; ils jouissent des mêmes priviléges, & leur conseil est composé des mêmes officiers. Ces gouverneurs ne songent qu'à s'enrichir promptement, & emploient tous les moyens pour tirer de l'argent des Grecs dont l'oppression est inexprimable. A la vérité, ces malheureux vont au-

L'Archipel. devant des fers qui les accablent; l'envie qui les dévore, leur met ſans ceſſe les armes à la main. Si quelqu'un d'eux jouit d'une fortune honnête, ils lui cherchent des crimes, & l'accuſent devant le pacha, qui profite de ces diſſentions pour envahir les biens des deux parties. Il ſemble qu'aigris par le malheur, ils ne ſoient plus capables d'aucun ſentiment généreux. Les exemples cruels qui ſe renouvèlent ſous leurs yeux ne les corrigent point.

Il n'eſt pas étonnant que ſous ce gouvernement barbare le nombre des Grecs diminue chaque jour: on en compte à peine 150 mille. Quoique les Turcs ne poſſèdent l'île que depuis cent vingt ans, comme ils ne ſont pas ſujets aux mémes vexations, ils s'y ſont multipliés, & ſe ſont élevés ſur les débris des vaincus. Leur nombre monte à 200 mille; les juifs, très-peu nombreux, ne montent qu'à 200.

Ne doit-on pas être ſurpris de voir ſi peu d'habitans ſur une île qui a plus de deux cent cinquante lieues de circuit? cette diminution d'hommes n'annonce-t-elle pas le vice d'un gouvernement deſtructeur? Je ſais que la Crète eſt coupée par de hautes chaînes de montagnes, où les habitans doivent être clair ſemés; mais on y trouve des vallées riches, des plaines

immenſes, d'une fécondité prodigieuſe : il ne manque à cette terre fertile que des bras & des laboureurs protégés ; elle pourrait nourrir quatre fois plus d'habitans qu'elle n'en contient aujourd'hui. L'Archipel.

Les Turcs ont laiſſé aux Grecs le libre exercice de leur religion, mais il leur eſt défendu de réparer leurs égliſes & leurs monaſtères ; cette permiſſion ne s'obtient qu'avec de l'or. Ils ont, comme autrefois, douze évêques, dont le premier prend le titre d'archevêque ; il ſiége à Candie : il porte trois couronnes à ſa thiare, ſigne en rouge & répond de toutes les dettes du clergé. Pour ſatisfaire à ces engagemens, il impoſe les autres évêques & ſurtout les monaſtères. Il eſt reconnu pour le chef des Grecs, qu'il protège de ſon faible crédit : c'eſt à lui que le gouvernement s'adreſſe dans les affaires importantes ; ſeul de toute ſa nation, il a le droit d'entrer à cheval dans les villes.

CHAPITRE VII.

Isle de Mytilène, anciennement Lesbos. — Son état actuel. — Alcée & Saphos y prirent naissance. — Ville & port de Scio. — Culture du lentisque. — Rocher appelé l'Ecole d'Homère. —Femmes de Scio. — Isles de Samos & de Pathmos. — Couvent de Saint-Jean. — Hermitage de l'Apocalypse. — Isle de Cos, patrie d'Hippocrate.

L'Archipel.

APRÈS avoir terminé toutes ces courses, nous continuâmes notre navigation, & en quatre heures un vent favorable nous porta à Mytilène. On ignore l'époque où le nom de Lesbos, donné originairement à cette île, a été changé en celui de Mytilène. Elle a deux havres très-commodes, formés par un beau promontoire escarpé du côté de la mer vers le nord-ouest, & en pente douce vers la ville qui est dans la vallée. Le château, situé sur le promontoire, est l'ouvrage le plus étendu & le plus parfait en ce genre que nous ayons vu parmi ceux des Grecs du bas empire ou des Vénitiens : il a deux rangs de murailles à creneaux fort élevées, & garnies de tours ou-

vertes du côté de l'intérieur. Tout l'eſpace qu'elles enferment, eſt couvert de maiſons, de moſquées, de cyprès, qui donnent à la vue beaucoup d'agrémens, & la rendent extrêmement pittoreſque. L'Archipel.

Nous traverſâmes, ſur une étendue de plusieurs heures de chemins, des terreins plantés d'oliviers, qui préſentaient une riche végétation, mais un feuillage triſte, & qui n'offraient d'autres marques de culture que de petites enceintes de pierres garantiſſant leurs racines.

Nous eûmes bientôt paſſé *Porto-Iero*, ainſi appelé du village qui eſt au fond du port. Non loin de là ſont pluſieurs ſources chaudes, où ne ſe baignent que les femmes turques malades. Nous pourſuivîmes notre chemin dans des ſentiers ombragés par des haies de myrthes beaucoup plus hauts que nos têtes, & enfermant des vignobles en pleine fleur : c'était la ſeule trace de culture qui ſe montrait.

Après avoir laiſſé au nord Créſus & le promontoire de Sigrée, nous fumes invités par un aga à nous arrêter chez lui. Il nous donna un fort bon dîner, & eut pour nous tous les ſoins de l'hoſpitalité. Dans ſa jeuneſſe, il s'était livré au commerce, & avait fait beaucoup de voyages dans la Méditerranée & dans

L'Archipel.

l'Adriatique. Sa converſation était plus raiſonnable que celle de la plupart de ſes compatriotes : il fut fait aga de Chypre, où il devint riche en peu de temps. Il fut en grand danger de perdre la tête : il s'en ſauva en payant beaucoup de bourſes. Il était alors retiré ſur ſes terres, achevant ſa vie ſelon le cours de la nature & dans l'obſcurité.

A la lueur de la lune, nous atteignîmes un lieu que les Grecs nous dirent s'appeler *Acheròna*, près Methymne, & on nous reçut dans le pauvre monaſtère de Saint-Jean-Baptiſte, qu'ils appèlent le précurſeur. On ne trouve en ce lieu aucune trace de Methymne, qui était la ſeconde ville de l'île de Lesbos : elle fut la patrie d'Arion, ſucceſſeur d'Orphée. On a beaucoup de médailles de Methymne, & quelques-unes ſont très-rares. Ovide nous dit que les reſtes du corps d'Orphée, déchiré par les bacchantes, furent portés à Methymne par les flots de la mer.

Après nous être repoſés, nous prîmes notre chemin par des hauteurs couvertes de bruyères; peut-être n'y a-t-il point de climat & de ſite offrant à des botaniſtes une moiſſon plus riche, ſur-tout en plantes des montagnes : des vallées profondes & ſauvages préſentant les aſpects les plus romantiques; de petits ruiſ-

ſeaux, coulant ſur de larges lits de roches, ſe trouvent ſur le chemin qui nous conduiſit à *Petra*, village qui doit ſon nom à une roche iſolée d'une forme ſingulière, élevée au-deſſus du rivage de trois ou quatre cents pieds. L'Archipel.

Le ſol de cette île eſt très-favorable à la vigne. Les Grecs modernes augmentent la force & la douceur de leurs vins, en expoſant les grappes pluſieurs jours de ſuite au ſoleil, avant de les mettre ſous le preſſoir. Toute la malvoiſie eſt faite par ce procédé. Lesbos a toujours été l'aſyle des malheureux : l'épouſe de Pompée, fuyant devant Céſar, y trouva un refuge; l'impératrice Irène, bannie par l'ingrat Nicephore qui l'avait chaſſée, ſe retira à Lesbos, &, pendant quelques années, y gagna ſa vie à filer. C'eſt la première des îles de l'Archipel que les Turcs ont poſſédée en pleine ſécurité : leurs manières & leurs mœurs ont gagné toute la maſſe des habitans.

Quelques voyageurs ont aſſuré que dans cette île, d'après une ancienne coutume chez les Grecs, l'aînée des filles hérite à l'excluſion des autres enfans. D'autres modifient cette aſſertion, en diſant que c'eſt ſeulement lorſqu'il n'y a point d'enfant mâle. Je préſume qu'aujourd'hui cette pratique eſt hors d'uſage. Dans toutes leurs conteſtations en pareille ma-

L'Archipel. tière, les Grecs peuvent avoir recours à la loi & aux magiſtrats turcs, s'ils préfèrent leur décisions à celle de leurs propres magiſtrats. Il y a dans cette île plus de Turcs établis que dans aucune autre de l'Archipel.

On donne à Lesbos environ quarante lieues de tour. L'intérieur de l'île, ſur tout dans les plaines de l'eſt & de l'oueſt, eſt coupé par des chaînes de montagnes & de collines, les unes couvertes de vignes, les autres de hêtres, de cyprès & de pins, d'autres qui fourniſſent un marbre commun & peu eſtimé : les plaines qu'elles laiſſent dans leurs intervalles produiſent du bled en abondance. On trouve en pluſieurs endroits des ſources d'eaux chaudes; mais la principale richeſſe des habitans conſiſte dans leur vins qu'on préfère à tous ceux de la Grèce.

La ville de Metelin eſt élevée ſur les ruines de l'ancienne Mytilène. La magnificence & la multiplicité des débris que l'on y rencontre à chaque pas, s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapportent Strabon & Vitruve. Son hiſtoire n'offre qu'une ſuite de révolutions; mais elle rappelle la mémoire d'un perſonage célèbre, celle de Pittacus que la Grèce a mis au nombre de ſes ſages.

Les ſiècles écoulés depuis ſa mort n'ont

fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. L'Archipel.
Par sa valeur & par sa prudence, il délivra Mytilène sa patrie des tyrans qui l'opprimaient, de la guerre qu'elle soutenait contre les Athéniens, & des divisions intestines dont elle était déchirée. Quand le pouvoir qu'elle avait sur elle-même & sur toute l'île fut déposé entre ses mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, & lui donner les lois dont elle avait besoin : l'ouvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, & abdiqua sans faste le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison ; il répondit : J'ai été effrayé de voir Périandre de Corinthe devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père : il est trop difficile d'être toujours vertueux.

En même temps fleurissaient à Mytilène Alcée & Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Alcée était né avec un esprit inquiet & turbulent ; il fut banni de Mytilène. Il revint quelque temps après à la tête des exilés, & tomba entre les mains de Pittacus contre lequel il avait vomi des injures, & qui se vengea d'une manière éclatante en lui pardonnant.

La poésie, l'amour & le vin le consolèrent de ses disgraces. Il avait dans ses premiers

L'Archipel. écrits exhalé sa haine contre la tyrannie; il chanta depuis les dieux, & sur-tout ceux qui président aux plaisirs. Son génie avait besoin d'être excité par l'intempérance, & c'était dans une sorte d'yvresse qu'il composait ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style, toujours assorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parlait à Lesbos : il réuni la douceur à la force, la richesse à la précision & à la clarté.

Alcée avait conçu de l'amour pour Sapho; il luit écrivit un jour: Je voudrais m'expliquer, mais la honte me retient. Votre front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n'était pas coupable.

Sapho disait : J'ai reçu en partage l'amour des plaisirs & de la vertu : sans elle, rien de si dangereux que la richesse; & le bonheur consiste dans la réunion de l'une & de l'autre.

Après la mort de son époux, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies, & quantité d'autres pièces, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue. Elle a peint tout ce que la nature a de plus riant; elle l'a peint avec les couleurs

les

les mieux aſſorties, & ces couleurs elle ſait au beſoin tellement les nuancer, qu'il en réſulte toujours un mélange heureux d'ombres & de lumières. Cette harmonie raviſſante fait que dans la plupart de ſes ouvrages, ſes vers coulent avec plus de grace que ceux d'Anacréon & de Simonide. L'Archipel.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorſqu'elle décrit les charmes, les tranſports & l'yvreſſe de l'amour. Quels tableaux! quelle chaleur! Dominée comme la Pythie par le dieu qui l'agite, elle jette ſur le papier des expreſſions enflammées; tous les ſymptômes de cette paſſion s'animent & ſe perſonifient, pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames.

Telle eſt l'éloquence du ſentiment. Jamais elle ne produit des tableaux ſi ſublimes & d'un ſi grand effet, que lorſqu'elle choiſit & lie enſemble les principales circonſtances d'une ſituation intéreſſante, & voilà ce qu'elle opère dans ce petit poëme de Sapho, dont je me contente de rapporter les premières ſtrophes:

Heureux celui qui près de toi ſoupire,
Qui ſur lui ſeul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent & ce tendre ſourire!
Il eſt égal aux dieux.

L'Archipel.

De veine en veine une ſubtile flamme
Court dans mon ſein ſitôt que je te vois;
Et, dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure ſans voix.
Je n'entends plus; un voile eſt ſur ma vue:
Je rêve & tombe en de douces langueurs;
Et, ſans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble: je me meurs.

Sapho était extrêmement ſenſible; elle dut donc être extrêmement malheureuſe. Elle aima Phaon dont elle fut abondonnée; elle fit de vains efforts pour le ramener, & déſeſpérant d'être déſormais heureuſe avec lui & ſans lui, elle tenta le ſaut de Leucade & périt dans les flots.

Dans ces derniers temps, Mytilène a produit *Khain Edden* ou Barberouſſe, corſaire célèbre, & depuis capitan pacha ſous Soliman premier, dans le ſeixième ſiècle. Il prit la ville de Tunis & chaſſa les Vénitiens de la Morée. Le plus grand de ſes rivaux, André Doria, amiral des Génois, fut défait par lui. Après des viciſſitudes de fortune, Barberouſſe mourut à Conſtantinople en 1544; il fut enterré au village de *Beskie tasch*, ſur le Boſphore, où ſon turbels, ou chapelle ſépulcrale, eſt viſité avec une grande vénération par les Turcs.

L'île de Metelin ſerait encore aujourd'hui une ſuperbe poſſeſſion, ſi tant de ſiècles de malheurs n'en avaient diminué la population. Sans l'heureuſe influence d'un climat où la nature réunit tous ſes moyens en faveur de l'humanité, pourrait il reſter encore des habitans ſur ce théâtre de tant de calamités qu'ont ſucceſſivement produites & l'anarchie d'un empire long-temps chancelant, & les invaſions deſtructives d'un peuple conquérant, & la réſiſtance glorieuſe de ces républicains alors ſi puiſſans, mais dont je ſuis forcé de convenir que le joug était encore plus dur que celui des Muſulmans. Par quelle fatalité ceux qui jouiſſent du plus précieux des biens, ceux qui peuvent ſe vanter d'être libres, ſont-ils les maîtres les plus durs? le ſentiment du bonheur peut-il donc produire l'injuſtice.

L'Archipel.

Nous mîmes à la voile le 13 juin, & après avoir lutté trois jours contre les vents, nous mouillâmes dans le port de Scio. L'aſpect en eſt très-agréable, & reſſemble infiniment à celui de Gênes. Deux fanaux avancés indiquent aux vaiſſeaux la route qu'ils doivent tenir, & une jetée, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port du côté du midi. Ce port eſt très-vivant; on y trouve preſque toujours quelques galères du Grand-Seigneur, & il eſt d'ailleurs fréquenté

L'Archipel. par tous les bâtimens qui vont d'Egypte à Constantinople.

Chio a conservé plus de restes de son ancienne prospérité qu'aucune autre île de la mer Egée. La fertilité du sol & la beauté de cette île invitèrent les Ioniens à y établir, plus de mille ans avant Jésus-Christ, une colonie qui parvint bientôt à une grande importance politique, comme alliée ou sujette des grandes villes du continent de la Grèce. Une flotte constamment en état d'agir, & le génie maritime des habitans, leur donnèrent bientôt l'empire de cette partie de la mer Egée. Les historiens remarquent les changemens fréquens de leurs alliances & de leurs relations politiques avec leurs voisins, quelquefois amenées par la nécessité, mais plus fréquemment le résultat de leur propre mobilité. Leurs plus anciens amis furent les Spartiates, qu'ils abandonnèrent pour les Athéniens, & à qui ils se réunirent de nouveau durant la guerre du Péloponèse. Les Athéniens s'étant rendus maîtres de la ville, s'abandonnèrent à tout leur ressentiment & en rasèrent les murailles.

Pline nous apprend que l'île de Chio avait une des plus anciennes écoles de sculpture. Un auteur anonyme, publié par Bandouri,

dit que les quatre chevaux de bronze qui étaient ci-devant dans l'hyppodrome de Conſtantinople, y avaient été apportés de Chio par Théodoſe le jeune; mais cet anecdote n'eſt pas authentique. L'Archipel.

L'abbé Seſtini fait mention de médailles d'or très-rares de la ville de Chio, portant un ſphinx ou harpie, & au revers un ours marin aîlé. Je rappellerai à cette occaſion, pour l'inſtruction de ceux qui font le voyage de la Grèce, les ſymboles particuliers aux îles & aux colonies anciennes de ces pays. La chouette à Athènes; l'abeille à Ephèſe; le ſphinx à Chio; la hache à deux tranchans à Ténédos; le cheval paiſſant à Alexandrie de la Troade, & le cheval courant à Dardanus; le griffon à Teios; la colombe à Sycione; la tortue à Égine; le bouclier à Thèbes; le loup à Argos; la lyre à Theſpie; la proue de navire à Mégare, &c.

L'île de Chio devint province de l'empire romain à l'extinction de la famille des Attales; & lorſque l'empire romain eût été diviſé, ils demeurèrent ſujets juſqu'au règne de Manuel Comnène. Dans le partage de l'empire d'orient entre les Vénitiens & les Français, Chio tomba en partage aux empereurs de Conſtantinople, & fut enſuite donnée aux Génois par Michel

L'Archipel. Paléologue, en paiement des secours qu'il avait reçus d'eux contre les Latins.

En 1694, après avoir essuyé un siége accompagné de toutes ses horreurs, la ville & l'île furent reconquises par les Vénitiens, qui furent à leur tour trahis par les Grecs animés d'une haine invétérée contre les Latins pour les querelles des deux églises. Leur possession ne fut pas longue. En 1696, *Mezzo Morto*, Affricain renégat, amiral célèbre des Turcs, investit l'île & la réunit à l'empire ottoman. Les Grecs qui avaient sacrifié toutes les autres considérations à l'espoir de triompher des Latins, furent récompensés de leur perfidie par le pouvoir que leur donna le gouvernement turc de soumettre au rituel grec tous les dissidens sous de grandes peines. Au moment présent, il n'y pas dans l'île plus d'un millier de catholiques romains; & cependant le schisme se soutient avec la violence là plus indécente, & continue de troubler la paix intérieure & de déshonorer une religion qui professe la douceur & l'indulgence.

En parlant des bienfaits que la nature a prodigué à cet heureux pays, on ne peut pas oublier la beauté des femmes Chiotes. Nous nous promenâmes dans la ville un dimanche au soir; les rues étaient pleines de femmes

qui danfaient ou fe tenaient en grouppes à leurs portes. Elles font mifes d'une manière qui eft particulière aux femmes natives de l'île; les filles ont le plus beau teint du monde & des traits réguliers & délicats : elles ont toutes le même maintien. Quand elles font fans voile, leur tête eft couverte d'une coëfe ferrée qui renferme leurs cheveux, à l'exception de quelques boucles autour du vifage, qui font parfumées d'effences & frifées à la manière des portraits de Vandick & de Lelg. Leur voile eft de mouffeline, attaché comme on le voit dans l'antique, & flottant avec grace par derrière. Les manches de leur chemife ne font recouvertes d'aucune étoffe : elles font d'une gaze fine, amples & ouvertes. Leur vêtement de deffus defcend à peine au-deffous du genou, & elles ont un tablier de gaze de couleur qui remonte jufqu'au-deffus de la gorge; il eft de foie, pliffé à petits plis & étendu fur de la baleine comme un panier, & arrêté fous le menton, d'où il defcend fur le fein : c'eft comme fi nos dames levaient leur jupon autour de leur cou, en paffant les bras par les fentes des côtés. Leurs pantoufles font larges & quelquefois brodées, & elles portent des bas blancs de foie ou de coton & d'une grande propreté.

L'Archipel.

L'Archipel.

On peut dire en général que leur vêtement est très-désagréable & ne fait que défigurer leurs belles formes; mais la beauté de leurs traits & l'expression de douceur & de vivacité qui est dans leurs regards, font oublier le mauvais goût de leur manière de se mettre. Tous les arts de l'ancienne Grèce sont déchus; & il ne faut pas s'étonner que, si la beauté naturelle y est encore la même, l'art de la relever par la parure y soit presque perdu. Cependant la manière dont elles portent leur voile, leur ceinture, la forme de leur chaussure rappellent encore la grace exquise que nous admirons dans les draperies des anciens monumens.

Scio est la ville du Levant la mieux bâtie. Ses maisons, construites par les Génois & les Vénitiens, ont une élégance & des agrémens qu'on est étonné de rencontrer dans l'Archipel. L'île est coupée par plusieurs chaînes de montagnes fort arides; mais les vallées, arrosées par un grand nombre de ruisseaux, sont remplies d'orangers, de citroniers, de grenadiers; par-tout ces campagnes offrent les tableaux les plus séduisans.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes de soie d'or & d'argent : le nombre des métiers est cependant fort diminué depuis quelque

temps. Mais il eſt une autre branche de commerce particulière à l'île de Scio ; c'eſt la culture des lentiſques, qui fourniſſent cette gomme appelée *maſtic*, dont les dames turcques & grecques font une grande conſommation. Elles en mâchent continuellement ; cette drogue donne à leur haleine un odeur aromatique qu'on peut ne pas trouver déſagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents. L'Archipel.

Les villages aux environs deſquels ſe trouve le maſtic ſont au nombre de vingt. Les arbres de lentiſque ſont épars çà & là dans la camcampagne, & appartiennent au Grand-Seigneur. Il a accordé de grands priviléges aux payſans de ces villages, pour entretenir & faire la récolte du maſtic. Ces habitans, quoique chrétiens, portent le turban blanc comme les turcs. Un Aga particulier qui prend tous les ans cette ferme à Conſtantinople, les gouverne, ſans qu'ils ſoient ſoumis à la juriſdiction ordinaire de l'île.

Moyennant ces priviléges, ils ſont obligés d'entretenir les arbres, de bien battre, applanir & balayer le terrein qui eſt deſſous, aux approches de la récolte, afin que le maſtic qui y tombe ſoit clair & net. Ils ſont chargés de le recueillir avec des pinces ſur les arbres,

L'Archipel.

& avec la main quand il eſt à terre, de nettoyer celui qu'ils ont ramaſſé. Le plus eſtimé eſt net, clair & en larmes : on le recueille ordinairement ſur l'arbre avant qu'il en coule beaucoup ou qu'il tombe à terre : toute cette première qualité va au ſérail du Sultan à Conſtantinople. Celui qui a été ramaſſé au pied des arbres eſt toujours mêlé d'un peu de terre; il n'eſt ni clair ni en larmes, mais en morceaux ronds, longs, informes & louches; on n'en envoie au ſerail que la quantité qui manque à la première qualité pour en faire ſoixante mille livres peſant.

C'eſt la taxe que l'Aga fermier doit envoyer tous les ans au ſérail du Sultan. Chaque village eſt taxé à trois mille livres l'un portant l'autre ; & comme on en recueille beaucoup davantage, même dans les plus mauvaiſes années, le fermier achète le ſurplus des ſoixante mille livres, & le revend enſuite par privilége excluſif. Il a droit, non-ſeulement de ſaiſir tout celui qu'il trouve n'avoir point paſſé par ſes mains, mais encore de punir les payſans qui l'ont vendu en contrebande. Il peut envelopper dans cette punition tous les habitans d'un village, quand il ne peut connaître le particulier qui a fait la contrebande : c'eſt ce qui oblige ces payſans à s'obſerver exactement les

uns les autres, & à fermer pendant la nuit les portes de leur village pendant le temps de la récolte. L'Archipel.

Les payſans ont un mois pour nettoyer le maſtic & le mettre en état d'être délivré au fermier, qui, depuis l'onzième novembre, parcourt tous les villages pour lever les ſoixante mille livres & acheter le reſte.

Depuis le commencement de la récolte, juſqu'à ce que le fermier ait enlevé toute cette drogue, il y a des gardes jour & nuit aux gorges des montagnes par leſquelles on entre dans le Cap-Maſtic; ces gardes viſitent avec ſoin ceux qui paſſent, afin que perſonne n'en emporte. Quand le garde de l'Aga fermier vient à la ville, il eſt accompagné de tambours & de flûtes, & amené par les payſans des villages qui ont recueilli le maſtic : ils vont le porter au château avec beaucoup de réjouiſſance.

Le maſtic eſt d'uſage en médecine : il entre dans pluſieurs remèdes, & ſe donne en pilules pour appaiſer les maux d'eſtomac ; mais les arts en font aujourd'hui une conſommation beaucoup plus grande. On l'emploie ſur-tout pour compoſer les vernis clairs & tranſparens ; il a ſur un grand nombre de drogues que l'on emploie à cet uſage, l'avantage d'être

L'Archipel. soluble dans l'essence & l'esprit de vin. On a soin de proportionner la dose de mastic à la nature des ouvrages sur lesquels on veut l'appliquer. L'île de Scio fournit aussi d'excellente térébenthine, mais peu abondamment, par le peu de soin que l'on prend pour multiplier les arbres qui la portent.

L'esplanade qui environne la citadelle offre un coup-d'œil agréable. On y voit une belle fontaine dans le style turc. A deux lieues de la ville, au milieu des montagnes, est un couvent très considérable par la richesse de ses revenus, & par le nombre des caloyers qui l'habitent. L'église est vaste & magnifique; elle est ornée de mosaïques, & incrustée de marbre de différentes espèces.

On sait que l'île de Scio est une de celles qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le père de la poésie grecque. Ses habitans conservent encore quelque souvenir de ce grand homme, & prétendent qu'il venait donner ses leçons sur un rocher qui se trouve à une lieue au nord de la ville sur le bord de la mer, & qui paraît s'être originairement détaché de la montagne. Il est inutile de relever le peu de vraisemblance de cette tradition. La partie supérieure de ce rocher a été applanie & creusée : elle forme un bassin

ovale entouré d'une banquette. Au milieu eſt une eſpèce de ſiége, ſur la baſe duquel on croit diſtinguer de petites têtes de lion. L'Archipel.

Malgré le ſéjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville de Scio, les femmes y jouiſſent de la plus grande liberté. Elles ſont gaies, vives & piquantes. A cet agrément elles joindraient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguraient par l'habillement le plus déraiſonable & en même temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la nature, tandis que les grecques de Smyrne & celles de quelques îles de l'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio ſont toutes comme ces femmes auxqu'elles une toilette étudiée ſied moins que leur ſimple négligé. Elles forment un ſpectacle charmant, lorſqu'aſſiſes en foule ſur les portes de leurs maiſons elles travaillent en chantant. Leur gaîté naturelle & le déſir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers, qu'elles appellent à l'envi, comme nos marchandes du palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourrait les ſoupçonner d'abord

L'Archipel. de pouffer peut-être un peu loin leur affabilité ; mais on aurait tort : nulle part les femmes ne font ni fi libres ni fi fages."

Prefque tous les habitans de Scio ont des maifons de campagnes, avec de grands jardins affez mal tenus, mais où la nature dédomage des torts de l'art. Une roue garnie de pots de terre, & affez femblable à une roue d'épurement, monte à quelques pieds d'élévation l'eau d'un ruiffeau ou d'une fontaine, pour la diftribuer enfuite dans toute l'étendue du jardin & arrofer les citroniers, orangers & grenadiers de toutes efpèces, & fur-tout une grande quantité de melons & de concombres. Cette machine eft la même que celle dont on fe fert en Egypte pour élever les eaux du Nil, & les répandre fur les terres voifines de fon lit.

De tous les monumens de l'ancienne architecture, il ne refte plus aucune trace. Tout a cédé aux coups deftructeurs du temps, ou plutôt au fanatifme & au pillage. L'ancienne ville paraît avoir été d'une étendue confidérable. Le port qui, felon Strabon, pouvait contenir autrefois quatre-vingts vaiffeaux, eft fpacieux, mais fans beaucoup de profondeur. Il eft défendu par un mole, & l'entrée en eft éclairée par deux fanaux. Le commerce y eft floriffant en productions de l'île.

On peut regarder ce séjour comme le paradis des Grecs. C'est-là que leur caractère se déploie sans contrainte, parce qu'ils peuvent y jouir de leur fortune avec la plus grande sécurité. S'ils pouvaient se contenter de mener une vie privée, leur bonheur ne serait pas troublé. Mais l'esprit d'intrigue & l'ambition les tente sans cesse de chercher à former des liaisons avec la Porte ou avec ses ennemis; & quand le moment de la disgrace arrive, ils sont inexorablement poursuivis & leurs biens confisqués. Chio est souvent le lieu d'exil des grands officiers de l'empire lorsqu'ils sont renvoyés, & il s'y maintient une correspondance secrète & continuelle avec les Grecs mêlés dans les intrigues, dont le cabinet est le centre. On dit que les Grecs sont dans l'île plus de cent cinquante mille, tandis que les Turcs ne sont pas le quart de ce nombre. Mais les premiers sont aisément contenus, parce qu'ils manquent de courage & de concert, & que les Turcs leur impriment une grande terreur.

L'Archipel.

Cette nombreuse population est entretenue par des manufactures d'étoffes de soie & de coton. On y fabrique de riches brocards & des tissus fort légers, servant à faire des ceintures & l'espèce de turban que portent les Grecs.

L'Archipel. Cette île & celle de Tino sont les seules dans lesquelles se soit conservée cette espèce d'industrie qu'ils tiennent des Génois, leurs anciens maîtres. Plusieurs des habitans actuels se vantent de descendre des anciennes maisons nobles de Gênes, des Giustiani, des Grimaldi, ou de familles chassées de Constantinople, à la prise de la ville par les Turcs.

En 1782, la peste emporta un tiers des habitans de l'île. Guys raconte que les missionnaires jésuites faisaient observer aux Grecs catholiques de Chio que la peste les épargnait & ne faisait de ravages que parmi les Turcs & les Grecs schismatiques. La peste fut introduite, dit-on, par une malle d'habits envoyés par les Papas qui ont soin de l'hôpita grec à Constantinople, & qui n'ayant pas été soumis à la fumigation d'usage, portèrent la contagion avec une incroyable rapidité.

Au sortir de la ville, tout le vallon qui conduit au port est si bien cultivé & si rempli d'habitations, qu'il a l'air d'être une continuation des rues de la ville. Il y a un espace d'environ dix ou douze mille arpens entièrement occupé & couvert par des maisons de campagne, des jardins & des orangeries. Les lieux plantés d'orangers sont environnés de murailles plus hautes que les arbres, & cha-

que

que arbre eſt enfoncé dans une foſſe plus baſſe que le niveau du terrein, deſorte que les têtes des arbres forment une eſpèce de rue. Dans la ſaiſon des fleurs, l'odeur en eſt ſi forte qu'elle ſe fait ſentir en mer à pluſieurs milles de la côte. L'Archipel.

Nous rendîmes viſite au conſul anglais à ſa maiſon de campagne, ſituée dans la montagne. Nous étions au milieu du jour; la maîtreſſe de la maiſon avait été une des plus belles femmes de l'île, & on pouvait dire la même choſe de ſa fille. On ne peut accueillir des hôtes avec plus de politeſſe & une gaîté plus aimables que celle que nous éprouvâmes. Selon la coutume univerſelle chez les Grecs, auſſitôt après notre arrivée, un domeſtique parut apportant un plat d'argent ſur lequel étaient pluſieurs cuillères remplies de conſerve que la jeune perſonne préſenta à chacun de nous avec une grace infinie. On nous ſervit enſuite des verres d'eau, & enfin le café préparé à la manière des Levantins.

Nous allâmes de-là au grand couvent de caloyers de l'ordre de Saint Bazile. La ſituation en eſt ſolitaire & très-belle. L'égliſe eſt remplie de marbres curieux & de moſaïques; la plupart des colonnes y ſont de jaſpe & de vert antique. On y conſerve les reliques des

L'Archipel.

apôtres & des ſaints de la primitive égliſe, pour leſquelles les Grecs ont une grande vénération. La ſévérité de leur règle leur interdit l'uſage de la viande. Les femmes ne peuvent approcher de l'enceinte ſacrée de leurs murs. Cela n'empêche pas que la vie monaſtique chez les Grecs ne perde journellement de ſon crédit. L'île renferme ſoixante-ſix villages; trente-deux appartiennent à des monaſtères, mais les revenus en ſont en grande partie payés au patriarche de Conſtantinople.

Tandis que nous nous arrêtions à conſidérer une fontaine, un vieillard vénérable nous acoſta, & nous dit qu'il était âgé de cent vingt ans, qu'il avait un fils vivant qui en avait quatre-vingt & qui venait de devenir encore père. Nous apprîmes de lui qu'une ſi grande longévité n'était pas rare dans les îles de la Grèce. Il nous avoua qu'il y avait encore des vieillards plus âgés que lui, mais aucun qui pût ſe vanter comme lui d'avoir été nouvellement préféré par une fille de vingt ans à un rival auſſi jeune qu'elle.

J'avais trouvé trop peu de monumens dans les îles que je venais de parcourir, pour eſpérer d'être plus heureux à Samos; mais cet intérêt, attaché au nom des grands hommes, aux pays qui les ont vu naître, & qu'ils ont

rendu célèbres, ne me permit pas de voir Samos sans m'y arrêter & sans rendre hommage au berceau de Pythagore. L'Archipel.

L'île a environ 23 lieues de circonférence. A l'exception du vin, les productions de la terre y sont aussi excellentes que les perdrix & les différentes espèces de gibier qui s'y trouvent en grande quantité. Les montagnes, couvertes d'arbres & d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines: mais ces avantages d'un terroir fertile placé sous le ciel le plus pur, ne sont prodigués qu'à un très-petit nombre d'habitans.

Samos ou Parthenias fut fondée par une colonie d'Ioniens. Selon la mythologie, cette île est le lieu de la naissance de Junon, à qui elle était consacrée. Au gouvernement républicain succéda la monarchie de Polycrate; elle fut conquise par les Athéniens sous le commandement de Périclès. Sous les empereurs romains & le Bas-Empire, elle partagea le sort des autres îles de l'Archipel, tant dans les formes de leur gouvernement, que dans leur décadence. Antoine y vécut plusieurs mois avec Cléopatre livré à tous les plaisirs; Auguste y passa deux hyvers & donna à la ville de grands privilèges.

L'Archipel. Nous visitâmes d'abord Milés, où était situé le temple de Junon, la divinité tutélaire des Samiens. Du côté du nord sont encore les bases & les tores de huit colonnes qui ont cinq pieds dix pouces de diamètre, & dont l'entre-colonnement est de neuf pieds & demi. Elles ne sont pas placées régulièrement, mais on reconnaît pourtant que le grand côté de la colonade était de vingt colonnes. A environ cent cinquante pieds, & séparée de ces ruines par une baie, on voit encore debout une colonne isolée de marbre blanc dont la bâse est enfoncée dans la terre & le chapiteau tombé à son pied; elle est composée de diverses pièces ou tambours déplacés & brisés en partie à coups de canon par les Turcs, sur l'idée qu'elle contient des trésors cachés. Sa hauteur est de plus de quarante pieds.

Hérodote parle du temple de Junon à Samos, comme du plus grand qu'il eut connu. Parmi les temples de la Grèce il y en avait beaucoup dont l'enceinte était assez vaste pour renfermer une bibliothèque, un gymnase & des bains. Strabon dit qu'il y avait dans celui de Samos une galerie de tableaux fournie de chefs-d'œuvre de l'art, & entr'autres, l'*Abron*, célèbre tableau d'Appèle. Il y avait aussi un lieu découvert où étaient placées plusieurs statues, &

qu'on y diſtinguait ſur-tout trois ſtatues coloſſales de Jupiter, de Minerve & d'Hercule ſur une ſeule bâſe, ouvrage de Myron, dont Antoine s'empara pour en faire préſent à Cléopatre. Les deux dernières furent rendues par Auguſte, qui ne garda que le Jupiter pour le capitole. Nicetas, dans le compte qu'il rend de la deſtruction des ſtatues à Conſtantinople, lorſque cette ville fut priſe en 1204 par les Français & les Vénitiens, fait mention d'une ſtatue coloſſale de Junon, tirée du temple de Samos, dont la tête était d'une ſi énorme groſſeur, qu'il fallait quatre paires de bœufs pour la tranſporter au palais. L'Archipel.

Près du temple de Junon on voyait le tombeau de Hontichus & de Rhadine, ſur lequel les amans venaient jurer d'être fidèles, & implorer de la déeſſe un heureux ſuccès dans leurs amours. Il y a un ſiècle qu'on voyait encore là quelques tours & beaucoup de blocs de marbre; mais le voiſinage de la mer a contribué, ſur-tout dans ces dernières années, à compléter cette deſtruction, en donnant la facilité d'emporter de grandes pièces de bois pour employer dans la conſtruction des moſquées & autres bâtimens publics.

Les Samiens étaient le peuple le plus riche

L'Archipel.

& le plus puissant de tous ceux qui composaient la confédération Ionienne; ils étaient industrieux & actifs, & avaient beaucoup d'esprit: aussi leur histoire fournit-elle des traits intéressans pour celles des lettres, des arts & du commerce. Parmi les hommes célèbres que l'île a produit, je citerai Créophile qui mérita, dit-on, la reconnaissance d'Homère, en l'accueillant dans sa misère, & celle de la postérité, en conservant ses écrits; Pythagore, dont le nom suffirait pour illustrer le plus beau siècle & le plus grand empire. Après ce dernier, mais dans un rang très-inférieur, nous placerons Polycrate, fameux par l'établissement & l'exercice de sa tyrannie.

Il reçut de la nature de grands talens, & de son père Cacés de grandes richesses. Ce dernier avait usurpé le pouvoir souverain, & son fils résolut de s'en revêtir à son tour. Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes & des spectacles, tantôt celle de la violence & de la cruauté; le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes; de celui de ses forces, en l'assujettissant à des travaux pénibles; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des possessions des particuliers; s'entourer de satellites & d'un corps de troupes étrangères; se ren-

ferme au besoin dans une forte citadelle; savoir tromper les hommes & se jouer des sermens les plus sacrés: tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après son élévation. On pourrait intituler l'histoire de son règne: l'art de gouverner à l'usage des tyrans.

L'Archipel.

Ses richesses le mirent en état d'armer une flotte qui lui assura l'empire de la mer & lui soumit plusieurs îles voisines & quelques villes du continent. Ses généraux avaient un ordre secret de lui apporter les dépouilles, non seulement de ses ennemis, mais encore de ses amis, qui ensuite les demandaient & les recevaient de ses mains comme un gage de sa tendresse ou de sa générosité.

Également attentif à favoriser les lettres, il réunit auprès de sa personne ceux qui les cultivaient, & dans sa bibliothèque les plus belles productions de l'esprit humain. On vit alors un contraste frappant entre la philosophie & la poésie. Pendant que Pythagore, incapable de soutenir l'aspect d'un despote barbare, fuyait loin de sa patrie opprimée, Anacréon amenait à Samos les graces & les plaisirs; il obtint sans peine l'amitié de Polycrate, & le célébra sur sa lyre avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

L'Archipel. Polycrate femblait n'avoir plus de vœux à former: toutes les années de fon règne, prefque toutes fes entreprifes avaient été marquées par des fuccès. Ses peuples s'accoutumoient au joug; ils fe croyaient heureux de fes victoires, de fon fafte & des fuperbes édifices élevés par fes foins à leurs dépens: tant d'images de grandeur les attachant à leur fouverain, leur faifaient oublier le vice de fon ufurpation, fes cruautés & fes parjures. Lui-même ne fe fouvenait plus des fages avis d'Amasis, roi d'Égypte, avec qui des liaifons d'hofpitalité l'avaient uni pendant quelque temps: « Vos » profpérités m'épouvantent, mandait-il un » jour à Polycrate; je fouhaitte à ceux qui » m'intéreffent un mélange de biens & de » maux; car une divinité jaloufe ne fouffre » pas qu'un mortel jouiffe d'une félicité inal- » térable. Tâchez de vous ménager des peines » & des revers, pour les oppofer aux faveurs » opiniâtres de la fortune. »

Polycrate, alarmé de ces réflexions, réfolut d'affermir fon bonheur par un facrifice qui lui coûterait quelques momens de chagrin. Il portait à fon doigt une émeraude montée en or, fur laquelle Théodore avait repréfenté je ne fais quel fujet, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres était

encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua dans une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, & quelques jours après le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avait trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis qui dès cet instant rompit tout commerce avec lui. L'Archipel.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditait la conquête de l'Ionie & des îles de la mer Égée, le Satrape d'une province voisine de ses états & soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, & après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher son corps à une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos.

En montant la montagne à environ la moitié de sa hauteur, on trouve une chapelle de la Vierge, petit édifice dans lequel sont quelques marbres avec des inscriptions sépulcrales. Près de-là est une grotte ou caverne profonde; à l'extrémité de laquelle est un oratoire, témoin des plus anciennes superstitions.

L'île contient, selon un recensement du dernier siècle, quatorze mille habitans tous Grecs, excepté le gouverneur & deux officiers qui perçoivent la capitulation. La Porte, devenue maîtresse des îles grecques, bientôt après cette acquisition, en appliqua le revenu

L'Archipel. au ſervice & à l'entretien des moſquées, aux appointemens des officiers publics & au paiement des princeſſes du ſang royal. Le revenu des îles dont on n'a pas diſpoſé ainſi, eſt attribué au capitan-pacha, comme gouverneur général des îles de l'Archipel. Les terres de Samos ſont tenues en *vacf* & dépendent de la grande moſquée de *Thophana*, vis-à-vis Conſtantinople. Il y a dans l'île une centaine de prêtres ſéculiers, & quatre cents moines ou caloyers, qui pratiquent de grandes auſtérités. Les habitans s'occupent à pêcher des éponges, mais avec moins de ſuccès que dans les îles qui ſont plus à l'oueſt. Ils ſont accoutumés dès l'enfance à une diète fort ſévère qui les maîgrit beaucoup, pour les rendre propres à ce genre de travail. Ils prennent à la bouche, partie en dedans, partie en dehors, une éponge imbibée d'huile, & plongent ainſi ſous l'eau, où d'abord ils ne peuvent pas demeurer long-temps, mais où les plus maîgres arrivent par dégré & par habitude à reſter juſqu'à une demi-heure. On ne ſouffre point qu'un habitant ſe marie avant d'avoir acquis ce talent, & s'il n'eſt capable de reſter une demi-heure ſous l'eau. On dit qu'ils vont chercher les éponges à cent braſſes de profondeur.

L'île de Nicaria près de Samos, auſſi-bien que la mer qui l'environne, doit ſon nom au

téméraire fils de Dédale qui, s'étant trop approché du ſoleil, fondit la cire de ſes aîles, & le malheureux Icare tomba dans la mer, qui fut depuis appellée *Icaria* ou *Nicaria*. Cette île, qui a environ trente mille de circuit, eſt belle & fertile, mais les habitans en ſont ſi pareſſeux, que preſque toutes les terres reſtent en friche.

L'île de Patinos ſerait peu connue, ſans le livre de l'apocalypſe qui lui a prêté ſa célébrité. Relégué ſur un rocher, St. Jean s'occupa pendant ſon exil de cette production dans laquelle on trouve des obſcurités, malgré les commentaires de Boſſuet & de Newton.

Patinos n'eſt qu'un amas de rochers arides, parmi leſquels quelques vallées ſont ſeules ſuſceptibles de culture. Au milieu de l'île s'élève une montagne terminée par le couvent de St. Jean, que l'on prendrait d'abord pour une citadelle, & dont les habitans ſont en effet les ſouverains du pays; mais leurs états ne ſeraient pas ſuffiſans pour leur ſubſiſtance, s'ils n'y joignaient des poſſeſſions dans les îles voiſines, & les tributs certains que leur rend la ſuperſtition des grecs, admirateurs de St. Jean. Toute la Grèce eſt remplie de ces moines, dont preſque aucun ne ſait lire, mais qui tous connaiſſent juſqu'où peut aller l'em-

L'Archipel.

pire de la religion sur des ames superstitieuses. Ils ont assujetti la foule crédule de leurs compatriotes qu'ils gouvernent à leur gré; & souvent complices de leurs crimes, ils en partagent, ils en absorbent le profit. Il n'y a point de pirates qui n'aient avec eux un caloyer ou un papa pour les absoudre du crime à l'instant même où ils le commettent. Toujours cruels, parce qu'ils sont lâches, ces misérables ne manquent jamais de massacrer l'équipage des bâtimens qu'ils surprennent, & après les avoir pillés, ils les coulent à fond, pour soustraire tout indice de leurs attentats; mais aussi-tôt prosternés aux pieds du ministre, quelques mots les reconcilient avec la divinité, calment leur conscience & les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une ressource assurée contre de nouveaux remords. Ces absolutions sont taxées; chaque prêtre à un tarif des péchés qu'il doit remettre: ils font plus, ils vont au-devant des alarmes que le crime pourrait inspirer à d'autres scélérats, qui mêlant la faiblesse à la férocité, craindraient de périr immédiatement après leurs forfaits & avant que de s'en être fait absoudre; ils les rassurent, ils les excitent en leur vendant d'avance le pardon des atrocités qu'ils méditent. On voit ces monstres, revenus au port,

chargés du fruit de leur brigandage, mettre à part, prélever la portion des prêtres, qui, en échange leur donnent, au nom de Dieu, le droit de courir à de nouvelles rapines; & ainſi munis de paſſe-ports pour le ciel, approviſionnés d'abſolutions anticipées, pour les vols, les adultères, les aſſaſſinats qu'ils eſpèrent multiplier pendant leur courſe, ils ſe remettent en mer avec la ſécurité d'une conſcience tranquille, & peut-être invoquent-ils le ciel même pour le ſuccès de leurs expéditions.

Auſſi-tôt que mon vaiſſeau eut mouillé, je m'empreſſai de mettre pied à terre pour me rendre au couvent. J'étais loin de prévoir la rencontre qui allait exciter, le moment d'après, mon intérêt & ma curioſité. Je m'acheminais vers la montagne, lorſque j'apperçus un caloyer qui en deſcendait, & qui s'avançant vers moi avec précipitation, me demanda en italien, de quel pays j'étais, d'où je venais, ce qui s'était paſſé en Europe depuis ſept ans qu'aucun vaiſſeau n'avait abordé ſur ces rochers? A peine me ſut-il Français: Dites-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore? Qu'on ſe figure mon étonnement! je l'interrogeai à mon tour: qui êtes-vous, m'écriai-je, vous, moine, habitant de ces rochers, & pro-

L'Archipel.

nonçant un nom qu'on s'attend si peu d'y entendre? Je suis l'être le plus malheureux que vous ayez jamais rencontré; mais répondez, calmez mes alarmes, & Voltaire & Rousseau, ces deux bienfaiteurs de l'humanité, vivent-ils encore? Je le rassurai en lui disant que ceux dont il redoutait la perte étaient vivans. Ils vivent! l'humanité a donc encore des défenseurs de ses droits, les innocens des protecteurs, le fanatisme & l'intolérance des ennemis toujours armés pour les attaquer! puissent-ils vivre assez long-temps pour les anéantir! ils préserveront les autres des maux que j'ai soufferts. Je ne le suivrai point dans ses transports, ils furent violens & exagérés; ils furent ceux d'un caractère bouillant, d'une imagination vive, exaltée, mais sur-tout aigrie par l'infortune. Cet homme m'avait d'abord étonné, il m'intéressa bientôt. Je le pressai de me dire par quels malheurs un être raisonnable & parlant le langage que je venais d'entendre pouvait être réduit à porter l'habit de caloyer sur les roches de Patimos. Je suis né dans l'Archipel, me dit-il; mais je sentis, dès ma plus tendre jeunesse, le désir de sortir de l'avilissement où nous sommes. Je passai en Italie, j'y fis toutes mes études & je devins très-savant; je puis le dire, il n'est pas question

d'amour-propre sur ces rochers, d'où je ne sortirai jamais. Je n'avais rien, je cherchais une place qui put fournir à mes besoins & satisfaire ma passion pour l'étude: il s'en présenta une telle que je n'aurais pas osé la désirer; un cardinal m'offrit d'être son bibliothécaire. — Eh bien! qui vous empêcha de profiter de ce bonheur? — Lui-même, car il y mit un prix qui ne me permit pas de l'accepter; en m'enrichissant il voulut m'avilir: il exigea une action toujours déshonorante; il voulut me faire quitter la religion grecque dans laquelle je suis né: mais n'allez pas croire au moins que j'y sois aveuglément attaché. Je crois en Dieu, & je l'atteste encore en cet instant; non, je ne lui fais point l'injure de lui supposer une prédilection particulière pour quelques cérémonies inutiles. Tous les cultes sont égaux devant celui qui n'a point d'égal; peu importe assurément de commencer le signe de la croix par la droite ou par la gauche, de jeûner le mercredi au lieu du samedi: on peut observer ces règles, & ne les estimer que ce qu'elles valent; mais le prix qu'on attachait à ce changement, ne me permit pas de balancer, & je sacrifiai tout à ce qui n'eût été pour moi qu'une action indifférente, sans le motif qu'on me présentait.

L'Archipel.

L'Archipel.

Réduit à la dernière misère, je revins dans la Grèce, & je me vis forcé de chercher un asyle dans le couvent que vous allez voir. De quatre-vingt moines qui l'habitent, nous ne sommes que trois qui sachions lire; & que nous importe, nous n'avons que peu de livres, & à quoi nous serviraient-ils? on s'intéresse bien peu aux faits passés, quand les faits présens sont nuls pour nous; le travail des mains, en détournant de réfléchir, convient mieux à mon état; c'est mon unique ressource.

Je ne pus me refuser à un véritable attendrissement, il s'en apperçut: ne me plaignez pas si vivement, reprit-il, mon sort devient tous les jours moins fâcheux. J'ai été, durant les premières années de ma captivité, le plus infortuné des êtres: j'ai été vingt fois au moment de terminer ma vie & mes malheurs: il n'en est plus de même aujourd'hui; j'ai oublié presque tout ce que je savais; je suis parvenu à perdre l'intelligence que je pouvais avoir reçu de la nature: je me rapproche déja beaucoup de ceux avec qui je suis condamné à vivre, & leur ressemblant bientôt entièrement, je ne serai plus malheureux.

Tout ce que me disait cet homme ne pouvait qu'augmenter mon intérêt: il devint bien plus vif encore, lorsqu'il refusa l'argent que

je

je lui offris. Ne consultant que cette première impression qu'inspire un malheureux, j'allais lui proposer de l'arracher à ses rochers, lui offrir un asyle moins fâcheux : je jouissais déjà du plaisir de terminer ses malheurs, lorsque le reste de sa conversation, en détruisant cette illusion me fit violemment soupçonner, ou qu'il n'avait jamais eu une bien bonne tête, ou que ses infortunes l'avaient altérée : je le plaignis plus vivement encore, mais je désirai beaucoup moins d'en faire le compagnon de mon voyage. Ses propos devenaient à chaque instant plus exagérés ; son regard était effrayant, & c'était avec violence, avec emportement qu'il satisfaisait ce besoin d'ouvrir son cœur, de se répandre devant un étranger devenu son confident, dans un exil où tout ce qui l'entourait depuis long-temps, était bien plus étranger pour lui. . . . .

L'Archipel.

Nous allâmes ensemble au couvent, où je fus reçu par le supérieur qui me parut dans l'abrutissement le plus complet. Je voulus tirer de lui quelques éclaircissemens sur les manuscrits qui pouvaient se trouver dans cet ancien monastère ; il me répondit avec fierté qu'il ne savait pas lire, & il me fut absolument impossible d'en obtenir une autre réponse.

L'Archipel.

L'hermitage de l'Apocalypse est à mi-côte d'une montagne située entre le couvent & le port de la Scala. L'église est appuyée contre une grotte, dont les rochers, si l'on en croit les habitans, ont servi d'asyle à St. Jean, pendant son séjour à Patinos; c'est-là qu'il composa son ouvrage, & l'on m'a montré jusqu'à l'ouverture, par laquelle le St. Esprit lui communiqua ses lumières. Les fragmens de ce rocher sont un spécifique certain contre mille maladies, & sur-tout contre les esprits malins; les moines grecs ne manquent jamais de vendre ce remède ainsi que les absolutions; ils conviennent même sans pudeur de ces trafics scandaleux; on vend les eaux du Gange aux peuples qui vivent sur ses bords; les prêtres lapons disposent des vents; & l'imbécile habitant du Thibet, achète à grands frais, ce qui pourrait lui donnner des doutes sur la divinité du grand Lama. L'imposture & la crédulité sont de tous les pays.

D'après le caractère prévenant qu'un célèbre voyageur prète aux femmes de Patinos, nous étions loin de nous attendre à la réception que nous en éprouvâmes. Elles étaient de son temps empressées de plaire aux étrangers, qu'elles croyaient toujours disposées à les épouser : ou elles ont été souvent désabusées, ou

notre coſtume peu recherché nous fit tort dans leur eſprit; jamais il n'y en eût d'auſſi farouches, & nous n'avions qu'à paraître dans une rue, pour que toutes les portes fuſſent auſſitôt hermétiquement fermées. Le déſir d'acheter du pain dont nous manquions depuis quelques jours, était le ſeul motif de nos avances. Mais nous les aurions inutilement prodiguées, ſans le crédit du caloyer dont j'ai parlé, qui vint à bout de nous faire notre petite proviſion. L'Archipel.

Cette île célèbre s'appèle actuellement *Palmoſa.* C'est un vrai pays de méditation par la ſolitude & le vaſte ſilence qui y règne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de circuit; elle ne contient guères que trois cents habitans. Les arbres, les payſages, la verdure y ſont preſque entièrement inconnus. Tout y inſpire une mélancolie triſte & de ſombres rêveries. Les montagnes ſont nues & dépouillées, les vallons même ſont arides & ſtériles. L'égliſe de St. Jean eſt bien bâtie & paſſablement grande, mais elle excita moins notre curioſité, que l'endroit de l'île où l'on prétend que demeurait ce ſaint apôtre. Le chemin qui y conduit, eſt entre des rochers eſcarpés & difficiles. A quelques pas de-là eſt un grand trou creuſé dans le roc, dont la voûte eſt ſoute-

L'Archipel.

nue par un pilier. C'est-là, dit-on, la grotte du ſaint & le lieu où il écrivit ſon apocalypſe. Je ne pus m'empêcher de rire de la ſimplicité des bonnes gens qui nous accompagnaient : ils nous montrèrent avec grand reſpect, pluſieurs crevaſſes que le temps a pratiquées dans le rocher, & nous racontèrent ſérieuſement comment le St. Eſprit entrait par ces fentes pour dicter à St. Jean ſon livre myſtérieux.

Un vent très-violent nous avait forcés en arrivant à Patinos d'entrer dans le port de *Griçou*, que ſa forme & les rochers dont il eſt rempli rendent fort dangereux. Nous en ſortîmes avec peine ; mais ayant enfin pris le large ſans accident, nous vînmes mouiller à l'île de Cos, moins connue dans l'hiſtoire politique de la Grèce, que célèbre par les hommes fameux qu'elle a vu naître. Hippocrate, l'un des plus grands génies qui aient jamais exiſté & le ſeul qui, créateur d'une ſcience, en ſoit demeuré l'oracle, après trois mille ans de travaux & de découvertes, était né dans cette île. Il reçut de ſon père Héraclide les élémens des ſciences. A peine en fut-il enrichi qu'il conçut une de ces grandes & importantes idées qui ſervent d'époque à l'hiſtoire du génie; ce fut d'éclaircir l'expérience par le raiſonnement, & de rectifier la théorie

par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

L'Archipel.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir ; & Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. D'après tout ce qu'on rapporte de lui, on n'apperçoit dans son ame qu'un sentiment, l'amour du bien ; & dans sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages ; tous doivent être médités avec attention, parce que son style est toujours concis ; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but, & pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins apperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs & de

L'Archipel.

ſes fautes. C'eſt de lui-même que nous tenons ces aveux : c'eſt lui qui, ſupérieur à toute eſpèce d'amour-propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, ſont faits pour reconnaître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier & le plus habile de leurs légiſlateurs, & que ſa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guériſons après des milliers d'années. La prédiction s'accomplit tous les jours. Auſſi les plus vaſtes empires ne peuveut pas diſputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; & aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

Cette île n'a rien qui la diſtingue actuellement. La beauté du climat, la fertilité du terroir & l'abondance des fruits, ſont des biens communs à ces contrées, & ſi l'on en excepte Patinos & quelques autres rochers de l'Archipel, la nature ſemble avoir également prodigué ſes bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos eſt ſur le rivage, ſon port eſt commode, & toute la côte eſt couverte d'orangers & de citroniers, qui forment l'aſ-

L'Archipel.

pect le plus séduisant; mais rien n'est aussi agréable que la place publique : un platane prodigieux en occupe le centre, & ses branches étendues la couvrent en entier : affaissées sous leur propre poids, elles pourraient se briser, sans les soins des habitans qui lui rendent une espèce de culte; mais comme tout doit offrir dans ces contrées les traces de leur ancienne grandeur, ce sont des colonnes superbes de marbre & de granit, qui sont employées à soutenir la vieillesse de cet arbre respecté. Une fontaine abondante ajoute au charme de ces lieux toujours fréquentés par les habitans, qui viennent y traiter de leurs affaires, & y chercher un asyle contre la chaleur du climat.

En allant de Naxie à Patinos, Tournefort raconte qu'il fut obligé de relâcher à Stenosa, méchant écueil, dit-il, sans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenosa est à l'est-nord-est à 18 milles de Naxie. On ne trouve dans Stenosa qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chèvres, que la peur de tomber entre les mains des corsaires ou des bandits, oblige de s'enfuir dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoie du biscuit à ces ber-

L'Archipel.

gers tous les trois mois, à peine trouvent-ils de l'eau dans cette île.

Nicouria, continue Tournefort, où nous relâchâmes aussi, est un bloc de marbre au milieu de la mer, peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, sur lequel on ne voit que des chèvres assez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté surprenante qui nous dédomagèrent de la mauvaise chère que nous avions faite à Stenosa.

Débarqués dans une île, nous ne manquions pas de nous informer s'il y avait quelque chapelle de la Vierge, bien assurés qu'elle serait dans l'endroit le moins accessible, & par conséquent le plus propre pour nos recherches. C'est à visiter ces chapelles que consiste toute la dévotion du peuple. On n'y arrive qu'en suant à grosses gouttes, & les Grecs comptent avec raison cette fatigue pour une des plus rudes pénitences que l'on puisse faire en ce monde : là, tout fondant en eau, ils se dépêchent de faire une douzaine de signes de croix répétés coup-sur-coup, accompagnés d'autant d'inclinations, non-seulement de tête, mais de la moitié du corps ; ensuite, si la lampe n'est pas allumée, ils battent le fusil, & brûlent deux ou trois grains d'encens sur une pierre plate, baisant l'image de la Vierge

L'Archipel.

& toutes les autres qui s'y trouvent. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un papa pour dire la meſſe. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort déliée. Comme l'on bâtit à bon marché dans ces pays, les Grecs, à l'agonie, laiſſent une vaingtaine d'écus pour dreſſer une chappelle, & c'eſt ce qui fait que toutes les îles en ſont couvertes. Nous ne fîmes que nous repoſer à Nicouria & nous paſſâmes pendant la nuit à Amargos.

Cette île eſt bien cultivée, elle n'a que 36 milles de tour, mais elle eſt horriblement eſcarpée. Les champs les plus fertiles appartiennent au monaſtère de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des meſſes; car tous les lieux extraordinaires inſpirent de la dévotion au peuple. A trois milles du bourg, ſur le bord de la mer, on a bâti une grande maiſon, qui de loin reſſemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb. Cette armoire pourtant renferme cent caloyers logés commodément; mais on n'y entre qu'à bonnes enſeignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui ſe

L'Archipel.

ferme par une porte couverte de tôle. En dedans c'est un corps-de-garde garni de massues de bois, faites sur le modèle de celle d'Hercule, & dont un coup serait capable d'assommer un bœuf: la précaution nous parût inutile, car avec un coup de pied on renverserait facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte. Les religieux nous assurèrent que leur maison avait été fondée à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge peinte sur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique; ils prétendent que cette image profanée dans l'île de Chypre & cassée en deux pièces, fut amenée miraculeusement sur la mer jusques au pied de la roche d'Amargos; que ces deux pièces s'y rassemblèrent; qu'elle a opéré & qu'elle opère encore plusieurs miracles. Comme on ne saurait sortir honnêtement des monastères sans donner à la sacristie, nous y laissâmes quelque petite monnaie, & les religieux nous régalèrent d'un plat de raisin, dont les grappes avaient environ un pied de longueur, fort doux & d'un excellent goût. Je m'avisai de demander à ces religieux d'où leur venaient d'aussi beaux fruits; ils m'assurèrent qu'on les cultivait dans un autre quartier de l'île, auprès de cette chapelle où l'on

conſervait cette urne ſi fameuſe qui ſe remplit d'eau & ſe vuide d'elle-même dans certain temps de l'année. Après tous ces beaux diſcours, nous nous ſéparâmes fort ſatisfaits les uns des autres, les religieux de nous avoir conté leur hiſtoire, & nous d'avoir connu la ſupercherie des moines, & la ſimplicité des peuples qu'ils abuſent dans les pays d'ignorance & de ſuperſtition.

L'Archipel.

Le 22 ſeptembre, paſſant fort près de Caloyère, rocher tout hériſſé, à 12 milles d'*Amargos*, le patron de notre caique s'aviſa de grimper ſur une des pointes de cet écueil pour prendre des faucons dans leurs nids; nous n'oſâmes le ſuivre: cet homme non-ſeulement avait le pied marin, mais il eſcaladait les rochers les plus eſcarpés avec une légèreté ſurprenante. Nous nous contentâmes de le prier de nous apporter toutes les plantes qu'il trouverait, l'aſſurant que nous lui cédions volontiers notre part des faucons: nous ne perdîmes rien à ce marché; il nous apporta quelques plantes que nous aurions préférées à tous les oiſeaux de paradis qui ſont en Arabie.

CHAPITRE VIII.

Golfe de Macri. — Tombeaux de Telmissus. — Différens sarcophages. — Détails de ces monumens. — Réception du Voyageur chez un prince turc résidant à Moglad. — Caractère de ce vieillard. — Rencontre d'un médecin Arabe. — Ruines de la ville de Stratonicea, *aujourd'hui Eski Hissar. — Fête turque.*

Ionie.

L'ISLE de Cos est voisine de plusieurs petites îles, parmi lesquelles *Symio* est la seule qui puisse inspirer quelque curiosité. Ses habitans sont aujourd'hui célèbres dans l'art de plonger, & cet exercice est la plus grande occupation, comme il est l'unique ressource de ces êtres presque amphibies. Les femmes mêmes y disputent le prix d'un art qui paraît si peu fait pour elles, & l'on prétend que, par un réglement toujours observé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves d'un talent, seul héritage qu'ils puissent transmettre à leurs enfans. A la pêche du corail & des éponges qui se trouvent abondamment dans ces parages, les habitans de Symio joignent une autre branche de com-

merce ; ils voyagent souvent dans l'Archipel pour essayer de tirer parti des bâtimens naufragés. Ils y a quelques années que le propriétaire d'un vaisseau coulé à fond près de l'île de Scio, étant couvenu de partager avec eux ce qu'ils en pourraient retirer, ils parvinrent à le vider entièrement. On donne à l'île de Symio trois milles de circuit. On y voit un vieux château sur le bord de la mer. Le vin y est bon, & les habitans y nourrissent une grande quantité de chèvres.

Ionie.

Nous nous embarquâmes le 28 juin pour me rendre au fond du golfe de Macri, où j'avais l'espérance de trouver quelques antiquités inconnues aux voyageurs, qui avaient parcouru l'Asie mineure avant moi. Nous passâmes entre deux îles qui sont à l'entrée du golfe. En continuant de s'avancer & en suivant la côte à gauche, on rencontre un cap, nommé en turc *Bocomadi*, anciennement *Crya*, il tenait son nom de la ville de *Cryassus* qui n'en était pas éloignée.

Le golfe de Macri portait dans l'antiquité le nom de *Telmissus Sinus*, de la ville de Telmissus dont les ruines subsistent encore. On ignore absolument l'origine de cette ville, dont Arrien fait mention. Ses habitans avaient déja dans l'art des augures, cette réputation

Ionie.

qu'ils ont toujours conſervée. On trouve dans Hérodote, que Créſus, dernier roi de Lydie, alla conſulter des devins à *Telmiſſus*, Alexandre apprit d'eux une conjuration tramée contre ſes jours ; enfin, du temps de Cicéron, ils excellaient encore dans cet art impoſteur, auquel la philoſophie ne laiſſe plus que de bien faibles reſſources.

Les reſtes d'un théâtre, & les riches fragmens que nous découvrîmes dans les ruines de Telmiſſus, dépoſent pour ſon opulence paſſée, bien moins encore que les monumens funèbres, dont je vais faire connaître les détails.

Au fond du golfe de Macri, & ſur le bord de la mer, eſt un petit bâtiment nommé *Mey*. Il eſt bâti au pied d'une hauteur, ſur laquelle ſont les ruines d'une fortereſſe. Sur le penchant de la colline & juſqu'à la mer eſt une grande quantité de tombeaux, ou ſarcophages de pierre griſe de différentes formes & de différentes grandeurs. Le premier que nous apperçûmes a ſur ſon petit côté une ouverture carrée, par laquelle il eſt vraiſemblable qu'on introduiſait le cadâvre : on la fermait ſans doute avec une pierre qu'on ſcellait fortement.

Le ſecond était le plus grand de tous ceux

que nous avons rencontré dans cet endroit. Il eſt d'un deſſin très-ſingulier & je n'en connais aucun du même genre: il ſemble qu'on ait voulu imiter un édifice conſtruit en bois. On ſait combien les anciens ont ſouvent cherché à donner à leurs tombeaux, la forme de leurs édifices & de leurs maiſons. Dans ces urnes de marbre, dont on voit une ſi grande quantité en Italie, on diſtingue le toît avec ſes diviſions, & la porte tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte & quelquefois occupée par le génie de la mort.

Ionie.

La nature imprime généralement à tous les êtres qu'elle anime, le déſir de leur conſervation; l'homme ſeul étend ce ſentiment juſques ſur les débris inutiles de ſon exiſtence. Rien de plus naturel ſans doute, que de recueillir les reſtes de ce que l'on a aimé, de les ſouſtraire à une deſtruction dont le ſpectacle ſerait trop révoltant, de conſerver même précieuſement des cendres chéries : mais ce ſoin pénible de rendre les tombeaux inacceſſibles, de ſurcharger la terre de ces maſſes énormes, pour éterniſer ce qui n'eſt plus, on ne peut l'imputer qu'à une abſurde ſuperſtition, à laquelle bientôt après vint ſe joindre la vanité la plus ridicule. Les prêtres répandirent cette opinion, que l'état du corps influait ſur ce-

Ionie.

lui de l'ame; & les grands, en adoptant cette idée lucrative pour ses auteurs, firent de leurs tombeaux des monumens de faste & de magnificence. Assurer des soins funéraires à son corps, c'était alors sauver son ame; avec de l'opulence on joignait à l'espérance d'un repos éternel, l'agrément de garder son rang, même après sa mort, & d'avoir la prééminence sur les autres cadâvres. On inventa l'art des embaumemens & des injections; on creusa des rochers pour y mettre à l'abri de toute insulte, ces corps ainsi préparés, & des milliers de malheureux furent employés pendant des règnes entiers, à construire des pyramides, asyles des tyrans, même après leur mort. L'usage de creuser des tombeaux dans le sein des rochers, est sans doute le plus ancien, parce qu'il est le plus simple & le plus propre à remplir le but qu'exigeait alors la religion. Mais l'antiquité de ces monumens, ne permet pas de déterminer l'époque de leur construction; ils sont trop antérieurs à l'histoire, pour qu'elle puisse fournir quelques lumières à cet égard.

On trouve dans la Haute-Égypte, un grand nombre de grottes, qui sans doute étaient consacrées à cet usage. Mais aucun de ces monumens n'a autant d'analogie avec ceux de Telmissus, que les tombeaux de Persépolis dont

dont parle Chardin dans ſon voyage. C'eſt en ſaiſiſſant ces rapports, en ſuivant ces analogies, que l'on peut eſpérer d'entrevoir cette chaîne de connaiſſances, par leſquelles les peuples anciens ſe ſont communiqués, & dont nous avons tant de peine à ſaiſir quelques fragmens. Ionie.

Malgré les précautions que nous avions priſes, ce ne fut point ſans peine que nous parvinmes à nous procurer les chevaux dont nous avions beſoin. Nous partîmes enfin des ruines de Telmiſſus, le 30 juin à onze heures du ſoir, guidés par le Grec que l'on avait envoyé de Smyrne, & qui était venu nous joindre au golfe de Macri, après avoir porté les lettres du conſul aux différens agas chez leſquels nous devions paſſer.

Nous n'allâmes point à la petite ville de Macri, où l'on nous aſſura que nous ne trouverions aucune antiquité, & nous tournâmes à gauche pour faire le tour du golfe & remonter vers le nord.

Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous paſſâmes deux petites rivières, dont les eaux réunies forment le fleuve Glaucus. Les ſentiers que nous ſuivions, ſont à peine frayés; le pays eſt rempli de montagnes & abſolument inhabité. Après avoir paſſé la

Ionie.

journée dans un bois, qui ne nous garantit que bien faiblement d'une chaleur exeſſive, nous remontâmes à cheval à quatre heures après midi. Nous trouvâmes dans notre route un tombeau ſemblable à ceux de Telmiſſus, également creuſé dans le rocher, mais d'ordre dorique, & ſeulement élevé de quelques pieds au-deſſus du niveau du terrein.

Le 2 de juillet au matin, nous arrivâmes dans un méchant hameau ſitué dans une plaine agréable, après avoir paſſé une petite rivière, qui paraît dans l'hiſtoire avoir autrefois ſéparé la Lycie de la Carie, & qui ſe rend à la mer.

La Carie fut une des provinces dont Mithrydate s'empara pendant les diviſions de Marius & de Sylla. Ce fut à Stratonicée qu'il vit & qu'il aima la malheureuſe Monime; mais enfin réduite en province romaine ſous Veſpaſien, elle ſuivit toujours, depuis cette époque, le ſort de l'empire, juſqu'au moment où les croiſés s'écartant du véritable objet de leurs grands travaux, s'emparèrent de Conſtantinople, & chaſſèrent de ſes états un prince chrétien qui les y avait reçus. Depuis les conquêtes des Turcs, la Carie eſt toujours demeurée ſous la domination ottomane.

Après avoir traverſé la rivière qui ſe jète à

la mer près de l'ancien emplacement de *Dædala*, & être ainsi entrés dans la Carie, nous traversâmes avec peine des montagnes couvertes de bois, & nous rencontrâmes un misérable hameau, au sortir duquel nous passâmes une petite rivière. Le pays devint alors plus agréable; une vaste plaine, couverte de lauriers-roses, de myrthes & de grenadiers, nous conduisit à un ruisseau qui se jète dans le fleuve *Axon*. Bientôt nous passâmes ce fleuve & nous nous reposâmes sur ses bords. Après avoir traversé plusieurs plaines, dont quelques-unes étaient cultivées, nous nous trouvâmes engagés dans des montagnes très-élevées. Nous fûmes obligés de nous y arrêter quelques heures, pour laisser passer la chaleur qui fut presque intolérable, & nous parvinmes au pied d'une montagne aussi haute qu'escarpée, qu'il serait impossible de gravir si l'on n'y avait pratiqué un chemin dont les détours multipliés adoucissent un peu l'excessive roideur. Ionie.

Nous traversâmes ensuite un village nommé *Dourlach*, où nous n'apperçûmes aucun vestige d'antiquités : nos conducteurs, craignant pour nous un mauvais accueil de la part de l'aga auquel il appartenait, nous conduisirent un quart de lieue plus loin au pied d'un arbre

Ionie.

ſous lequel nous paſſâmes la nuit. Cette manière de voyager eſt le tableau fidèle de la vie que nous avons menée pendant près d'une année, & à laquelle il eſt facile de s'accoutumer dans un climat où les nuits ſont auſſi belles & où l'on jouit ſi bien de l'abſence du ſoleil. Lorſque les chemins & nos travaux nous le permettaient, nous marchions la nuit, & nous paſſions la journée dans le plus épais d'un bois, & ſouvent plongés dans un ruiſſeau. Les vivres nous ont rarement manqué dans toute l'Aſie mineure, & l'on trouve, dans tous les lieux habités, des poules, que la miſère du pays met à un prix fort médiocre; on peut auſſi ſe pourvoir d'une outre que l'on trouve ſouvent à remplir d'aſſez bonne eau. Enfin, cette partie de mon voyage ne me paraît plus qu'une promenade agréable, quand je la compare à toutes les miſères réunies que j'éprouvai quelques mois après dans la Haute-Grèce.

Nous prîmes notre route vers Moglad, ville élevée ſur les ruines d'*Alinda*, & nous y arrivâmes après trois heures de marche: c'était le lieu de la réſidence de l'aga Haſſan-Tchaouſch-Oglou, qui, par ſes richeſſes & ſur-tout par ſon courage, s'était rendu indépendant de la Porte. Il avait alors quatre-vingts ans, & ſa

puissance semblait affermie par le respect qu'inspirait son âge : il instruisait son fils dans l'art de se maintenir après lui contre le nom du sultan, c'est-à-dire, contre les intrigues du sérail & les caprices des visirs : ses petits-fils étaient ses lieutenans, & il leur avait donné, comme en appanage, les gouvernemens des villes ou bourgades voisines.

Ionie.

Nous arrivâmes de très-grand matin, & descendîmes au caravansérail, où je fis une rencontre qui me devint très-utile. J'apperçus, en entrant, un homme avec l'habit, qui, dans l'orient, est commun aux interprêtes & aux médecins. Il m'aborda aussitôt, & m'adressant la parole en italien, il me félicita sur mon arrivée & m'offrit ses services. On imagine aisément de combien de questions je me hâtai de l'accabler : il n'était pas moins empressé de me connaître, & en moins d'une demi-heure nous devinmes amis intimes. Il était Arabe, parlant parfaitement toutes les langues du levant, & prétendait avoir passé deux ans à Padoue, pour y étudier la médecine : je ne tardai pas à me convaincre que s'il ne m'en imposait pas, il avait au moins bien peu profité dans cette école. Une suite de malheurs l'avait obligé de se réfugier dans cette contrée, où il était devenu le médecin de l'aga de Mylassa, qui de-

Ionie.

puis un mois l'avait envoyé à celui de Moglad, dont la ſanté s'était dérangée par des excès téméraires à ſon âge; il en racontait les détails, & s'ils n'étaient point exagérés, il faut convenir que le vieux Haſſan ne montrait pas dans ſa vie particulière autant de prudence que dans ſa vie politique.

Le médecin ſe chargea d'aller lui annoncer mon arrivée, & de ſavoir l'heure à laquelle il me recevrait. Ce fut ſur les dix heures que je me rendis à ſon palais: je traverſai une cour immenſe, autour de laquelle étaient attachés plus de cent chevaux magnifiquement équipés; & paſſant près de la porte du harem, devant laquelle étaient pluſieurs eunuques noirs, je montai au palais: il était preſqu'entièrement conſtruit en bois; mais un grand eſcalier & de vaſtes galeries extérieures ne laiſſaient pas de lui prêter aſſez d'apparence. Ces galeries étaient remplies d'une foule de Turcs, de nègres, de tartares, qui tous ſe preſſaient pour me voir, me toucher, examiner mes armes, mes habits, & me parlaient tous à-la-fois des langues qu'ils ſavaient bien que je n'entendais pas.

Après m'avoir fait ſubir cette perſécution pendant près d'une demi-heure, on me fit commencer le cours de mes viſites. Je

fus d'abord conduit chez le *kiaya*, ou premier officier de l'aga, de-là chez son fils, & enfin je parvins jusqu'au père : il était au fond d'une très-grande salle, dans l'angle du sopha, avec un de ses arrières petits enfans entre ses genoux. Je pris place à côté de lui ; le médecin arabe, qui servait d'interprête, était entre nous, agenouillé sur le tapis, ses mains l'une sur l'autre, & glissées dans le bout de ses manches, usage qui dans l'orient a toujours été la marque du respect le plus profond. On offrit mes présens à l'aga : ils consistaient en une montre d'or, une paire de pistolets, des étoffes de soie rayées d'or, pour habiller deux de ses femmes, & une caisse de bouteilles de syrops & de confitures sèches, dont je portai avec moi une ample provision.

Ionie.

Hâssan me fit beaucoup de questions sur mon voyage, & mes réponses ne firent qu'augmenter sa surprise : il ne concevait pas que la simple curiosité eût été pour moi un motif suffisant de m'exposer à tant de fatigues ; & il pouvait en effet s'en étonner, n'étant jamais sorti de cette contrée presque sauvage que pour quelques expéditions militaires. Après des efforts, peut-être inutiles, pour lui faire comprendre le genre d'intérêt qui m'amenait de si loin dans un pays autrefois célèbre, je

S 4

Ionie.

lui parlai de sa réputation, de sa puissance, du courage & de la prudence dont il avait eu besoin pour se rendre indépendant. Il ne me parut pas insensible à ces éloges, & d'un geste fit éloigner un peu les assistans. La confiance qu'il semblait me montrer, m'inspira plus de hardiesse ; je lui fis à mon tour quelques questions, & j'appris qu'il n'avait jamais eu aucune mission de la Porte ; que ses richesses, première source de son crédit, étaient bientôt devenues le fondement de son autorité ; qu'il avait été inquiété par les pachas voisins, mais que sa bravoure avait repoussé leurs attaques ; qu'enfin il s'était composé un gouvernement, & en quelque sorte un état, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ses réponses un grand sens naturel, mêlé d'une simplicité naïve, qui m'enhardit encore, & je mêlai à de nouvelles questions de nouveaux éloges de ses talens. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le voyez : obligé de me défendre contre des aggresseurs injustes, je me suis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait ; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha, & ils ont regardé comme meilleur maître celui auquel ils payaient la moitié moins. Je protège mes amis,

& je fais étrangler, comme il eſt juſte, mes ennemis, ou ceux que je ſoupçonne de l'être. Après ces mots, tels que me les rendit l'interprête, il lui ordonna de me demander pourquoi j'avais ſouri. Je répondis que de faire étrangler ſes ennemis, pouvait être fort prudent, mais que de commencer par-là, ſur un ſimple ſoupçon, n'était peut-être pas d'une exacte juſtice. Dis à cet étranger, repliqua-t-il, que ce qui eſt néceſſaire eſt juſte, qu'autrement Dieu ne l'aurait pas permis, & ne m'aurait pas récompenſé par de ſi longs ſuccès.

Ionie.

Je me gardai bien de réfuter ce raiſonnement turc, & je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ſes proſpérités. Le ſultan, me repliqua-t-il, ne peut plus me faire grand mal; j'ai quatre-vingts ans, j'ai paſſé ma vie riche, heureux, cher à mes amis, & redouté de mes ennemis; ma ſanté ſe dérange, il ne me reſte plus que peu de momens à vivre, & je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au ſultan, qui ne me connait pas, & au nom duquel on m'aurait fait couper la tête, ſi je n'avais toujours pris ſoin d'écarter de mon territoire les émiſſaires chargés de cette commiſſion. Je ſouhaite ſeulement que mes fils me reſſemblent; qu'après ma mort ils ſachent

Ionie.

ſe défendre, & tranſmettre leur autorité à cet enfant que je chéris. Je l'écoutais, frappé de ſes réponſes & de quelques traits qui me rappelaient le viſir Acomat, peint par Racine. Lorſque je vis ſon viſage s'égayer, & tout-à-coup ayant regardé l'endroit ſur lequel ſes yeux ſemblaient ſe fixer, j'apperçus une figure extraordinaire qui faiſait mille contorſions, & parlait avec une extrême volubilité. L'Arabe m'expliqua que c'était un fou, favori de l'aga, qui le quittait rarement. Il parut s'amuſer beaucoup de ſes geſticulations & de ſes plaiſanteries; & après quelques inſtans, il me demanda ſi les princes de mon pays avaient des fous dans leurs palais. Je leur répondis qu'ils en avaient eu autrefois, mais qu'ils n'en avaient plus aujourd'hui d'atitrés, & qu'à cet égard ils s'abandonnaient avec confiance aux haſards de la ſociété. C'eſt un ancien uſage parmi nous, reprit-il, & qui n'a aucun inconvénient : ce ne ſont pas les fous qui ſont dangereux dans les cours, ce ſont les ſots; je paie un fou pour m'amuſer, & des gens ſenſés pour s'occuper de mes affaires. Si le ſultan avait fait de même, les efforts de ſes armes, mieux dirigés, n'auraient pas échoué récemment contre un petit nombre de Ruſſes.

Haſſan, après s'être informé de la route

que je voulais tenir, me promit de m'aſſurer ma marche & de me donner un de ſes gardes, qui, quoique ſeul, en impoſerait dans tout le pays, par le reſpect qu'inſpirerait le nom de ſon maître. Une heure après mon retour dans le caravanſérail, Haſſan m'envoya en grande cérémonie un aſſez beau cheval iſabelle ; c'eſt chez tous les muſulmans le préſent le plus honorable, & celui qu'ils regardent comme la plus grande marque de conſidération. Ionie.

Je paſſai le reſte de la journée à prendre du médecin arabe des renſeignemens ſur le pays qu'il connaiſſait aſſez bien ; &, comme Haſſan n'avait plus beſoin de lui, je l'engageai à me ſuivre à Mylaſa, où il pouvait m'être utile. Il ne m'avait pas fallu une converſation bien longue avec lui, pour juger de ſes connaiſſances en médecine, & quelques queſtions qu'il avait haſardées en examinant une boîte de drogues que je portais avec moi, m'avaient déja donné la meſure certaine de ſon érudition, lorſqu'on vint lui dire qu'un de ſes malades était dans un état affreux, & que ſur-tout depuis la dernière priſe du remède, ce malheureux éprouvait des douleurs inſupportables. Il me prit alors un peu à l'écart, & m'avouant ſon inſuffiſance en médecine, il me pria de ſoulager le miſérable pour lequel

Ionie.

on venait de l'appeler, ne doutant point, disait-il, que je ne fusse un très-habile homme, capable de faire sa fortune, en lui communiquant une partie de mes secrets : pour moi, ajouta-t-il, je suis forcé d'abandonner ce malade ; il est depuis quinze jours tourmenté d'une colique néphrétique, & tous mes soins ne semblent qu'aggraver son mal ; le ciel m'est cependant témoin que j'y fais de mon mieux, & Dieu sait si je lui épargne la rhubarbe. De la rhubarbe pour une colique néphrétique ! On peut imaginer quels furent mes cris. Le pauvre Arabe chercha plusieurs raisons pour se justifier, & finit par la meilleure de toutes. Sa pharmacie n'était pas étendue, & du seul remède qu'il possédait, il faisait un remède universel : il en bourrait ses malades, & puis il déplorait l'incertitude & l'insuffisance de l'art. Je réussis à réparer un peu ses torts avec celui qu'il venait de tourmenter si cruellement, par une saignée, des bains, & une boîte de pilules de savon que je lui laissai. La déférence du docteur arabe ne manqua pas d'inspirer pour moi à tous les habitans une confiance qui me devint pénible ; les malades accouraient en foule, & mes drogues auraient été bientôt épuisées, si j'eusse cédé à leur empressement, ou au plaisir de faire quelques

expériences. Je me contentai de hasarder quelques saignées, de distribuer généreusement quelques onguens, &, à la faveur de la nuit, je me dérobai aux embarras de ma réputation, & au danger plus instant de la perdre. Ionie.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-Hissar, après avoir marché toute la nuit dans un pays assez agréable, & après avoir traversé des plaines dont quelques-unes étaient cultivées. Eski-Hissar n'est qu'un village peu considérable; les maisons qui le composent, entourées d'arbres hauts & touffus, sont placées sur les bords d'un ruisseau, dont les eaux pures & limpides se précipitent en cascades parmi les débris des édifices les plus somptueux.

Après avoir travaillé toute la journée à mesurer les ruines, j'allai voir l'aga, petit-fils d'Hassan-Tchaousch-Oglou: c'était un jeune homme fort laid, parfaitement stupide, & qui vraisemblablement ne tarda pas à être étranglé après la mort de son grand-père. Il me reçut d'abord avec beaucoup de hauteur; mais lorsque j'eus essayé de lui faire comprendre le motif de mon voyage, il en conclut qu'il n'y avait qu'un fou qui put s'exiler ainsi de son pays; &, déposant de ce moment toute

Ionie. ſa dignité, il me traita avec la plus grande conſidération. Après m'avoir aſſuré que j'aurais la liberté d'examiner le pays, il me dit que j'arrivais très-à propos pour prendre part à une fête qu'il allait ſe donner, & dont aſſurément je ſerais ſatisfait. Je me rendis à l'heure indiquée ; & quoique je n'euſſe pas une haute idée des ſpectacles turcs, j'étais cependant loin de ſoupçonner le genre de celui qui m'attendait. L'aga, maître bienfaiſant, voulait en partager le plaiſir avec ſes vaſſaux, qui, rangés autour de la place, donnaient les marques de l'impatience la plus vive; c'était en vain qu'on cherchait à la calmer par la muſique la plus aigre & la plus diſcordante.

A peine fus-je placé près de l'aga, qu'on vit entrer un Turc richement vêtu, la tête couverte d'un bonnet chargé de perles: après quelques gambades & beaucoup de grimaces, il s'accroupit au milieu de la place, &, d'un air preſque frénétique, ſe mit à chanter une longue ſuite de vers: il s'accompagnait du ſon bruyant & répété d'une eſpèce de guitare qu'il ne ceſſait de frapper de tous ſes doigts réunis. Il célébra d'abord le courage & les victoires du brave Haſſan, comme, dans Homère, Télémaque entend chanter les louanges de ſon père à la table de Ménélas. Ces chants belli-

Ionie.

queux furent bientôt ſuivis de chants plus analogues au ſpectacle qui ſe préparait : il célébra l'objet de ſon amour, en peignit tous les charmes ; mais, trop fidèle aux exemples des anciens, il ne fit qu'atteſter la corruption de ces climats & rappeler les égaremens d'Anacréon. Quatre jeunes gens entrèrent alors en danſant, & jouèrent enſuite une eſpèce de farce d'une obſcénité trop révoltante pour qu'on puiſſe ſe permettre même de l'indiquer. L'enthouſiaſme de l'aga, les applaudiſſemens & l'yvreſſe générale du peuple, m'apprirent à quels excès les Turcs pouſſent un vice, qui ſemble héréditaire chez les habitans de ces climats.

Dans la cour de l'aga eſt une enceinte quarrée, un peu plus longue que large, formée par une muraille de marbre blanc : les faces extérieures de ce monument ſont décorées d'une bâſe & d'une corniche de fort bon goût ; au-deſſous, ſont des objets ronds & ſaillans, qui me paraiſſent repréſenter des boucliers, tels que les anciens en ont ſouvent portés. Cette enceinte, qui ne paraît pas avoir été jamais couverte, renfermait ſans doute des ſarcophages, qui peut-être exiſtent encore ſous les décombres dont elle eſt remplie : les deux marches qui s'élèvent au-deſſus de la corni-

che, & qui indiquent la forme pyramidale
Ionie. affectée aux tombeaux, m'avaient déja fait soupçonner l'objet de cet édifice, lorsque nous découvrîmes sur une des surfaces une longue inscription, au haut de laquelle on lit en gros caractères grecs : *Tombeau de Philécus.*

Nous avions entrepris le travail long & pénible d'en copier fidèlement tous les traits, lorsque le médecin arabe, que je m'étais attaché par quelques présens, & par l'espérance d'en recevoir de nouveaux, m'avertit des questions importantes que l'aga venait de lui faire. Après s'être informé de tout ce qui pouvait me regarder, il voulait encore savoir si nous avions beaucoup de sequins, & il avait chargé l'Arabe de le découvrir. Cette curiosité dans un brigand, qui pouvait d'un geste nous faire assomer, sans qu'on fut jamais ce que nous serions devenus, augmenta les inquiétudes que mes conducteurs commençaient à me donner. Je découvris bientôt qu'ils étaient tous d'accord pour me tromper, & craignant une connivence dangereuse, je partis promptement d'Eski-Hissar, après avoir chargé un papa grec, qui me paraissait intelligent, de copier avec le plus grand soin l'inscription que j'étais obligé d'abandonner. Il me promit la plus grande exactitude, se fit payer fort chèrement,

rement, & ne m'envoya, au lieu dont nous étions convenus, que la dixième partie de l'inſcription, encore ce fragment paraiſſait-il copié avec peu de ſoin. Il eſt impoſſible d'en rien expliquer; peut-être même cette inſcription eſt-elle dans une langue étrangère, quoiqu'écrite avec des lettres grecques. Si quelque voyageur pénètre dans cette partie, il ne doit rien négliger pour ſe procurer ce monument, dont l'explication ſerait ſans doute très-intéreſſante. Ionie.

Nous allâmes en une nuit d'Eski-Hiſſar à *Mélaſſo*, autrefois Mylaſa, par des montagnes preſque inacceſſibles, & par des bois remplis de roches eſcarpées. L'origine de Mylaſa remonte juſqu'à ces époques incertaines où l'hiſtoire conſerve encore tous les caractères de la fable. De tous les temples qui décoraient anciennement cette ville, un ſeul avait échappé aux outrages du temps, au zèle aveugle des premiers chrétiens, ou à la ſuperſtition barbare des muſulmans. Ce monument, dédié à Auguſte & à la divinité de Rome, vient auſſi d'être détruit, & l'on ne retrouve plus que ſes fragmens employés à conſtruire une moſquée.

A un quart de lieue de la ville eſt un édifice de marbre blanc, d'une forme & d'une exécution intéreſſante : c'eſt un tombeau à

Ionie.

deux étages, dont le rez de chaussée formant un soubassement, était destiné à renfermer les corps ou les cendres des morts; il n'y avait aucun escalier pour monter dans la partie supérieure, où il paraît cependant que les parens du mort se rassemblaient quelquefois: une ouverture d'environ deux pouces de diamètre, qui communipue dans le soubassement, paraît destinée à recevoir les libations qu'ils y répandaient; le soubassement porte huit colonnes & quatre pilastres d'ordre corinthien, & l'édifice se termine en pyramide. Les colonnes de cet édifice sont remarquables par leur forme particulière, & par les corps droits qui semblent unir les deux parties dont elles sont composées : les cannelures des colonnes & des pilastres n'occupent que les deux tiers supérieurs du fût, exemple fort rare dans les monumens anciens; la frise est d'une forme bisarre, & l'on a supprimé la corniche, pour contribuer à la forme pyramidale de cet édifice.

A l'est de la ville de Mylasa, est une porte en marbre blanc que nous mesurâmes avec le plus grand soin : le dessin en est pur, & les proportions en sont belles. Les défauts que l'on pourrait y remarquer, ne sont que dans les détails de son entablement.

Sur la clef de l'arcade, eſt une double hache, ſymbole du Jupiter de Labranda, dont le temple appartenait aux Mylaſiens: cette hache avait été enlevée par Hercule à l'amazone Hyppolite, & ce héros en avait fait hommage à la reine Omphale, dont les ſucceſſeurs l'avaient depuis toujours portée comme la marque de la royauté. Candaule la perdit avec la vie; Arſelis, ſon vainqueur, de retour en Carie, éleva au dieu qui l'avait protégé une ſtatue, dans la main de laquelle il plaça cette hache. Ionie.

A l'eſt de Mylaſa & environ à une lieue de diſtance, eſt un tombeau creuſé dans une montagne, & ſemblable à ceux de Telmiſſus.

Dès l'époque la plus reculée, les habitans ſemblent n'avoir eu d'autre métier que celui des armes: c'était une nation de guerriers, qui s'enrôlaient indifféremment dans les armées de quiconque pouvait les payer. L'habitude, & ſi l'on peut le dire, le beſoin de la guerre leur en avait fait inventer & perfectionner les moyens. C'eſt à eux que l'on devait les courroies des boucliers, les panaches des caſques. Le déſir du pillage paraît avoir été le ſeul motif qui leur fit abandonner leur patrie, pour vendre leur ſang & leur courage:

Ionie.

guidés par ce sentiment avilissant, ils n'avaient point la sage politique de cette nation respectable, qui, lorsqu'elle est en paix, fait exercer & soudoyer, par des puissances alliées, une partie de ses citoyens toujours prêts à revoler dans leur patrie, pour y défendre la liberté que leurs pères ont méritée par tant de prodiges de valeur.

Les descendans des Cariens ont conservé le caractère de leurs ancêtres, & la contrée qu'ils habitent, fournit encore un grand nombre de soldats : les uns sont soudoyés par les pachas de l'Asie mineure ; les autres entrent au service de ces agas, dont l'ambition a toujours besoin de leur secours, & qui, dans leur indépendance précaire, sont forcés de partager le produit de leurs vexations avec ceux que leur assurent les moyens de les continuer. Ces guerriers préfèrent au souverain que leur a donné le hasard de la naissance ou le sort d'une révolution, celui qui paie le mieux leurs exploits & qui les fait jouir davantage des biens qu'ils lui procurent. Ils changent souvent de maîtres, & se vantent de pouvoir ne consulter jamais que leur propre intérêt. Ceux dont ils assurent la grandeur, sont obligés de reconnaître leurs services ; & jamais aucun de ces usurpateurs, si souvent cruels & féroces, n'a

pu concevoir le projet de vendre le soutiens de son autorité, n'a pu spéculer sur le sang de ses sujets, & attendre le prix de ses plaisirs du carnage que l'on en ferait dans un autre hémisphère. Ionie.

CHAPITRE IX.

Route de Melasso à Boudroun, autrefois Halicarnasse. — Détail de ses ruines. — Assem Kalasi, autrefois Iasus. — Caravane. — Ville de Kiselgick. — Milet & ses environs. — Description de la fontaine de Biblis & de la plaine du Méandre. — Vestiges du temple de Minerve Polias *à Priène. — La fameuse Aspasie était de Milet.*

Ionie.

APRÈS avoir achevé d'examiner les monumens de Mylasa, je résolus d'aller à Boudroun, où j'espérais en trouver qui me dédommageraient de cette course assez longue & assez difficile. Nous partîmes le 7 juillet à deux heures du matin, accompagnés du médecin arabe qui avait consenti à me suivre encore quelques jours. Nous traversâmes une assez belle rivière, mais terminée par quelques montagnes, & nous arrivâmes à neuf heures du matin à une métairie de l'aga de Mylasa. Un chiaoux négre, qui nous escortait par son ordre, nous y fit reposer jusqu'au soir. Nous marchâmes alors par de très-mauvais chemins,

& nous entrâmes dans des montagnes, que nos chevaux excédés refusèrent de franchir. Il fallut nous résoudre à les laisser reposer une partie de la nuit, & après avoir mangé quelques poules dont nous nous étions pourvus, nous dormîmes jusqu'au lever du soleil : nous montâmes alors à cheval; mais ce ne fut que pour quelques instans. Nous fûmes obligés de traîner nos chevaux ou de les chasser devant nous, & nous n'arrivâmes à Boudroun qu'après une marche pénible de cinq heures dans des montagnes escarpées où la route que l'on doit tenir est à peine indiquée.

Ionie.

Halicarnasse, aujourd'hui Boudroun, l'une des villes les plus riches de l'Asie mineure, fameuse par les historiens célèbres auxquels elle a donné le jour, plus fameuse encore par le monument fastueux des regrets d'Artémise, devait sa fondation à une colonie de Doriens. Elle fut long-temps assujétie à des tyrans particuliers que lui donnaient les Perses. Hérodote s'en exila volontairement pour ne point partager la servitude de sa patrie; mais au retour de ses voyages, connaissant mieux toute l'étendue de ses devoirs, & pénétré de l'obligation de les remplir, il rentra dans Halicarnasse, & sut inspirer au peuple le courage de chasser son tyran. Quel intérêt nouveau! quel

Ionie.

caractère de force & de vérité n'aurait point reçu l'histoire, si tous ceux qui l'ont écrite en eussent acquis le droit au même titre qu'Hérodote! Nous ne dissimulerons point qu'il fut mal payé d'un si grand service; mais, à la distance de tant de siècles, comment se rendre juge entre ses concitoyens & lui? comment décider s'ils furent injustes à son égard, ou si lui-même, abusant de son bienfait, n'aspira pas à un crédit toujours inquiétant pour un peuple libre? Sa résignation dans son exil, son silence sur cet objet, sont-ils un aveu tacite de ses torts, ou la preuve de son innocence & de sa grandeur d'ame?

Les historiens, depuis l'époque de la douleur d'Artémise & du magnifique tombeau que fit élever à son époux cette femme si fidelle & cette sœur si tendre, ne font presque plus mention de cette ville; fut-elle heureuse? ou ses malheurs furent-ils obscurs? On la retrouve dans l'histoire au moment où les querelles de religion vinrent troubler l'Asie; il paraît même qu'elle était alors encore une assez grande ville, & que ce sont les Sarrasins qu'il faut principalement accuser de sa destruction. Les chevaliers de Saint Jean s'en emparèrent, lorsqu'après les prémières croisades ils se furent établis à Rhodes, & ils construisirent sur les fondemens

du palais de Mausole la forteresse qui existe encore aujourd'hui.

Ionie.

Il est facile de reconnaître l'emplacement d'Halicarnasse, d'après la description que Vitruve en a laissée. Il compare la forme de cette ville à celle d'un théâtre; sur la partie droite du port était un temple de Vénus & de Mercure, près de la fontaine Salmacis; sur la gauche était le palais bâti par Mausole, & ces monumens, réunissant le double objet de la magnificence & de l'utilité, formaient deux citadelles qui résistèrent long-temps aux effots d'Alexandre.

Il ne reste plus aucuns vestiges du tombeau de Mausole, malgré tous les soins qu'Artémise avait pris pour éterniser ce monument de ses regrets. Sa forme & sa solidité l'auraient préservé des injures du temps. Il faut qu'il ait été détruit par le besoin d'employer ses matériaux; & quoique rien ne nous indique l'époque de sa destruction, il ne serait peut-être pas téméraire d'en accuser les chevaliers de Saint Jean, qui, meilleurs juges des exploits guerriers que des productions des arts, étaient sans cesse occupés à se fortifier contre les attaques des Musulmans. Peut-être le château a-t-il été construit & souvent réparé avec ces ruines précieuses. On apperçoit en effet plusieurs statues

Ionie.

maçonnées dans ses murailles, & Thévenot dit avoir vu dans l'intérieur plusieurs bas-reliefs & quelques inscriptions ; je ne pus obtenir de l'aga la permission d'y entrer.

On voit quelques ruines au milieu de la ville. Leur position peut faire présumer qu'elles appartiennent au temple de Mars, dont parle Vitruve. Mais le style de ses ruines doit faire douter qu'elles soient les débris du monument dont on vient de parler, & l'on pourrait les croire plus récentes. Elles n'ont point ce caractère mâle que les Grecs imprimaient à l'ordre dorique dans les beaux siècles de leur liberté ; les colonnes fort espacées paroissent trop maigres, & l'entablement trop lourd, a de hauteur, près de la moitié de ces colonnes, en leur supposant même six diamètres, c'est-à-dire, l'élévation la plus grande que les Grecs aient jamais donné à cet ordre : il n'aurait été possible de s'en assurer que par des fouilles auxquelles les Turcs n'auraient pas consenti.

Tout le monde sait que Mausole était un de ces rois que la cour de Suse tenait en garnison sur les frontières de l'empire pour en défendre les approches. On dit que son épouse, qui le gouvernait, ayant recueilli ses cendres, les avait, par un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenait. On dit aussi que sa

douleur la conduisit au tombeau. Elle n'en suivit pas avec moins d'ardeur les projets d'ambition qu'elle lui avait inspirés. Ionia.

Voyez, je vous prie, combien sont fausses & funestes les idées qui gouvernent ce monde, & sur-tout celles que les souverains se font du pouvoir & de la gloire. Si Artémise avait connu les véritables intérêts de son époux, elle lui aurait appris à céder la mauvaise foi & les vexations aux grands empires, à fonder sa considération sur le bonheur de sa province, & à se laisser aimer du peuple qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. Mais elle voulut en faire un conquérant. L'un & l'autre épuisèrent le sang & les fortunes de ses sujets; dans qu'elle vue? Pour décorer la petite ville d'Halicarnasse, & illustrer la mémoire d'un petit lieutenant d'un roi de Perse.

Artémise ne négligea aucun des moyens de la perpétuer. Elle excita par des récompenses les talens les plus distingués à s'exercer sur les actions de Mausole. On composa des vers, des tragédies en son honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire son éloge: Artémise faisait en même tems construire pour Mausole un tombeau qui aurait dû n'éterniser que la gloire des artistes. C'était un quarré

Ionie.

long, dont le pourtour était de 411 pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, était décorée sur ses quatre faces par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce. Au-dessus s'élevait une pyramide surmontée d'un char à quatre chevaux; ce char était de marbre. La hauteur totale du monument était de 140 pieds. Il était sans doute un des plus beaux de la Grèce, mais il n'aurait dû être consacré qu'à un des bienfaiteurs du genre humain.

Il est intéressant d'observer qu'Hérodote a jeté plus d'éclat sur la ville d'Halicarnasse que le tombeau de Mausole. Il y naquit vers la quatrième année de la soixante-treizième olympiade. Il voyagea dans la plupart des pays dont il voulait écrire l'histoire; son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux olympiques & ensuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudissemens universels, & forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une des grandes villes de la Grèce.

Jusqu'à lui, tous les historiens s'étaient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoraient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régu-

lier de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit sous un même point de vue tout ce qui s'était passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans. On vit alors, pour la première fois, une suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenaient que plus effrayans: les nations, toujours inquiètes & en mouvement, quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intérêt & rapprochées par la guerre; soupirant pour la liberté, & gémissant sous la tyrannie: par-tout le crime triomphant, la vertu poursuivie; la terre abreuvée de sang, & l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces d'harmonie & de variété; elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se réjouit du bien & s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain. C'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui sont venus après lui ont pu se distinguer par des beautés de détails & par

Ionie.

Ionie.

une critique plus éclairée; mais pour la conduite de l'ouvrage & l'enchaînement des faits, ils ont cherché sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Nous revînmes de Boudroun à Melasso par la même route qui nous y avait conduits, & après avoir passé encore un jour dans cette dernière ville, nous en partîmes à trois heures du matin, & nous arrivâmes après cinq heures de marche à Assem-Kalasi, où l'on ne retrouve plus que les vestiges d'une ville, qui elle-même était élevée sur les débris de celle d'Iasus. Quelques malheureux grecs vivent dans les ruines des anciens monumens du produit de leur pêche, qui fut de tout temps la ressource de cette contrée. La ville d'Iasus, assez semblable à celle de Metelin, était située sur une petite île qui se trouve actuellement jointe au continent, soit que le petit bras de mer qui la séparait de l'Asie ait été comblé dans les différens siéges que cette place a essuyés, soit qu'il ait été rempli par les sables qu'a pu charier un ruisseau qui n'est pas éloigné. Le rivage extérieur de l'île est revêtu d'une muraille épaisse, & dans le centre, sont les ruines d'une forteresse, près de laquelle on trouve les débris d'un théâtre de marbre.

Puisque nos notions sur le commerce sont

encore si vagues, & que malgré les travaux de tant d'hommes éclairés, cette partie de l'administration n'est encore dirigée par aucuns principes certains, on ne doit pas s'attendre à le voir protégé sous un gouvernement qui n'est susceptible d'aucunes vues étendues, & qui proscrit toutes les causes de bonheur & de prospérité. Une constitution absurde & cruelle étouffe l'industrie, & arrête tous les moyens que l'intérêt personnel pourrait inventer & développer. Comme elle nuit à la culture & à la population, elle se prive également de tous les avantages qu'elle pourrait attendre d'un commerce plus favorisé, & cet empire immense, maître des pays auxquels la nature a tout accordé, ne peut jouir de ses bienfaits & languit inanimé. Le commerce ne trouve que bien rarement, dans les grandes villes qui lui servent d'entrepôt, cette sécurité, cette indépendance & cette liberté sans lesquelles il ne peut prospérer; & dans l'intérieur des provinces, il court tous les dangers qu'entraînent l'anarchie du despotisme & l'état de guerre continuelle où sont tous les sujets d'un despote. L'empire est sans cesse troublé par des guerres intestines, dont le souverain n'est souvent pas même informé. Les pachas dévastent avec des troupes les provinces qu'ils ont déja ruinées par

Ionie.

Ionie.

leurs vexations, & des hordes de brigands achèvent de porter la désolation dans ces contrées malheureuses, & les privent des dédommagemens que pourrait leur offrir le commerce. Dans un pays où l'on ne connaît de droit que celui de la force, c'est de la force seule que l'on doit attendre sa conservation, & c'est cette nécessité qui a fait naître l'usage des caravanes, où les intérêts se réunissent pour se préserver mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il sait se procurer, le commerce règle les routes qui conviennent à ses opérations, il fixe ses entrepôts, les multiplie ou les abandonne. Il y en a cependant qu'on peut regarder comme invariables par leur extrême convenance avec le commerce de l'Europe, telle est la ville d'Angora qui communique avec Smyrne & Constantinople, par des caravanes dont les époques n'éprouvent jamais que de légères variations. Les villes principales communiquent aussi entr'elles à des époques connues, & qui deviennent plus fréquentes, suivant la nature & l'activité de leurs rapports. Ces caravannes réglées ont un chef nommé *Caravan Bachi*, avec lequel les voyageurs peuvent traiter pour eux & pour le transport de leurs marchandises, & qui leur vend la protection des braves

qu'il

qu'il tient à ſon ſervice. Il y a auſſi d'autres caravanes moins conſidérables, qui ſe forment par la réunion volontaire de pluſieurs négocians, & alors ils éliſent un chef qui ſe charge de pourvoir aux beſoins de la communauté. Le départ de quelque perſonnage conſidérable eſt encore une occaſion dont le commerce profite, en ſe ſoumettant toutefois aux vexations de celui auquel il eſt forcé d'avoir recours, & qui ne manque jamais cette occaſion de ſatisfaire ſon avidité. Ionie.

De toutes les caravanes, la plus conſidérable eſt ſans contredit celle de la Mecque. Quoique le voyage des lieux ſaints, ſi recommandé par le Koran, en ſoit le premier motif, elle eſt cependant l'occaſion d'un commerce immenſe. Chaque pélerin forme une pacotille, dont le produit le dédommage d'un acte de dévotion auſſi pénible, & augmente ſa fortune en aſſurant ſon ſalut. C'eſt de Conſtantinople que part la tête de cette caravane, qui groſſit à meſure qu'elle avance, & dont le départ ainſi que la route, ſont calculés ſur la néceſſité d'arriver à la Mecque la veille du bayram des ſacrifices, quarante jours après la fin du ramazan.

Après nous être repoſés quelques heures ſur les ruines d'Iaſus, nous nous remîmes en marche, & deſcendant une montagne couverte

d'arbres & de brouſſailles, nous entrâmes dans une très-belle plaine arroſée par un ruiſſeau. Là, nous apperçûmes de loin les ruines d'un monument dont nous n'avions aucune connaiſſance, & dont la vue nous promit des plaiſirs & des travaux pour le lendemain.

Le médecin arabe, dont j'ai parlé, m'accompagnait encore & me conduiſit chez l'aga, qui me reçut avec politeſſe, me permit d'aller deſſiner le lendemain dans les environs de la ville, & me promit pour le jour d'après le ſpectacle d'un jeu turc dont je n'avais pas encore été témoin.

L'emplacement de la ville de *Kiſelgick* n'offre aucunes ruines; mais à environ une lieue au midi, on trouve celles d'une ville ancienne, parmi leſquelles on diſtingue les reſtes d'un théâtre & la plus grande partie d'un temple magnifique. Nous ne pûmes malheureuſement découvrir aucune inſcription qui nous indiquât le nom de cette ville.

Les quatre colonnes du milieu de la façade du temple ſont renverſées; mais l'on retrouve encore les parties avancées du ſtylobate qui contenaient les degrés par leſquels on montait au temple. Il ne reſte plus qu'un angle des murs de la *cella*, & un des chambranles de la porte; mais ces points ſuffiſent pour établir

ſon plan, ſuivant les uſages dont les anciens ne s'écartaient jamais. J'aurais acquis encore plus de certitude, s'il m'avait été poſſible de rechercher les fondations, & de faire remuer les débris dont elles ſont couvertes; mais l'ignorance des habitans s'oppoſe ſans ceſſe à la curioſité des voyageurs. Ionie.

Les colonnes du *poſticum* exiſtent encore, tandis que celles de la façade ſont renverſées. La proportion de ces colonnes eſt portée au dernier degré d'élégance; elles ont un peu plus de dix diamètres de hauteur; leurs baſes & leurs chapiteaux ſont de la plus grande richeſſe. Au tiers de leur hauteur ſont ménagées des tables de marbre, ſur leſquelles ſont des inſcriptions qui apprennent les noms de ceux qui ont donné les colonnes. Le ſtyle pur & élégant de ces colonnes me les fait croire beaucoup plus anciennes que toute la partie ſupérieure du monument, qui ſans doute eſt d'un ſiècle fort poſtérieur, ſoit que cet édifice déja détruit ait été reſtauré, ſoit que les colonnes aient été enlevées à un temple plus ancien & plus parfait. Cette dernière opinion ſemble confirmée par la différence qui ſe remarque entre les colonnes dont les unes ſont canelées, tandis que le fût des autres eſt abſolument liſſe.

L'entablement, ſans avoir rien de choquant,

Ionie.

n'a cependant pas cet ensemble & cette pureté que l'on admire dans les belles productions des Grecs. Les angles du chapiteau sont aigus; le premier rang des feuilles d'olivier monte aux deux tiers du second, au lieu de s'arrêter à la moitié : l'ensemble du chapiteau est fort agréable & d'une belle exécution.

L'aga avait joint à l'accueil le plus affable, la promesse d'un spectacle qui piquait ma curiosité, & l'on vint nous chercher le lendemain à la pointe du jour. En face de son palais, vaste & orné de galeries, était une grande esplanade, que commençait à remplir une foule de cavaliers dont le nombre s'augmenta de moment en moment. Leurs chevaux étaient magnifiquement équipés, & une musique bruyante semblait leur inspirer une nouvelle ardeur. A peine fûmes-nous placés sur les galeries qui régnaient autour du palais, que tous les cavaliers s'avancèrent armés d'un bâton d'environ deux pieds de longueur, nommé d'*jirit*, & qu'ils lancent comme le javelot. A leurs selles est attachée une baguette, dont l'extrémité garnie d'un double crochet, leur sert à ramasser le d'*jirit*, qu'ils font sauter par ce moyen, & qu'ils rattrapent avec beaucoup d'adresse. Quelques esclaves s'occupent aussi à ramasser les d'*jirits* & à les leur présenter.

Bientôt tous ces cavaliers se mêlèrent, & courant tour-à-tour les uns après les autres, ils se lançaient avec force le d'*jirit* dans le dos. L'adresse de celui qui se trouve poursuivi consiste à se jeter brusquement le corps en avant le long de l'encolure du cheval, afin de se dérober au bâton qui passe alors par-dessus la tête. Ionie.

C'était un spectacle intéressant que de voir tous ces cavaliers montés sur des chevaux magnifiquement équipés, courant dans tous les sens, se poursuivant & s'évitant sans cesse.

L'aga, monté sur un très-beau cheval blanc, se mêla dans la foule, & se fit bientôt remarquer par son adresse. Il ne trouva de rival digne de lui, qu'un nègre, qui, moins respectueux ou plus adroit que les autres, lui lança son d'*jirit* trop vigoureusement pour ne pas lui faire beaucoup de mal. L'aga lui applaudit & lui fit donner quelque argent. Malgré toutes ses sollicitations, je me bornai au rôle de spectateur, & je crois que je fis bien. Ce jeu est l'exercice favori des Turcs qui ont quelque inclination pour la guerre.

Après avoir achevé d'examiner tous les environs de *Kiselgick*, nous en repartîmes le 13 juillet à deux heures du matin, & nous entrâmes dans l'Ionie, cette contrée si fameuse,

Ionie.

& qui après la Grèce, eſt une des plus intéreſſantes pour les amateurs de l'antiquité.

Nous continuâmes de marcher dans une gorge qui ſépare le mont *Grius* du mont *Latinus*, & nous apperçûmes bientôt un lac aſſez vaſte. Nous arrivâmes ſur ſes bords, ayant à notre droite un village nommé *Baſi*, qui lui donne aujourd'hui ſon nom; mais ce ne fut qu'après bien des incertitudes & des recherches, que je parvins à reconnaître les lieux où nous étions, & à me rendre compte des révolutions qui ont changé la ſurface de cette contrée. Cet objet intéreſſant pour la géographie & l'hiſtoire demande quelques détails particuliers.

Toute la plaine que parcourt actuellement le Méandre, était autrefois un golfe, dont l'extrémité avait déja été comblée du temps d'Hérodote, qui le premier nous a tranſmis cette antique tradition. De ce golfe on ſortait un autre qui, reſſerré par le mont *Grius*, s'étendait vers le midi, allait ſe terminer au pied du *Latinus*, & en recevait ſon nom. Ce *Latinicus Sinus*, qui forme actuellement un lac, a ſubſiſté long-temps après le golfe dont il faiſait originairement partie, & n'a été ſéparé de la mer que par les attériſſemens ſuc-

ceſſifs qu'ont produits les terres chariées par le Méandre. Ionie.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, le rivage de la mer regnait depuis *Myus* juſqu'à Priène, & ces deux villes, actuellement ſi éloignées de la mer, avaient d'excellens ports.

Du temps de Strabon, c'eſt-à-dire, trente ans après l'ère chrétienne, le continent avait accru conſidérablement, & n'était plus qu'à trente ſtades de Milet.

Les îles de *Lade* & d'*Aſterius*, célèbres par la victoire que les Grecs remportèrent ſur ces bords le jour même qu'ils triomphaient à Platée des mêmes ennemis, ſont aujourd'hui engagées dans le continent, & forment au milieu de cette plaine marécageuſe deux mornes élevés, ſur l'un deſquels eſt un hameau nommé *Patinos*; enfin, les îles *Trageæ* qui, ſuivant Strabon, ſervaient de retraites aux pirates, tiennent également au continent.

De toutes les révolutions cauſées par l'action des courans qui entraînent les terres & les pouſſent vers leurs embouchures, aucune n'eſt auſſi évidente, auſſi facile à obſerver que celle dont je viens d'expoſer les époques ſucceſſives; & ſi l'on pouvoit ajouter quelque clarté aux objets déja traités par Buffon, cet exemple ſer-

Ionie.

virait de démonſtration à la théorie qu'il établit. C'eſt par ce méchaniſme des eaux que des ſables enlevés aux montagnes ſont deſcendus dans les vallées, & que tant de fleuves ont augmenté le continent qu'ils parcouraient, & reculé les rivages ſur leſquels ils verſaient leurs eaux dans la mer. C'eſt ainſi que dans les ſiècles dont la tradition même n'exiſte plus, le Nil & le Rhône ont diminué la ſurface de la Méditerranée; que dans le nouveau monde le fleuve des Amazones & l'Orénoque ont formé de nouveaux terreins, & que le Miſſiſſipi a créé toute la partie méridionale de la Louiſianne.

Au-delà d'une élévation qui ſépare le lac du village de Baſi, ſont les ruines de la ville d'Heraclée. On ignore en quel temps fut fondée la ville de *Latinos*, depuis *Heraclée;* mais il eſt certain qu'elle partagea le ſort des autres ville de l'Ionie. Les Grecs qui les habitaient & qui n'avaient pu défendre leur liberté contre la puiſſance des Perſes, profitèrent pour la recouvrer des malheurs de Xerxès, & la journée de Salamine leur rendit leur indépendance. Mais *Latinos* ne jouit pas long-temps de ce bonheur, & fut victime de l'adreſſe & des talens d'Artémiſe. On diſtingue encore dans ſes ruines, qui ſont conſidérables, les

vestiges d'un temple & ceux d'un théâtre creusé dans la montagne. Près de la ville était une caverne, dans laquelle le berger Endymion avait dormi trente ans par l'ordre de Jupiter, & où l'on avait long-temps révéré son tombeau. On retrouve effectivement plusieurs grottes, qui depuis ont servi d'asyles aux premiers chrétiens, & sont encore habitées par quelques caloyers.

Ionie.

Je continuai ma route le long du lac, ayant le mont *Grius* à ma gauche, par un chemin très-resserré, & lorsque nous eûmes atteint l'extrémité du lac, nous tournâmes à l'ouest autour de la base de la montagne, & nous arrivâmes avant le couché du soleil à un village nommé *Jechilkeui*. Nous passâmes la nuit sur les bords d'une belle fontaine, que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour la fontaine de *Biblis*. Le plaisir que nous eûmes à nous rappeler ses amours, ses malheurs, & le poète charmant qui les chanta, fut bien compensé par les tourmens que nous fit éprouver un nuage de cousins & d'insectes de toute espèce; ce fut inutilement que nous essayâmes de nous en garantir par une grande fumée; l'air était obscurci par la multitude de ces animaux, & leurs piquures continuelles étaient un supplice insupportable. Je ne m'étonnai plus s'ils

Ionie.

avaient autrefois contraint les habitans de *Myſus* d'abandonner leur ville. Ceux qui habitent aujourd'hui ſes environs couchent ſur les terraſſes de leurs maiſons & ſous des eſpèces de tentes, ou bien ſur de petites plates formes ſoutenues par des piquets, afin de ſe préſerver des ſcorpions & des ſerpens qui y ſont fort communs.

Les grands changemens que le cours du Méandre a fait éprouver à la contrée qu'il parcourt, avaient égaré tous les géographes ſur la véritable poſition de Milet, qu'ils cherchaient toujours à placer ſur le bord de la mer. A la parfaite connaiſſance des révolutions qui ont reculé le rivage, ſe joint le témoignage de pluſieurs inſcriptions dans leſquelles on lit le nom de cette ville, & qui ſe trouvent parmi les marbres dont ſont couverts les murs de *Palatsha.* Ainſi il ne peut plus reſter aucun doute ſur cette poſition.

Milet était l'Athènes de l'Ionie; c'était le ſéjour de l'opulence, des lumières & des plaiſirs. Doris, fille de l'océan, eut de Nérée cinquante filles, nommées Néréides, toutes diſtinguées par des agrémens divers. Milet vit ſortir de ſon ſein un plus grand nombre de colonies qui perpétuaient ſa gloire ſur les côtes de l'Helleſpont, de la Propontide & du

Pont-Euxin; leur métropole donna le jour aux premiers historiens, aux premiers philosophes: elle se félicitait d'avoir produit Aspasie & les plus aimables courtisanes. En certaines circonstances, les intérêts de son commerce la forçaient de préférer la paix à la guerre; en d'autres elle déposait les armes sans les avoir flétries, & delà ce proverbe: Les Milésiens furent vaillans autrefois. Ionie.

Il régnait dans leurs idées, leurs sentimens & leurs mœurs, une certaine molesse qui fait le charme de la société; dans leur musique & leurs danses, une liberté qui commence par révolter & qui finit par séduire. Ils avaient ajouté de nouveaux traits à la volupté, & leur luxe s'était enrichi de leurs découvertes; des fêtes nombreuses les occupaient chez eux ou les attiraient chez leurs voisins; les hommes s'y montraient avec des habits magnifiques, les femmes avec l'élégance de la parure, tous avec le désir de plaire; & de-là ce respect qu'ils conservaient pour les traditions anciennes qui justifiaient leurs faiblesses. Que de fois dans l'année ils portaient leurs pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières & baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux au milieu de cette plaine! Que de fois assis sur

Ionie.

le gazon qui borde ses rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ravissans, ne pouvant se rassasier ni de cet air, ni de cette lumière dont la douceur égale la pureté, ils sentaient une langueur délicieuse se glisser dans leurs ames & les jeter, pour ainsi dire, dans l'yvresse du bonheur. Telle était l'influence du climat de l'Ionie, & comme loin de la corriger, les causes morales n'avaient servi qu'à l'augmenter, les Milésiens étaient devenus le peuple le plus efféminé & le plus aimable de la Grèce.

Milet dut sa richesse au commerce & surtout à ses manufactures d'étoffes de laines célèbres chez les anciens & que louent Horace & Virgile. Sa richesse la mit en état de cultiver les arts & la littérature, & de porter les recherches de l'élégance & du goût à un degré qui excitait l'admiration & l'envie des cités voisines, & qui lui firent donner le nom d'orgueilleuse Milet.

Thalès, une des étoiles de cette constellation de sages qui a brillé dans la Grèce, était de Milet. Il fut le père des mathématiques, & le premier qui ait formé un systême d'astronomie. Parmi plusieurs bustes des sages de la Grèce découverts à Tivoli, on y a trouvé un pied d'estal, maintenant placé au Vatican,

qui porte le nom de Thalès de Milet. Anaximandre ſon concitoyen, qui vivait dans la quarante-deuxième olympiade, obſerva le premier les ſolſtices & les équinoxes, l'aſcenſion des aſtres ſur l'horizon, & inventa la ſphère & le cadran ſolaire : il tenait que le ſoleil était vingt-ſept fois plus gros que la lune. Anaximène qui floriſſait dans la cinquante-huitième olympiade, regardait l'air comme le principe univerſel de tout, & étendit la connaiſſance de l'aſtronomie par l'invention de pluſieurs pratiques. Anaxagoras marcha avec ſuccès dans la même carrière. Hecateus écrivit le premier l'hiſtoire en proſe. Cadmus & Dyoniſius compilèrent les annales de leur pays. Les ouvrages de l'un & de l'autre montraient de grands talens & ont fourni leurs matériaux aux meilleurs hiſtoriens grecs. Timothée profeſſa la philoſophie de Socrate. On dit de Timothée qu'il fut cenſuré pour avoir ajouté quatre nouvelles cordes au ſept dont l'ancienne lyre était montée. Dans l'art de la muſique, il paſſa de bien loin ſes rivaux. Hippodamus, auſſi Miléſien, fut célèbre pour ſes travaux dans l'île de Rhodes. Ce grand nombre d'hommes célèbres donnait à Milet le droit de ſe regarder comme la patrie du ſavoir que l'opulence de ſes citoyens & la munificence

Ionie.

Ionie.

de la cité les mettaient en état d'encourager & de protéger. On a obſervé avec raiſon que ces progrès des arts & du goût amenaient à leur ſuite & dans la même proportion des mœurs les plus licentieuſes; la corruption ſe répandant plus aiſément, favoriſée par l'élégance & la ſéduction des arts qui embelliſent la vie.

Nous placerons, ſinon parmi les ſages de la Grèce, au moins parmi les philoſophes de Milet, la fameuſe Aſpaſie, maîtreſſe & femme de Périclès. Son nom fut de ſon temps ſi célèbre dans la Grèce & dans l'Aſie mineure, que le jeune Cyrus donna le nom d'Aſpaſie à l'une de ſes maîtreſſes, qui comme celle de Périclès, uniſſait au goût des plaiſirs, la philoſophie, l'eſprit & les talens. L'Aſpaſie de Milet enſeignait, diſoit-on, la politique à Périclès & la philoſophie à Socrate. Si l'on n'avait pour garans de cette opinion que les écrivains des âges ſuivans, Plutarque, Athénée, Elien, on pourrait récuſer des autorités ſuſpectes, les ſoupçonner d'exagérations, & penſer qu'Aſpaſie, digne par ſon eſprit & par ſes graces de la ſociété de ces grands hommes, ne leur apprenait pas plus la politique & la philoſophie, que Ninon n'enſeignait l'art de la guerre au grand Condé qui recherchait ſa

Ionie.

conversation; mais c'est Platon, c'est Xénophon, disciples & admirateurs de Socrate & contemporains d'Aspasie, qui lui rendent ce témoignage. L'un nous assure qu'elle avait composé plusieurs des harangues que prononça Périclès; l'autre introduit dans un de ses dialogues Socrate enseignant l'éloquence à Critolus, & finissant par renvoyer son disciple aux leçons d'Aspasie qui lui en apprendra davantage. Quoiqu'il en soit elle exerça sur Périclès un empire qui ne finit qu'avec la vie de ce grand homme. Son amour pour Aspasie ne fit que s'acroître par les chagrins dont cette passion fut pour lui une source féconde. Il eut la douleur de voir ses amours joués sur le théâtre, avec toute la licence républicaine; on accusait Aspasie d'avoir occasionné la guerre du Péloponèse, & d'avoir armé contre Lacédémone le courroux de Jupiter olympien. C'était le nom que l'on donnait à Périclès dans les satyres & les comédies. Il vit sa maîtresse ou plutôt sa femme traduite en justice, & au moment d'être condamnée pour le crime d'irréligion : ce fut le désespoir & les larmes de Périclès qui attendrirent ses juges, & le chef de la Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui lui conservait une femme sans laquelle il ne pouvait supporter la vie. Le philosophe

Ionie. Anaxagore, ſon maître & ſon ami, condamné pour ce même crime d'irréligion, n'avait reçu de ſon ami qu'une protection impuiſſante, qui ſe réduiſit à le faire évader. Le reſpect dû aux femmes, & ſur-tout aux femmes philoſophes, fait qu'on s'afflige de voir qu'après la mort de Périclès, Aſpaſie eût épouſé un citoyen obſcur & ſans mérite, un marchand de beſtiaux. C'était un étrange ſucceſſeur pour le Jupiter olympien. Malgré cet oubli d'elle-même, ſon nom s'eſt tranſmis à la poſtérité avec autant d'éclat que celui des philoſophes les plus célèbres, ſes contemporains & ſes compatriotes.

J'ai parcouru toutes les ruines de Milet, & nulle part je n'ai éprouvé autant de regrets. De tous ces ſuperbes édifices qui embelliſſaient cette capitale de l'Ionie, ſi célèbre par ſon commerce, ſes richeſſes, ſes arts & ſciences, il ne reſte plus que des marbres mutilés, la plupart à demi enterrés; toutes les colonnes ſont briſées, renverſées, nuls veſtiges reconnaiſſables de ce temple de Cérès, que la déeſſe défendit elle-même contre les ſoldats d'Alexandre, ni du tombeau de *Nilée*, fondateur de la ville, & qui, ſuivant Pauſanias, ſe voyait près des murs, ſur le chemin du temple d'Apollon Didyme.

A

A peu de distance de cet endroit sont les ruines d'un théâtre, dont la partie circulaire assez bien conservée, n'est point creusée dans une colline, comme beaucoup d'autres théâtres de la Grèce; il est entièrement construit en pierres comme celui de Marcellus à Rome. Il paraît par quelques parties existantes, qu'il était revêtu de marbre & enrichi de sculpture. Ionie.

L'amas des ruines de cet édifice est presque aussi considérable que celui du temple de Minerve Polias à Priène; les entablemens n'en sont pas d'une moindre proportion; on y voit des griffons en bas-relief, & entr'eux des lyres d'une forme différente de celles qu'on voit communément dans les monumens sculptés. On remarque avec quelque étonnement que les colonnes tombées semblent avoir été abattues avec une régularité qui permet de les distinguer nettement. Il en reste trois debout, deux fort bien conservées, d'environ quarante pieds de fût, ayant encore leurs chapiteaux, & portant une portion de leur architrave, & une troisième, éloignée des premières, qui n'est ni terminée, ni semblable aux deux autres. Toutes ces colonnes n'ont point de socle, ce membre d'architecture n'étant pas employé dans l'origine par les premiers architectes dans

Ionie.

les ordres ionique & corinthien, non plus que dans le dorique. Cette addition est due aux Romains, qui l'introduisirent en Grèce dans les temples dédiés aux empereurs.

L'étendue extraordinaire de ce temple fait croire qu'il était découvert. La façade était de dix colonnes; son pourtour intérieur était de deux rangs de colonnes, & il semble avoir eu un péristile intérieur formé par deux ordres élevés l'un sur l'autre. M. Wood conjecture par l'aspect de ces ruines, qu'un renversement si entier n'a pu être que l'effet d'un tremblement de terre.

Nous eûmes de-là un aspect très agréable du temple & du village, de la mer Icarienne & des îles voisines. C'était un jour de fête, & le soir les gens du village dansèrent au clair de la lune comme le pratiquaient les anciens. Ce n'était que des hommes qui chantaient tous avec le joueur d'instrument qui marchait de front avec le premier de la fête. Le chant était languissant & les sons trainans & sans mélodie, de sorte que la fable d'Orphée attirant à lui les bêtes ne nous parut plus une fable. La lyre au son de laquelle ils dansaient est à-peu-près de la forme d'un *alto-viola*, avec un manche plus court, montée de trois cordes & grossièrement travaillée. La gaîté de ces

Grecs, soutenue pendant la plus grande partie de la nuit, nous empêcha de reposer dans la chaumière voisine où nous étions couchés. Les Grecs sont si gais dans leur pauvreté, qu'ils dansent tant que leurs jambes peuvent les soutenir, & chantent jusqu'à ce qu'ils soient enroués. Ils tiennent ce goût de leurs ancêtres. La danse parmi les Grecs faisait une partie de la gymnastique; elle entrait dans les exercices militaires; elle était même en plusieurs cas ordonnée par les médecins; elle était affectée à toutes les conditions; elle venait toujours à la suite des festins, elle animait toutes les fêtes. Les poètes récitaient & chantaieut quelquefois leurs vers en dansant. Ionie.

Au milieu de la plaine le Méandre forme tous ces détours qui l'ont rendu si célèbre, & se jette à la mer après avoir passé près de deux monticules, qui sont les anciennes îles de *Lade* & d'*Asterius*, actuellement engagées dans les terres. A droite est le mont Mycale, & plus loin la pointe d'un promontoire.

Nous avons jusqu'à présent suivi le rivage occidental du golfe de *Latinos*, mais sur la rive opposée étaient aussi deux villes connues dans l'antiquité, *Pyrrha* & *Myus*. A quatre stades de cette ville était un lieu nommé *Tymbria*,

Ionie.

près duquel on trouvait un antre. On le croyait une des bouches de l'enfer; il en sortait des vapeurs pestilentielles, dont l'influence maligne allait frapper les oiseaux jusques dans les airs.

De Myus à Priène on comptait environ quarante stades. De vastes ruines confirment ce que l'histoire nous apprend de la richesse & de l'étendue de Priène. On reconnaît parfaitement l'enceinte de ses murailles; trois de ses portes existent encore, ainsi qu'une partie de la citadelle. Dans la ville on distingue les vestiges d'un théâtre, ceux d'un stade, & sur-tout les ruines magnifiques d'un temple de Minerve *Polias*, déesse tutélaire de Priène. Il paraît que le temple de Minerve était placé au milieu d'une enceinte ornée de colonnes; les débris d'un mur & divers fragmens de corniches & d'architraves la font assez bien reconnaître. Quoique ces cours sacrées qui environnaient les temples fussent assez usitées chez les anciens, il nous en reste cependant peu d'exemples. On peut s'en former une idée d'après le petit temple d'Isis découvert dans les fouilles de *Pompeia*, où cette enceinte ornée de colonnes est encore entière.

Les ruines de Priène ou Cadmé, sont à environ deux milles de *Kelibesh*, mais on n'y

arrive que par un sentier tournant & dangereux. C'était une des plus anciennes villes de l'Ionie. Après avoir passé sous plusieurs voûtes, nous entrâmes par une porte à l'est, dont l'arche ne consiste plus qu'à un seul rang de pierres qui menacent de tomber incessamment; sur une esplanade au-dessus, sont répandues beaucoup de pièces d'architecture dorique d'une grande proportion; & sur une terrasse encore plus élevées, sont çà & là des fragmens de colonnes du temple de Minerve Polias ou Civique, édifice célèbre pour sa grandeur & sa beauté. Il n'y a rien de plus décisif sur la construction de ce temple attribué à Alexandre, que l'inscription en marbre qui porte le nom de ce prince, & qui rappelle ce fait, vue par le docteur Chanler. L'édifice paraît avoir été une nef découverte entourée de colonnes; c'était l'ouvrage de l'architecte Pitheus, qui bâtit aussi à Halicarnasse le tombeau de Mausole, une des merveilles du monde. Ionie.

Quoique la destruction de ces grands monumens soit presque complette, & qu'il semble que le temps ne peut rien y ajouter, les ornemens qui caractérisent les membres de cette riche architecture, sont encore assez bien conservés pour que l'imagination se les représente comme réunis. Quelques moutons

Ionie.

& quelques chèvres vont broutant au milieu de ces débris & nous rappèlent les anciens maîtres de ces lieux, qui ne sont plus ornés aujourd'hui que de leurs ruines & des animaux qui y paissent.

Ce grand édifice était ouvert de tous les côtés, excepté au nord, où la citadelle s'élevait sur un rocher large & nu, taillé à pic & d'une étonnante hauteur. En approchant de *Kelisbesh*, cette montagne paraît basse, dominée qu'elle est par d'autres qui sont derrière elle, & qui sont les plus hautes du mont Mycale.

Priène, après l'établissement des jeux panioniens, eut une grande importance parmi les villes ses associées, quoique moins considérable que plusieurs d'entr'elles. Ces jeux, qui se célébraient en l'honneur de Minerve, étaient très-anciens, toutes les villes d'Ionie s'y rendaient, & les Priénéens en avaient la surintendance & y prenaient le pas sur les citoyens des autres villes. Une médaille frappée à Colophon, dont le revers représente les jeux panioniens, nous apprend que ces jeux se sont soutenus long-temps.

Pour revenir à Priène, cette ville avait deux ports commodes, & il semble que la plus grande partie de la cité était alors voi-

ſine de la mer qui termine très-agréablement la vue à la diſtance de quatre à cinq milles. Le changement total opéré dans la ſurface de la contrée par le Méandre, eſt encore plus étonnant que celui que le Cayſtre a produit dans la vallée qu'il arroſe. Quelques perſonnes ont conjecturé qu'un phénomène ſi extraordinaire ne pouvait avoir été produit que par une violente convulſion de la nature. Cependant il ne reſte aucune mémoire d'un tel événement, & il eſt plus naturel de croire qu'en conſéquence de la décadence & de l'abandon de ces villes, & nul précaution n'étant priſe pour diriger & contenir le cours des rivières, des amas de terres rapportées par les eaux ont, à l'aide des ſiècles, formé de nouveaux terreins; & Strabon, parlant des amas de terres faits par le Méandre, donne pour exemple ce fait: que Priène, autrefois ſituée ſur les bords de la mer, en était éloignée de ſon temps de quarante ſtades par l'accumulation des terres ſurvenues depuis.

Ionie.

Priène eſt la patrie de Bias, l'un des ſept ſages de la Grèce, & qui ſans doute méritait cet honneur, quoiqu'il ne nous reſte de lui que quelques ſentences aſſez triviales. C'eſt à lui qu'on attribue cette maxime ſi triſte & ſi odieuſe, de vivre avec notre ami, comme s'il

Ionie.

devait un jour devenir notre ennemi : maxime indigne d'un ſage, puiſqu'elle tend à bannir l'amitié de deſſus la terre. Il avait voyagé en Egypte, & peut-être ne fit-il qu'apporter en Grèce la connaiſſance des prêtres égyptiens. C'eſt lui qui dans ſa jeuneſſe refuſa de ſe marier, parce qu'il n'était pas encore temps, diſait-il, & qui dans l'âge mûr le refuſa encore, parce qu'il n'était plus temps.

Nous pourſuivîmes notre route vers Ephèſe. Le ſoleil couchant embelliſſait le ciel, à l'horizon au-deſſus du mont Latinos, des couleurs les plus riches & les plus variées, & ſur-tout d'une agréable teinte de violet foncé, qu'on voit rarement dans les pays plus ſeptentrionaux. La Lune ſe montra bientôt à nous dans tout ſon éclat, jetant ſa douce lumière ſur le ſommet élevé du mont Latinos, ce qui nous rappela la fable d'Endymion & de Diane, imaginée en ce lieu-là même, & fondée ſur ce qu'Endymion étudiait l'aſtronomie dans la ſolitude, & qu'on débitait qu'il était aimé de la lune. Nous éprouvâmes, comme beaucoup de voyageurs en ces pays, l'inconvénient de nous égarer dans la plaine ; & après avoir erré pendant plus de trois heures à la faveur de la lune, nous nous trouvâmes ſur le bord du Méandre, que nous paſſâmes ſur un radeau triangulaire

& nous arrivâmes à Balatsha, ou tout le village était endormi; de ſorte que nous fûmes obligés de nous joindre à une troupe de chameliers, de qui nous empruntâmes des matelats pour dormir ſur des ruines.

Ionie.

CHAPITRE X.

Route de Priène à Ephèse. — Ville de Scala nova. — Mont Mycale. — Vénération des Turcs pour les vieux arbres. — Ville d'Ephèse. — Ses antiquités. — Temple de Diane. — Smyrne. — Son ancienne prospérité. — Avantage de sa situation. — Son Commerce.

Ionie.

NOTRE route de Priène à Ephèse nous fit passer au pied du mont Prion, au-dessous d'une tour à laquelle on donne le nom de prison de St. Paul ; on nous dit que les tombeaux de St. Jean & de Timothée étaient dans ce même lieu.

A quelque distance sur notre gauche, sur une bruyère fort sèche, nous vîmes *Arvassi*, village agréablement situé, l'ancienne Ortygia, fameuse encore aujourd'hui, comme du temps de Strabon, par son bois de cyprès. En suivant un défilé de quelques milles, nous traversâmes les ruines des murailles de Pygela, célèbre par le temple de Diane Munichia, bâti à ce qu'on croit par Agamemnon, & nous arrivâmes sur un terrein élevé d'où étant descendus, nous fîmes un mille ou deux sur le

rivage de la mer Égée, en admirant la limpidité de ses eaux & la tranquillité de sa surface. Ionie.
Nous traversâmes ensuite un pays plat couvert de petits chênes. Nous eûmes bientôt en face des montagnes quelquefois coupées à pic & couronnées d'une ombre épaisse formant des contours pittoresques & élégans. Pendant plusieurs heures, notre chemin était élevé au-dessus d'un grand marais situé au pied de la montagne escarpée que nous parcourions, & couvert de buissons de *spiræa* alors chargés de leur belle fleur pourprée. Nous eûmes bientôt monté le mont *Galèse* par un passage étroit & presque toujours dangereux: le terrein en est fort raboteux & couvert de buissons & de pins qui rappellent le caractère que lui donne Tibulle, parlant des pins dont le Galèse est ombragé. Après être descendus, nous nous arrêtâmes à une grande clarière sur les bords d'un ruisseau, où nous trouvâmes une caravane qui s'était arrêtée durant la chaleur, devenue insupportable à l'heure de midi. Sous une hutte bâtie autour d'une immense platane, les voyageurs étaient étendus sur des nattes, dormant ou prenant un léger repos, tandis que leurs chameaux répandus çà & là autour d'eux, formaient divers grouppes pittoresques. C'est dans ces occasions qu'on peut observer

Ionie.

plus aiſément le caractère de cet animal extraordinaire, véritable emblême de la patience & de la docilité; conſidéré comme un objet à peindre, beaucoup d'autres animaux peuvent lui être ſupérieurs en beauté; mais, comme faiſant partie d'une ſcène aſiatique, il a vraiment un caractère propre & particulier.

Nous dînâmes dans un café ſitué ſous un grouppe de belles platanes. La vénération des Turcs pour les vieux arbres doit ſon origine à une juſte reconnaiſſance, car ils leur doivent certainement une grande partie des agrémens de leur vie. C'eſt une choſe admirable que leur verdure & leur riche feuillage ſe conſervant pendant tout l'été, tandis que le ſol environnant eſt brûlé par l'extrême chaleur. Les plantations de cette eſpèce, voiſines d'une grande route, y ſont depuis un temps immémoriale: on y élève un appentis ou hangar; on y fait une petite cheminée, & le voyageur fatigué y trouve conſtamment le café toujours prêt; on y mange auſſi des melons & des paſteques d'un goût exquis. Un muſicien, jouant du tambourin ou de la guittare turque, eſt l'aſſocié de celui qui tient cette ſorte d'auberge, & s'accompagne en chantant des chanſons dont l'amour eſt l'inépuiſable ſujet. Le bonheur des Turcs eſt dans le repos. Il n'eſt

pas rare qu'un habitant aisé de Constantinople sorte de sa maison de bonne heure dans la matinée, pour se rendre sous un de ces grouppes d'arbres, où il demeure jusqu'au soir, toujours fumant, & se tenant dans un parfait silence, & retourne ensuite chez lui infiniment satisfait de la manière dont il a passé sa journée. Ionie.

Dans notre route nous avançâmes sous les hauteurs imposantes du mont Mycale portant sa cime dans les nuages. Nous nous arrêtames pour admirer la singularité de la scène. Des masses de rochers de marbres gris, bordées de *lichens* des couleurs les plus rares & les plus variées; c'était un spectacle nouveau pour nous dans un voyage où les montagnes nous en avaient tant offert; chaque trait du tableau avait le caractère de cette nature sauvage qui est une des sources du sublime. Des aigles étaient perchés à la plus grande hauteur, ou volaient sur nos têtes: les croassemens des corbeaux étaient répétés pas les échos, & nous pouvions reconnaître les gîtes des animaux sauvages, & le cameléon se chauffant au soleil sur les fentes des rochers, changeant de couleur, ou déployant toute l'agilité de ses mouvemens.

J'avais d'abord compté m'avancer davantage dans l'intérieur des terres; mais la dissension qui

Ionie.

s'était mise parmi mes conducteurs, me força de renoncer à ce projet. Depuis l'instant de mon débarquement, ils s'occupaient très-peu de me servir, & beaucoup de me voler. J'aurais pu m'en consoler peut-être, si au moins leur bonne intelligence eut un peu adouci le triste rôle qu'ils me faisaient jouer : mais ils ne couvraient leurs friponneries d'aucun de ces égards qui sont, dans nos climats, un des fruits de la civilisation, & il n'y a point de pays où l'on soit volé aussi désagréablement qu'en Turquie.

Un arménien que j'avais pris à la recommandation de tout les français établis à Smyrne, se trouva le seul malhonnête homme de cette nation que l'on y eût vu depuis un siècle. Heureusement le hasard m'en a fourni depuis un autre, dont le zèle, l'intelligence & la probité m'ont sauvé la vie dans la suite de mon voyage. Le grec que l'on avait envoyé par terre me joindre au golfe de *Macri*, avait de fréquentes disputes avec l'arménien; le marchand turc qui devait m'être d'un si grand secours, ne voulait, disait-il, se mêler que de ses affaires, & il tenait bien cet engagement; enfin un janissaire qui me suivait depuis Smyrne, facilitait aux soldats des différens endroits où nous passions, tous les moyens de me rançonner. Le médecin arabe, dont j'ai parlé, chan-

Ionie.

gea tous mes ſoupçons en certitudes; car étant une nuit couché avec lui ſur une galerie, j'entendis mes gens qui ſe diſputaient très-vivement. Je le priai de ſe cacher pour les écouter, & j'appris bientôt qu'ils n'étaient pas d'accord ſur le partage de leurs profits, ni ſur la manière de les augmenter; ils ſe doutèrent ſans doute des avis que m'avait donné l'arabe; car le lendemain celui-ci, avec l'air de la terreur, vint me dire qu'il ſe trouvait contraint de me quitter. Ayant vainement tenté tous les moyens de le retenir, j'ajoutai à une montre que je lui avais donnée, une pièce d'écarlate qu'il avait paru déſirer vivement, & nous nous ſéparâmes avec regret, en nous ſouhaitant mutuellement une meilleur fortune. Ce ne fut qu'après être monté à cheval, & s'être un peu éloigné avec moi, qu'il me dit le motif de ſon départ. Il partit & me laiſſa livré à ces fripons, ne ſachant point la langue du pays, & forcé de me ſervir d'eux. J'eus recours dans mon embarras, à la grande maxime qu'il faut diviſer pour règner; je ne négligeai aucun moyen de les rendre ſuſpects les uns aux autres, & de me faire redouter. Je pris le genre d'arrogance fait pour impoſer chez les Turcs, & je crus que dans un pays où le bâton gouverne, il pourrait auſſi ſervir

Ionie.

à ma ſûreté perſonnelle ; je ne donnai plus mes ordres que le piſtolet à la main, & je m'apperçus bientôt qu'ils étaient infiniment mieux entendus, & beaucoup plus promptement exécutés. Mes compagnons & moi ſans ceſſe aux aguets, empêchions nos conducteurs de ſe parler, & s'ils ſe ſouhaitaient le bonjour, nous les traitions de conjurés. Malgré de pareilles mépriſes, ſans doute très-fréquentes, la dureté de nos menaces & l'injuſtice de nos emportemens, ne manquèrent pas de nous attirer une grande conſidération. Encouragé par ce ſuccès, je devins bientôt le deſpote le plus inſolent : le valet arménien parut chercher un prétexte pour prendre les devans ; il fut condamné à marcher deux lieues après nous. Heureuſement nous n'étions plus réduits que pour peu de jours à cette manière de voyager ; je n'étais plus alors qu'à deux journées de Smyrne, & je touchais à la fin de ma tyrannie qui me devenait bien pénible.

En partant nous marchâmes à l'eſt le long des montagnes, au pied deſquelles nous paſſâmes une partie de la nuit ; puis laiſſant à notre gauche pluſieurs villages ſitués à mi-côte, nous arrivâmes en trois heures à celui de *Sukeui* aſſez grand & aſſez peuplé. Nous traverſâmes enſuite des montagnes preſqu'impraticables ;

cables ; & après quatre heures de fatigues qu'augmentait encore une chaleur affreuse, nous gagnâmes le village d'*Ackhova*. Après y avoir pris quelques heures de repos, nous continuâmes de marcher vers le nord, & nous passâmes à la hauteur de *Scala Nova* que nous apperçûmes de loin. Cette ville autrefois *Néapolis*, appartenait aux Samiens, qui l'avaient reçue des habitans d'Éphèse : elle est aujourd'hui assez bien bâtie ; les coteaux qui l'environnent produisent d'excellens vins, & elle est habitée par un assez grand nombre de marchands grecs, juifs & arméniens. Nous marchâmes encore quatre heures, & une lieue avant d'arriver à Épèhse, nous passâmes sur un très-bel aqueduc.

Ionie.

Ce monument est construit tout en marbre blanc, par assises presque égales & d'une grandeur moyenne. Toutes ses arcades sont en plein cintre, & ont, de hauteur, à-peu-près une fois & demie de leur largeur. Le peu d'épaisseur conservé sur les clefs des voûtes, donne à tout l'ouvrage une légèreté qui n'a point nui à sa solidité. Peut-être les gens de pied pouvaient-ils passer sur cet édifice : mais certainement son principal objet était de porter les eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'est point, comme un voyageur l'a pensé, un pont

Ionie. auquel on a depuis ajouté l'étage supérieur, tout le monument étant de la même construction. Le porte à faux des pieds droits des petites arcades, est sans doute une défectuosité, mais il ne paraît pas que les anciens ayent cherché à l'éviter, puisqu'on la trouve dans le superbe pont du Gard.

Nos conducteurs craignant les bandits qui sont fort communs dans ces cantons, & dont on venait de leur faire peur, ne voulaient point nous permettre de nous arrêter, & ils finirent par nous abandonner, lorsqu'ils nous virent décidés à ne point partir sans avoir dessiné & mesuré ce monument.

Nous achevâmes notre travail sans le moindre accident & nous arrivâmes à *Aja-Salouck*, où nos conducteurs nous avaient devancé, mais il était nuit, & après avoir pris le repas frugal que nous préparions tous les soirs, après avoir mangé le *pilau*, nous nous reposâmes sur une petite pelouse, préférable aux misérables cabanes qui nous entouraient.

La beauté du ciel, le calme de la nature, la fraîcheur de l'air & l'influence d'une rosée abondante & salutaire, nous firent oublier quelques momens les chaleurs dont nous avions été consumés tout le jour, & qui nous menaçaient pour le jour suivant. Bientôt paru-

rent les premiers rayons du ſoleil qui nous découvrirent cette vaſte plaine arroſée par le Cayſtre, non moins tortueux que le Méandre, & couverte des nombreux débris de cette ville ſuperbe, à laquelle l'Aſie entière cédait jadis le premier rang. Nous n'appercevions d'abord que les hautes fabriques, reſtes des monumens détruits, dont les ſommets éclairés dominaient ſur la ſurface des vapeurs qu'exhalait la terre, mais à meſure que nous avancions, le ſoleil s'élevait ſur l'horiſon; le brouillard diſſipé nous laiſſait appercevoir, d'eſpace en eſpace, ces monceaux de marbre mutilés, dont nous nous empreſſions de chercher, de nommer l'origine; enfin cédant à ce premier mouvement qui veut tout voir & tout embraſſer, nous paſſâmes quelques heures à parcourir la plaine, à en reconnoître tous les points, avant de commencer nos travaux. Ionie.

La plaine dans laquelle Éphèſe eſt ſituée, s'étend du levant au couchant, reſſerrée par les monts *Gallcſius* & *Coriſſus*, elle eſt arroſée par le fleuve Cayſtre, auquel elle doit ſon exiſtence.

Il paraît qu'Éphèſe exiſtait déja avant l'arrivée des Grecs en Aſie, mais qu'elle n'était qu'un petit village, voiſin du temple déja révéré dans la contrée. Ce ſont les ruines de

Ionie. cette ville qui portent aujourd'hui le nom d'*Aja-Salouck*. A droite du hameau est un aqueduc restauré avec des marbres antiques, qui porte les eaux de la fontaine *Alipia* dans un petit fort quarré, dont la construction est moderne, mais dont la porte offre un dessin intéressant; plus haut une citadelle assez forte couronne la montagne, nommée par les anciens *Mons Pion*. En continuant d'avancer, on trouve l'église de St. Jean, édifice vaste & bien construit, converti en une mosquée dont je ne pus voir l'intérieur.

Au-delà est l'emplacement du quartier de la ville, anciennement appelé *Smyrna*, du nom de l'amazône qui l'avait bâti, & d'où étaient sortis, disait-on, les fondateurs de la ville plus célèbre de Smyrne.

Plus loin, un très-ancien aqueduc porte les eaux d'une fontaine dans les ruines d'un vaste édifice, éloigné de sept stades du temple de Diane. Après l'avoir examiné & en avoir levé le plan, nous en sortîmes pour voir les fondemens d'un édifice quarré, de 200 pieds de face, au centre duquel est une bâse autrefois revêtue de marbre, & qui sans doute est un autel, où portait une statue. Au-delà est un théâtre; plus loin sont d'autres ruines très-vastes & construites en briques; enfin nous ar-

rivâmes à l'emplacement de ce temple si fameux, dont il n'existe plus que les vastes souterrains, dans lesquels il est même difficile de pénétrer, à cause du limon qui s'y est accumulé. Ionie.

Plusieurs auteurs ont parlé de ce monument, & n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, sans nous le faire mieux connaître. Que peut-on conclure de citations éparses dans différens ouvrages, dont les plus authentiques sont précisément celles qui se contredisent le plus exactement, & qui, à force de commentaires, devenues plus inintelligibles pour les commentateurs eux-mêmes, n'ont servi qu'à leur faire imaginer des plans presque tous opposés aux usages constans des anciens.

Passons rapidement sur l'origine fabuleuse du temple de Diane; il est tombé du ciel, ou il a été bâti par les Amazones, d'autres disent qu'elles élevèrent seulement la statue de cette déesse dans son temple déja bâti, & qu'il leur servit de refuge. Voyons le passage de Pline qui en parle avec quelque détail.

« La magnificence du temple de Diane à
» Éphèse, excite une véritable admiration.
» L'Asie entière a été deux cent vingt ans à
» le bâtir. On le plaça sur un terrein maré-
» cageux, afin de le préserver des tremble-
» mens de terre & des gouffres qu'ils font

Ionie.

» ouvrir; mais pour ne point établir sur un
» fond glissant & peu solide, des fondemens
» d'un poids aussi immense, on les plaça sur
» des couches de charbons pilés & de peaux
» de mouton. La longueur entière du temple
» est de 425 pieds, sa largeur de 220; il est
» orné de cent vingt-sept colonnes de 60
» pieds de hauteur, données par autant de
» rois: il y en a 36 de sculptées, une l'est
» par Scopas. C'est l'architecte Chersiphron,
» qui dirigea la construction de cet édifice,
» & il est étonnant qu'il ait pu élever des en-
» tablemens aussi énormes; il y est parvenu,
» en formant avec des sacs pleins de sable,
» une pente douce, dont le sommet était plus
» haut que les chapiteaux des colonnes; les
» blocs une fois arrivés à cette hauteur, il les
» faisait insensiblement descendre à leurs pla-
» ces en vuidant peu-à-peu les sacs infé-
» rieurs ».

Le temple de Diane, bâti par Chersiphron, & l'une des merveilles du monde, fut brûlé la même nuit que naquit Alexandre; mais il me semble qu'Érostrate ne pût brûler que la toiture du temple qui était en bois, & les objets dont l'intérieur était enrichi, puisque tout le reste de la construction était en marbre. Les Éphésiens s'empressèrent de le rétablir,

& fiers de rélever ce ſuperbe monument, ils refusèrent adroitement la propoſition d'Alexandre, qui offrit d'en payer les frais, à condition d'y placer ſon nom. Suivant Strabon, la direction de cet ouvrage fut confiée à Dimocratés, le même architecte qui voulait tailler le mont *Athos* en forme de ſtatue. Ionie.

Éroſtrate, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avait eu d'autres deſſein que d'éterniſer ſon nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défenſe dut en perpétuer le ſouvenir.

Le premier objet du culte des Ephéſiens avait été une ſtatue informe de hêtre ou d'orme, repréſentant une Diane, non pas ſous la forme élégante d'une chaſſereſſe, mais ſous celle d'une figure égyptienne & ſymbolique que nous appelons la déeſſe de la nature, avec pluſieurs mammelles. La tête de la déeſſe était ſurmontée d'une tour, deux tringles de fer ſoutenaient ſes mains. Le corps ſe terminait en une gaine enrichie d'animaux & d'autres ſymboles.

On connaît pluſieurs ſtatues de la Diane d'Éphèſe conſervées à Rome; il y en a une au Vatican, de marbre blanc, un peu moindre que nature, qui a été trouvée à la *Villa*

Ionie.

Adriani ; une autre d'albâtre & de bronze, au Capitole, & deux autres à *Villa Albani.*

Le temple d'Éphèse était une sorte de dépôt où les plus grands artistes de l'antiquité plaçaient leurs chefs-d'œuvre pour les faire passer à la postérité. Praxitèle & son fils Céphisodorus ornèrent le sanctuaire.

Scopas donna au temple sa statue d'Hécate, dont Pline dit que l'éclat était si brillant, que les prêtres avertissaient les curieux de ne pas la fixer. Timarete, fille de Mycon, la première femme artiste dont l'antiquité fasse mention, avait donné un tableau de la déesse, & Parrhasius & Apelles, tous les deux natifs d'Éphèse, employèrent leurs talens à embellir les murs de leurs admirables ouvrages.

Apelles y représenta Alexandre tenant en main la foudre. Pline dit de cet ouvrage que les doigts & la foudre semblaient sortir du tableau, & que le peintre fut payé en pièces d'or mesurées & non comptées.

Parrhasius fit pour cette ville ses ouvrages les plus célèbres, Ulysse jouant la folie, un grand prêtre de Cybèle, un grouppe de Meliagre & d'Atalante, un Hercule, un Persée; Philiscus & Bacchus, avec une figure emblêmatique de la vertu debout auprès d'eux, Énée, Castor & Pollux, Achille, Agamem-

non, ſont ceux dont Pline fait mention & qu'il eſtime le plus. Ionie.

Les citoyens d'Éphèſe encourageaient les arts, & leur ville poſſédait des productions des plus célèbres artiſtes dans tous les genres. Agaſius fut un de leurs plus habiles ſculpteurs. Le gladiateur de la collection de Borghèſe à Rome, découvert avec l'Appollon du Belvéder à Porto Anzio, ville fondée par Néron, porte le nom de cet artiſte. Les Éphéſiens avaient auſſi un tableau de Zeuxis fort eſtimé, repréſentant Ménélas aſſiſtant aux funérailles de ſon frère. Arrien rapporte qu'on vit Alexandre treſſaillir à la vue du tableau de Palamède trahi par Ulyſſe, peint par Timante à Éphèſe.

De ces renſeignemens bien incomplets, nous pouvons conjecturer l'état floriſſant de la peinture dans les beaux temps de la Grèce, & en admirant les chefs-d'œuvre de l'école italienne, regretter de ne pouvoir plus les comparer à ceux des anciens.

Les prêtres de Diane étaient ſoumis à la caſtration, & les vierges attachées au culte de la déeſſe, vouées à une inviolable chaſteté: les uns & les autres étaient pris dans les meilleures familles; ils jouiſſaient d'un grand revenu, de privilèges excluſifs & du droit d'a-

Ionie.

ſyle qu'Auguſte crût devoir reſtreindre. Athénée décrit le luxe des prêtres de Diane & parle du prix énorme de leurs vêtemens. Plusieurs ſiècles après la réunion de la Grèce à l'empire Romain, le temple conſervait encore ſa magnificence. Les jeux éphéſiens, originairement inſtitués en l'honneur de Diane, ſubſiſtèrent juſqu'au règne de Caracalla. Les colonnes de jaſpe vert qui ſervent à ſoutenir le Dôme immenſe de Ste. Sophie, ont appartenu originairement au temple d'Éphèſe, & furent tranſportées à Conſtantinople par l'ordre de Juſtinien. Dans la grande égliſe de Piſe, on voit auſſi deux colonnes apportées d'Éphèſe. Les Amateurs de l'antiquité, ſont bien aiſes de ſuivre, dans le cours de l'hiſtoire, cette marche des monumens anciens, employés ſucceſſivement à embellir les temples payens, chrétiens & muſulmans.

Aſſez près de la forteresse qui occupe le ſommet du mont *Prion*, on en voit une autre beaucoup plus petite, dans laquelle on entre par une porte conſtruite avec les fragmens antiques d'une porte très-riche, ou d'un arc de triomphe, qui ſans doute avait été renverſé. Les habitans ont cherché à replacer ces débris, & ſe ſont bien quelquefois trompés, comme on peut le voir; mais malgré ces irré-

gularités, cet édifice ne laiſſe pas d'offrir un aſpect piquant, & les bas reliefs dont la partie ſupérieure eſt décorée, ſont d'une belle exécution. Dans celui du milieu, on diſtingue Hector traîné au char d'Achile, que les chrétiens du pays prennent pour un martyr, ce qui leur à fait appeler ces ruines, *la porte de la perſécution*. A côté ſont des bacchanales d'enfans jouant avec des grappes de raiſins. Ionie.

Au-delà du théâtre, nous trouvâmes les débris d'un temple corinthien, dont nous ne pûmes deſſiner que quelques fragmens, bien faits pour donner la plus haute idée de la richeſſe & de la perfection de cet édifice. Jamais les ornemens n'ont été d'une exécution plus parfaite, ni d'un emploi plus heureux, & ſi un goût ſévère en blâmait la prodigalité, elle ſerait juſtifiée par le choix net, & l'application raiſonnée de ces ornemens; la ſculpture dont tous les membres ſont couverts, ne nuit point à l'effet général, par l'adreſſe avec laquelle tous les bas reliefs ſont ménagés; & l'on eſt frappé de l'enſemble, en diſtinguant cependant tous les détails: c'eſt-là le dernier terme où puiſſe arriver l'art. Il faut reſter à ce terme, ou revenir au beau ſimple; mais l'expérience nous apprend, qu'on n'y eſt jamais

Ionie.

revenu qu'à travers plusieurs siècles de mauvais goût.

L'imagination seule peut aujourd'hui nous peindre ce qu'a été anciennement Éphèse florissante lorsqu'elle était la gloire de l'Ionie. Les traits de la nature environnante en sont aussi en partie altérés. Le bras de mer qui formait le port n'existe plus; il a été remplacé par un vaste marais couvert de roseaux. Le Caystre coule maintenant au milieu d'herbes marécageuses, & tout homme qui voit Éphèse, sans savoir ce qu'elle a été autrefois, peut difficilement imaginer qu'elle ait jamais été voisine de la mer.

La première mention d'Épèse dans l'histoire grecque, est à l'occasion du siége mis devant cette ville par Crésus roi de Lydie. Cette ville de la Carie était dès-lors célèbre par son temple de Diane. Hérodote raconte que durant le siége, les Éphésiens donnèrent leur ville à Diane, en unissant par une corde le temple de la déesse au mur de la ville, quoiqu'il y eut entre la ville assiégée & le temple un espace de sept stades. Les Éphésiens se faisaient gloire de devoir la supériorité de leur ville sur celles de l'Ionie à cet édifice respectable, une des merveilles de l'ancien monde.

Des circonſtances tenant non pas à une ſeule cauſe, mais à des alternatives de proſpérité & de décadence qui atteignent les villes ainſi que les hommes, amenèrent la dépopulation d'Éphèſe, même avant la deſtruction totale de l'empire grec. L'édit de Théodoſe, pour la deſtruction des magnifiques édifices conſacrés aux divinités payennes, fut exécuté avec une extrême rigueur, & c'eſt au zèle des premiers chrétiens qu'on peut attribuer la ruine des plus beaux monumens de l'antiquité. Les ſtatues de marbres, nous dit Guibbon, furent miſes en pièces ou enfouies par les payens, & celles de bronze furent fondues par les Croiſés & par les Sarraſins pour ſervir au paiement de leurs armées. Ionie.

Après avoir ſuivi pendant un jour entier cet amas de ruines répandues au pied du mont Prion, nous ſuivîmes un ſentier étroit, ſur le côté de la montagne du Corréſus, dans des ſites vraiement pittoreſques; nous fûmes ravis de la vue de la mer qui s'offre de-là ſur la gauche de la plaine d'Éphèſe, coupée par les détours nombreux du Cayſtre. Après nous être arrêtés à un village, dans un méchant café où un turc nous reçut aſſez bien, nous continuâmes nos recherches, & nous nous portâmes vers les grottes & les carrières de

Ionie.

marbre. Nous y vîmes une caverne très-étendue. Sa profondeur eſt d'environ deux cent quatre-vingts pieds. Cette grotte eſt le ſujet de beaucoup de contes & de traditions. Sous le règne de Julien, un ſophiſte célèbre, appelé Maxime, y célébra dans la nuit, les myſtères d'Éleusis, où l'empereur fut initié, profeſſa ſon apoſtaſie & s'annonça au monde comme un diſciple de Platon.

Les légendes placent dans le même lieu le miracle des ſept Dormans qui, dans la perſécution de Décius, ayant été enfermés dans cette grotte, ſe réveillèrent deux cents ans après, ſous le règne du dévôt Théodoſe, conte qui a fourni aux homélies des pères Grecs, & à un chapitre de l'alcoran. Cette hiſtoire circulait déja parmi le peuple en diverſes langues & chez diverſes nations. Mahomet l'avait entendue des chameliers, qui en amuſaient leur caravanes. Sans doute alors il ne s'attendait guères à devenir le chef & le prophète de tant de millions d'hommes, & il ne prévoyait pas qu'un jour il ferait entrer une telle fable dans le volume contenant les lois & le ſymbole de ſes ſectateurs. C'eſt cependant ce qu'il a fait dans le dix-huitième chapitre de l'alcoran, intitulé le *chapitre de la caverne*, dans lequel il enſeigne aux muſul-

mans ce qu'ils doivent croire de ce miracle célèbre. On peut dire au reste qu'en adoptant cette fable déja reçue parmi le peuple, & dans l'usage qu'il en a fait, on ne reconnaît pas la force de son génie. Ionie.

J'étais résolu de prolonger mon séjour à Éphèse, de ne rien épargner pour parvenir à remuer ces débris & à les examiner, lorsque nous vîmes arriver à la pointe du jour, un détachement de cavaliers turcs, qui n'était que l'avant-garde d'un corps plus considérable, marchant, disait-on, vers les terres du vieil Hassan, pour lui faire la guerre. Les habitans effrayés s'empressaient de cacher leurs effets, quelques-uns même fuyaient dans les bois; tous nous pressaient de quitter un lieu, qui courrait risque d'être bientôt mis au pillage. Nous partîmes promptement & tournant autour du mont *Gallesus*, nous prîmes la route de Smyrne.

Nous passâmes après quatre heures de marche, dans un lieu, où l'on appercevait des vestiges de ruines. À la même latitude, sur le bord de la mer, est Colophon, célèbre par le temple d'Apollon *Clarien*, dont l'oracle était le plus ancien de toutes ces contrées, & dont les succès avaient fait, disait-on, mourir Calchus de jâlousie. Je n'allai point à Co-

Ionie.
lophon, où il ne reste d'ailleurs aucune ruine, & je continuai directement ma route pour Smyrne.

Les Grecs sortis du quartier d'Éphèse, nommé *Smyrna*, n'avaient bâti que des hameaux au fond du golfe, qui depuis à porté le nom de leur première patrie : Alexandre voulut les rassembler, & leur fit construire une ville près la rivière *Melés*. Antigone commença cet ouvrage par ses ordres, & Lysimaque le finit.

Une situation aussi heureuse que celle de Smyrne était digne du fondateur d'Alexandrie, & devait assurer la prospérité de cet établissement. Cette ville devint bientôt le centre du commerce de l'Asie mineure ; son luxe y attira tous les arts : elle fut décorée d'édifices superbes, & remplie d'une foule d'étrangers, qui venaient l'enrichir des productions de leur pays, admirer ses merveilles, chanter avec ses poètes & s'instruire avec ses philosophes. Un dialecte plus doux prêtait un nouveau charme à cette éloquence qui paraissait un attribut des Grecs ; la beauté du climat semblait influer sur celle des individus, qui offraient aux artistes des modèles, à l'aide desquels ils faisaient connaître au reste du monde la nature & l'art réunis dans leur perfection :
ses

ſes heureux citoyens ſoumis à l'autorité des lois, ne virent s'élever parmi eux aucun de ces tyrans qui opprimèrent tant de villes grecques; & les Romains mêmes, qui avaient l'injuſtice de vouloir être ſeuls libres dans l'univers, reſpectèrent le bonheur de Smyrne, & lui laiſsèrent au moins cette ombre de liberté, le plus grand des biens, après la liberté même. Ionie.

Elle était une des villes qui revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître Homère; on montrait ſur les bords du Melés, le lieu où Crithéis ſa mère lui avait donné le jour, & la caverne où il ſe retirait pour compoſer ſes vers immortels. Un monument élevé à ſa gloire & qui portait ſon nom, préſentait, au milieu de la ville, de vaſtes portiques ſous leſquels ſe raſſemblaient les citoyens; enfin, leurs monnaies portaient ſon image, comme s'ils euſſent reconnu pour ſouverain le génie qui les honorait.

Smyrne conſerva les reſtes précieux de cette proſpérité, jusqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre des Barbares qui fondirent avec toute l'énergie du fanatiſme, ſur un peuple qui n'était que ſuperſtitieux, & dont les ſouverains aſſemblaient des conciles, quand il fallait lever des armées. Elle fut priſe par les

Ionie.

Turcs, reprise par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite; au commencement du treizième siècle, il n'en existait plus que les ruines & la citadelle. Cette forteresse ne put résister aux efforts des princes turcs dont elle fut souvent la résidence, malgré les efforts des chevaliers de Rhodes qui, saisissant une circonstance favorable, parvinrent à y construire un fort, & à s'y maintenir; mais Tamerlan prit en quatorze jours cette place, que Bajazet bloquait inutilement depuis sept ans.

Smyrne ne commença à sortir de ses ruines, que lorsque les Turcs furent entièrement maîtres de l'empire; alors sa situation lui rendit les avantages que la guerre lui avait fait perdre, elle redevint l'entrepôt du commerce de ces contrées. Les habitans rassurés abandonnèrent le sommet de la montagne, & bâtirent de nouvelles maisons sur le bord de la mer. Ces constructions modernes ont été faites avec les marbres de tous les monumens anciens, dont il reste à peine des fragmens, & l'on ne retrouve plus que la place du stade & du théâtre : on chercherait vainement à reconnaître les vestiges de fondation, ou quelques pans de murailles qui s'apperçoivent entre la forteresse & l'emplacement de la ville actuelle.

On n'eſt point frappé en arrivant à Smyrne, comme on l'eſt à Amſterdam ou à Bordeaux, de cet extérieur de richeſſe & de magnificence que produit un grand commerce : les ſujets du grand-ſeigneur, occupés d'augmenter leurs fortunes, s'occupent encore plus ſoigneuſement de la cacher ; & toujours tremblans, ils n'oſent en jouir dans la crainte de la perdre. Le danger preſque continuel des incendies & des tremblemens de terre, eſt un nouveau motif qui les empêche d'élever de grands édifices, & toutes les maiſons ſont conſtruites en bois, excepté les moſquées, les bezeſtins & quelques caravanſérails ; mais pour apprécier la ville de Smyrne, il faut arrêter ſes regards ſur l'étendue & la ſûreté de ſon port ; il faut compter cette foule de navires de toutes les nations, qui, toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette échelle le marché le plus fréquenté de tout le Levant, & l'entre-pôt du commerce de l'Aſie mineure, comme Alep eſt celui des productions & des beſoins de l'Aſie méridionale; mais en Syrie, le négociant placé dans l'intérieur des terres, a moins de facilité pour ſe ſouſtraire aux vexations des Turcs, & attend ſouvent en vain la caravane qui lui apporte ſes effets d'Alexandrette, & que des

Ionie.

Ionie.

brigands ont dépouillé : au Caire, il eſt relégué dans une enceinte étroite où ſouvent même on l'aſſiége, toujours expoſé aux caprices de ces douze deſpotes, qui, réunis ou diviſés ſont également redoutables au pays malheureux qu'ils prétendent gouverner, & qui abuſant de la ſituation des étrangers, ne leur laiſſent, ni la liberté de ne pas vendre, ni celle de refuſer un achat déſavantageux. A Conſtantinople, le négociant eſt circonſcrit dans le cercle que l'intérêt national a été forcé de tracer, afin d'oppoſer des négocians réunis pour vendre à des corps de marchands toujours ligués pour acheter : il eſt gêné par une foule de réglemens, & ſes ſpéculations ſont reſtreintes à la conſommation de la capitale, qui, quoique très-conſidérable, a cependant de bornes connues ; enfin il ne jouit réellement des avantages de ſon état, que lorſque s'élevant à une connaiſſance parfaite des relations de Conſtantinople avec les places correſpondantes, il peut opérer de manière à profiter de toutes les combinaiſons du change, & faire circuler utilement & avec rapidité, ſon argent & ſon papier, ſigne de ſon crédit.

Les commerçans de Smyrne ſont bien plus heureux ; ils jouiſſent de tous les agrémens que peuvent offrir un beau ciel, un pays fertile &

une liberté fondée fur le caractère doux & humain des Turcs qui l'habitent. La rue des francs, dans laquelle ils font réunis, offre l'afpect d'une ville Européenne, & toutes les jouiffances que la fociété & les relations du commerce peuvent ajouter aux moyens d'augmenter leur fortune; dans aucune place du levant, leurs fpéculations ne pourraient être auffi étendues & auffi utiles; c'eft pour eux qu'arrivent fucceffivement les riches caravanes de Tokat, d'Angora, de Brouffe, de Cogna, de Satalie, d'Erzerum & de Diarbékir. Elles multiplient les matières de leurs échanges & leur offrent des moyens avantageux de renvoyer dans leurs patries la valeur des productions qu'ils en ont tirées. Ionie.

On apporte à Smyrne des draps de France, d'Angleterre & de Hollande, des faies de Venife, des foieries d'Italie, des étoffes de Lyon d'or & d'argent, des galons, du café de nos îles, de l'indigo de St. Domingue, de la Caroline & de la Louifiane; du fucre, de la cochenille, des épiceries, du papier, des verreries & clincaillerie de Venife & d'Allemagne; du fer, de l'étain, du plomb, du verdet & du bois pour la teinture.

On exporte le coton que fourniffent fi abondamment les plaines de Kirkagach & de Ma-

Ionie.

gnesie, le coton filé teint en rouge, les superbes toisons des chèvres d'Angora, les soies de Perse, des tapis de laine, des étoffes de fil, de la garence, des drogues, de la cire, des cuirs, des éponges, des figues & des raisins secs.

La France, l'Angleterre & la Hollande se partagent ordinairement la plus forte partie de ce commerce. Celui de Venise & de Livourne est très-borné : Naples n'en a aucun quoiqu'elle entretienne un consul. Trieste commence à étendre ses spéculations ; les Ragusois emploient beaucoup de bâtimens pour le cabotage d'une échelle à l'autre, & pour les ports d'Italie ; mais ils se releveront avec peine des coups trop cruels que leur ont portés les Russes dans leur expédition.

Si l'on jugeait de la répartition du commerce de Smyrne par le nombre des négocians de chaque nation, la France aurait paru depuis long-temps beaucoup plus puissante qu'elle ne l'était alors réellement, puisqu'elle avait vingt-cinq maisons, tandis que les Anglais n'en avaient que six, & les Hollandais quatre. Elle ne faisait cependant que le tiers du commerce, & suppléait par le nombre de ses agens à ce qui pouvait manquer d'ailleurs à leur existence. Les étrangers, & sur-tout les Hol-

landais, passent dans le Levant avec des capitaux considérables, y forment des établissemens solides; & déja riches, voient, par le crédit que leur assurent leur opulence, multiplier les moyens de s'enrichir encore; dans toutes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les démarches de leurs consuls, sont à ses côtés & non pas à sa suite: le Français au contraire, simple commissionnaire, ne travaille que pour le négociant de Marseille dont il est le régisseur, partage avec lui tous les droits de commission, & quelquefois peut se plaindre du consul, qui croit que tout doit lui obéir aveuglément; n'aspirant qu'à la possession d'un pécule qui lui permette de retourner dans sa patrie, ce Français hâte la fin de son exil par tous les moyens qu'offrent l'économie la plus constante, & renonce à ce genre de considération qu'obtient toujours l'extérieur de la richesse. Ionie.

Smyrne renferme environ cent mille habitans, savoir: soixante à soixante cinq mille Turcs, vingt-un mille Grecs, dix mille Juifs, cinq à six mille Arméniens & deux cents Européens, auxquels il faut ajouter encore un assez grand nombre de domestiques & d'ouvriers de leurs nations. La Porte y envoie tous les ans un nouveau gouverneur; c'est un homme

Ionie.

de loi, qui sous le titre de cadi, juge civil & criminel, a sous ses ordres le lieutenant de police & le chef des janissaires ; il choisit quelques-uns des principaux habitans dont il compose son conseil, pour lequel il a ordinairement fort peu de déférence.

Le château destiné à défendre le golphe, est en très-mauvais état, & ne pourrait arrêter les vaisseaux qui sont cependant forcés de s'en approcher pour éviter les bas fonds dont la moitié du golfe est remplie. Ces terreins autrefois élevés au-dessus de la mer, se sont affaissés dans les secousses d'un tremblement de terre, & sont encore augmentés tous les jours par les attérissemens qui se forment à l'embouchure de l'*Hermus*.

Les rues de Smyrne sont si étroites que les toîts des maisons opposées se touchant presque, l'air & la lumière y pénètrent à peine ; mais cette construction a ses avantages dans ce climat où il est plus nécessaire de se défendre de l'ardeur du soleil que de respirer un air très-libre. Les kiosques & les terrasses au haut de chaque maison suppléent à ce défaut.

La baie a de grandes beautés, résultant principalement de la chaîne de montagnes d'une

hauteur à-peu-près égale, mais plus ou moins enfoncées & éloignées qui la ceignent & qui l'abritent. Les négocians francs y jouissent d'une grande liberté & y forment une société très-agréable. En été ils se retirent dans les villages voisins, où ils ont des maisons de campagne.

Ionie.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de restes précieux d'antiquité que Smyrne; mais la facilité de les transporter, & le nombre des curieux ont épuisé la mine. Il n'y a pas long-tems qu'en creusant un puits, on a découvert un temple orné de colonnes de marbre & de porphire, & une statue de Pâris, d'un très-beau travail, d'environ trois pieds, avec un chien de chasse, & tenant la pomme derrière lui. Son visage exprime beaucoup d'incertitude & d'hésitation qui précède une décision. Les traits sont ceux d'un très-beau modèle grec.

Nous gravîmes la montagne, le *Pagus* des anciens, pour voir les restes considérables de la forteresse, aux pieds de laquelle la nouvelle Smyrne est construite. Cette hauteur isolée semble avoir anciennement fait partie de la ville; on y voit les ruines d'une chapelle, d'une grande citerne voûtée & d'un grand château gothique. L'entablement de la porte

Ionie.

du nord eſt de marbre blanc, avec une inſcription relative à la reſtauration de la ville, par l'empereur & l'impératrice Hélène ſa femme ; ſur un des côtés de la porte de l'oueſt eſt une tête coloſſale qui a donné lieu à beaucoup de conjectures. Les uns y voient un Sphinx, d'autres une Amazone appelée *Smyrna*, quelques-uns l'impératrice Hélène. La partie de l'oueſt de cet eſpace a des veſtiges d'un ſtade, & celle du nord d'un ancien théâtre. Le ſtade, lorſqu'il a été détruit pour fournir les matériaux d'un *khan*, avait cinq cent quarante pieds de long, & le diamètre de ſa partie circulaire à une extrémité, était deux cent quatre-vingt-huit pieds, dont cent vingt étaient l'arêne, & le reſte rempli de gradins. On y reconnaiſſait encore les loges où l'on tenait les bêtes féroces. Les légendes rapportent que c'eſt là que St. Polycarpe fut livré aux bêtes.

La vue du pays eſt très agréable ſur cette hauteur ; nous en deſcendîmes pour ſuivre les bords d'un ruiſſeau couverts de lauriers-roſes. Dans ce payſage vraiment romantique, au fond d'un vallon couvert de chèvre-feuille & de jaſmin, nous rencontrâmes une compagnie de femmes turques repoſant à l'ombre, ſans voile & avec grande liberté, jouiſſant d'une fraîcheur

délicieuſe : c'étaient les femmes du harem de quelque riche turc, accompagnées de vieilles femmes qui veillaient ſur elles ; elles étaient extrêmement belles, mais elles étaient vêtues ſans grace, & leur taille épaiſſe ne pouvait avoir aucun charme à des yeux européens. Ionie.

Parmi les malheurs plus récens que Smyrne a éprouvés, il faut compter le tremblement de terre de 1688, où quatre milles perſonnes furent enſevelies ſous les ruines ; l'incendie qui le ſuivit & qui dévora une partie de la ville ; & enfin le maſſacre des grecs par les turcs en 1770, à la nouvelle de la perte de la bataille dans le détroit des Dardanelles, entre l'eſcadre ruſſe & l'eſcadre turque, & de la deſtruction totale de la marine ottomane, brûlée dans le port de *Tchiſmé.* Cette nouvelle étant arrivée à Smyrne le dimanche 8 juillet à quatre heures du matin, la certitude d'un fait ſi étrange répandit parmi les mahométans de la ville la conſternation & le déſeſpoir. La populace humiliée, outrée de ce revers, animée par les diſcours ſéditieux d'*Ibrahim aga*, douanier de Smyrne, homme méchant, cruel, fanatique à l'excès, & de quelques autres perſonnages du même caractère, voulut aſſouvir ſa rage ſur les chrétiens, & principalement

Ionie. ſur les Grecs. Ibrahim donna l'exemple, & le même dimanche à cinq heures du matin, commença à faire maſſacrer tous les Grecs employés dans la douane. Cet exemple fut ſuivi dans les marchés & les quais de la ville, en moins de quatre heures, environ quinze cents Grecs furent égorgés, ainſi que deux européens. On n'aurait certainement pas épargné les francs de toutes les nations, ſi c'eût été un jour ouvrier.

Avant de quitter Smyrne, nous allâmes parcourir les ruines de Claros, qui couronne un rocher élevé & grimpant juſqu'à ſes murailles qu'on reconnaît encore. Il était difficile de trouver pour une ville une ſituation plus favorable; des deux côtés du promontoire, une anſe fermée & défendue par des roches taillées à pic, fournit un ſûr abri; & à l'oueſt & au nord ſont des vallées fertiles arroſées par la rivière d'Haleſſus.

Claros était une des plus anciennes cités de la Grèce, & conſacrée à Appollon. Sur le haut de la montagne, on trouve des débris conſidérables d'un très-grand édifice: on reconnaît pluſieurs membres d'architecture d'un ſtyle dorique, quoique les ornemens ſculptés en ſoient preſqu'entièrement effacès; & que même

des colonnes de granit ſemblent réduites en pouſſière par l'action du temps. Ionie.

Ce qui attira le plus notre attention, eſt une grotte s'enfonçant en terre dès l'entrée, & à environ cent cinquante pieds de diſtance, une autre ouverture conſtruite en pierres de taille communiquant avec la première. On peut croire avec aſſez de vraiſemblance que cette ouverture ſervait à l'oracle, car ce paſſage ſouterrain aboutiſſait préciſément au centred'un temple quarré: les marches d'un perron & les baſes des colonnes d'un périſtyle ſont répandues tout autour; un peu plus loin, ſont les gradins & le parterre d'un théâtre faiſant face au ſud-oueſt, & qui paraît moins grand que celui de Milet. Ces reſtes montrent l'étendue & la magnificence de la ville avant la chute de l'oracle & l'émigration de ſes habitans à Ephèſe.

Nicandre, naturaliſte & médecin, était natif de Claros, & habitait dans le voiſinage de l'oracle, il a écrit deux ouvrages ſur ſon art, il vivait huit cents ans avant J. C.

Colophon qui n'était pas éloignée, était une ville d'une grande importance, qu'elle devait principalement à ſon commerce, & en particulier à ſon or qu'on diſait être de la meilleure qualité: elle était pareillement fameuſe pour

la conftruction des navires & par fes habiles matelots. C'eft à Colophon qu'Ovide place la fcène de fa fable de Minerve & d'Arachné. Horace demande à fon ami, qui a vifité les côtes & les îles de la mer Egée, à laquelle des deux villes de Smyrne ou de Colophon il donne la préférence.

Ionie.

Dans l'hiftoire des lettres & des arts, Colophon a produit beaucoup d'hommes célèbres. Xenophane, qui enfeignait que la divinité était une & infinie, que la terre a été diffoute par l'eau, ce qu'il prouvait par les poiffons & les coquilles pétrifiés qu'on trouve dans les carrières de marbre de Paros, qu'il y a un nombre infini de foleils & de lunes, &c.

Thrafyllus, le général athénien, ajouta Colophon aux colonies foumifes à Athènes. Lyfimaque la dépeupla en forçant les habitans à aller s'établir à Ephèfe, fuivant la pratique commune des fondateurs des villes en ces temps-là.

La fcène que nous avions fous les yeux des hauteurs de Claros, était auffi belle que finguliere, par cette partie de la mer Egée, enrichie par les îles de Samos & de Nicaria, & qui reffemble à un lac renfermé par une

enceinte de montagnes bleuâtres, excepté du côté de l'oueſt. Ionie.

Nous reprîmes notre route, mais le vent demeurant contraire pendant la plus grande partie du jour ſuivant, nous prîmes terre dans une petite anſe, & nous envoyâmes un domeſtique grec à *Hypſilé*, village turc ſitué ſur le haut de la montagne à environ trois milles ſur notre gauche, pour chercher des proviſions. Nous nous aſſemblâmes autour d'un feu brillant allumé contre le roc, qui était de marbre, & formait une eſpèce de chambre découverte, & nous y trouvâmes le ſol d'un ſable ſi ſec & ſi doux, qu'après un léger ſouper, nous y repoſâmes juſqu'à la pointe du jour.

En débarquant, nous avions parcouru le rivage, & à une petite diſtance de la mer nous avions trouvé un bois de chêne & d'olivier, ſupportant de la vigne pendante en feſtons d'un arbre à l'autre, & donnant à l'œil & à l'odorat des ſenſations agréables. La vigne y vient ſans culture, & la propriété en eſt commune entre les habitans. Nous étions alors dans le voiſinage de *Teios*, le pays de Bacchus.

Ayant mis à la voile par un bon vent à la pointe du jour, nous arrivâmes avant midi à

Ionie.

Sejejeck, petite ville au fond d'une anse, enceinte d'une muraille basse à creneaux & de quelques tours vraisemblablement élevées par les Génois; la place a encore quelques canons montés, & ses portes se ferment le soir. Nous étions près de la porte du couchant qui, ainsi que toutes les autres fortifications, nous donnaient une bien petite idée des moyens de défense des Turcs dans cette partie de l'art de la guerre.

En demandant à quelques Turcs, qui nous marquaient quelque bienveillance, où nous pourrions trouver des antiquités, ils nous indiquèrent diverses inscriptions, quelques-unes ayant la forme de décrets, & une sépulcrale.

De *Sejejeck* nous nous avançâmes à Vourla, après avoir monté environ un mille par une coline en pente douce, nous eûmes sur notre gauche un point de vue très-agréable de murailles crenelées de la ville, située au bas & sur les bords de la mer, & d'un havre oblong environné de côtes boisées s'élevant en amphitéâtre. Notre route nous conduisit ensuite tantôt au travers de petits vallons arrosés de jolis ruisseaux & couverts d'ombrages, tantôt par des terreins plats, entre des clotures formées par des haies de grands myrthes en fleurs.

Ce

Ce pays était vraiment poétique, & nous l'eûmes trop tôt traversé. Ionie.

Nous nous arrêtâmes à *Vourla*, qui, situé sur le penchant de la montagne, a la vue agréable de la mer & de Clazomène, dont Alexandre fit une péninsule, d'île qu'elle était, en la joignant au continent par une jettée, ainsi que nous l'apprend Pausanias; mais nous ne nous y arrêtâmes point, faute de temps, & la crainte des bandits & des soldats de la garnison turque, dont on peut se défier avec autant de raison dans un pays presque désert, hâtèrent notre départ.

Clazomène, Libidos & Teios étaient célèbres pour leurs bains, selon Pausanias: aujourd'hui tout le pays ne présente que l'image de la stérilité; la terre y est couverte de pierres, & des pointes de rochers percent çà & là sa surface. Les seuls accidens qui varient la scène, sont quelques petites hauteurs & quelques groupes de grands pins. Une heure après le coucher du soleil, nous nous arrêtâmes dans une chaumière appartenant à un Grec, le seul qui habitat le misérable village de Phrigé.

La route de-là à Tchismé, comme celle que nous venions de parcourir, est déserte & ennuyeuse. Thchismé est l'ancienne Cyssus; c'est dans son port que fut défaite la flotte

Ionie. d'Antiochus par celle des Romains. La ville eſt au haut d'un côteau qui va en pente à la mer; ſa fortereſſe eſt dans le centre, & eſt de forme oblongue; elle conſiſte en un double mur & un foſſé profond, & renferme une moſquée & pluſieurs maiſons. La conſtruction du fort, malgré ſon apparente antiquité, ne remonte pas plus haut que la poſſeſſion des Génois; ce ſont eux-mêmes qui ont conſtruit deux bains publics très-grands, qui tombent aujourd'hui en ruines.

Depuis 1770, époque mémorable de la deſtruction de la flotte turque par l'eſcadre ruſſe, la plus grande partie de la ville, a été rebâtie, après avoir beaucoup ſouffert de l'incendie qui l'a conſumée à cette occaſion.

Tchiſmé eſt devenu célèbre de nos jours par la victoire des Ruſſes qui détruiſirent l'armée navale des Turcs en 1770. Cette dernière, bien ſupérieure à celle de ſes ennemis, était compoſée de vingt-cinq voiles, dont quinze groſſes caravelles: l'armée ruſſe, ſous les ordres de M. le comte Alexis Orlow, n'était que de neuf vaiſſeaux de ligne & de ſix frégates. Ils ſuivaient déja depuis quelques jours leurs ennemis, lorſque les Turcs vinrent s'entraverſer à l'entrée du canal de Scio, ſur les îles *Spalmadori;* mais, à la première diſpoſi-

tion que les Russes firent pour les y attaquer, ils appareillèrent, & entrant dans le canal, allèrent se ranger le long de la côte d'Asie, au nord de *Tchismé*. Le lendemain 5 juillet, l'escadre russe s'en approcha partagée entre trois divisions, dont la première était commandée par l'amiral Spiritow, la seconde, par le comte Alexis Orlow, & la dernière, par le comte-amiral Elphinston. Ionie.

L'amiral Spiritow sortit de la ligne pour attaquer seul la capitane qui tenait la tête de la ligne turque. Le combat fut très-vif, & les vaisseaux s'étant abordés, s'accrochèrent par leurs agrès. les Russes jettèrent alors dans le bâtiment ennemi, des artifices dont l'effet ne fut que trop prompt, puisque n'ayant pu s'en éloigner, le feu prit également aux deux vaisseaux qui sautèrent ensemble. Il ne se sauva que vingt-quatre Russes, parmi lesquels étaient l'amiral, son fils et le comte Théodore Orlow. Ce superbe vaisseau portait quatre-vingt-dix canons de bronze, et avait à bord une caisse de cinq cent mille roubles.

Cet événement répandit un effroi général parmi les Turcs. Ils coupèrent aussi-tôt leurs cables, & allèrent se jetter, par la plus détestable des manœuvres, dans le port de *Tchismé*,

Ionie.

où ils furent bientôt bloqués. Le 7 à minuit, cinq vaisseaux russes s'entraversèrent en face du port, & commencèrent une canonade terrible, soutenue par le feu continuel d'une galiotte à bombes; mais ils eurent bientôt recours à un moyen plus terrible, & qui produisit tout son effet. Un brûlot alla mettre le feu à un des vaisseaux turcs, & un vent violent s'étant élevé au même instant, toute la flotte ottomane fut consumée, à l'exception de quelques bâtimens, dont les Russes s'emparèrent avec leurs chaloupes, & qu'ils parvinrent à préserver de l'incendie général.

Tous les habitans de Scio furent témoins de ce spectacle horrible; & la lumière de cet embrâsement était telle, qu'ils distinguaient, dans le fond du port, les moindres événemens. Tous les vaisseaux étaient en feu, & sautaient successivement à mesure que les flammes gagnaient les poudres. La mer était couverte de malheureux, qui nageant à travers les débris et les flammes, essayaient de gagner le rivage; l'artillerie des vaisseaux turcs, qui se trouvait chargée, fut un nouveau moyen de destruction, & renversa presqu'entièrement la ville & le fort de *Tchismé*.

Jamais victoire n'a été aussi complète; & de cette armée redoutable, qui semblait devoir

en impoſer aux Ruſſes, et peut-être les forcer d'évacuer l'Archipel, il ne reſtait pas aux Turcs un ſeul canot, trois jours après qu'ils les eurent rencontrés. Si leurs mauvaiſes manœuvres ſemblent diminuer un peu le mérite des Ruſſes, il ne faut pas oublier la grande ſupériorité de leurs ennemis. Ceux qui connaiſſent les détails de cette action, conviennent que les généraux s'y ſont conduits avec autant de ſavoir que de fermeté, & qu'ils ont été parfaitement ſecondés par tous ceux qu'ils commandaient. S'il y avoit un reproche à leur faire, ce ſerait peut-être celui de n'avoir pas ſuivi leur victoire, & de n'avoir pas recueilli tout le fruit que nous avons ſu depuis qu'ils pouvaient en tirer. Mais leur était-il poſſible d'imaginer l'état où ſe trouvaient les Dardanelles? Pouvaient-ils avoir ſur ces forteresses fameuſes, des notions aſſez exactes pour ſavoir combien peu elles ſont redoutables? Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que tout favoriſait les vainqueurs, & qu'il dépendait d'eux d'aller faire la paix ſous les murs du ſérail. La nature ſeule défend l'entrée de l'Helleſpont: un courant rapide, augmenté par les vents du nord, fréquens en ces climats, empêche ſouvent les vaiſſeaux de remonter ce canal, trop étroit pour y pouvoir louvoyer: les bâtimens

Ionie.

Ionie.

courent alors risque d'être arrêtés en face des châteaux, dont l'énorme artillerie pourrait peut-être les écraser, malgré la mal-adresse de ceux qui la servent. Mais tous ces obstacles étaient disparus à l'époque dont nous parlons : un vent de sud forcé, qui dura plusieurs jours, aurait fait franchir à l'escadre russe ce passage redouté. Les premiers châteaux, qui sont les plus solides, étaient, à la vérité, remplis d'un grand nombre de canons, mais dont presqu'aucun ne se trouvait en état de servir, & les troupes qui les gardaient prirent la fuite à la vue de quelques flammes russes qui en approchèrent.

L'île de Chypre est la dernière qu'on rencontre dans la Méditerranée, quand on suit l'alignement de la grande péninsule de l'Asie Mineure. C'est aussi celle dont les annales tiennent le rang le plus distingué dans l'histoire des hommes. Elle doit peut-être son nom au mot *cypros*, qui veut dire cuivre, à cause des mines de ce métal qu'elle recèle dans son sein. Sa grande fertilité l'avait fait consacrer à Vénus, symbole ingénieux de la nature qui féconde les êtres & qui les vivifie.

Chypre s'étend en longueur d'occident en orient, depuis le cap Saint-André jusqu'à celui de Saint-Epiphane. Strabon donne à l'île en-

tière 3420 ſtades de circonférence. Elle eſt fertile quoiq'u'il n'y ait point de rivières. Ce défaut eſt réparé par quantité de ſources, pluſieurs petits ruiſſeaux & ſur-tout par les pluies d'hiver. Que les habitans de cette île ceſſent d'être vexés & pareſſeux, & bientôt ils ſeront opulens; mais ils ne ſont guères moins efféminés que leurs ancêtres. Idalie, Amathonte & Paphos étaient trois villes conſacrées à Vénus dans la charmante mythologie des Grecs, mais qu'on ne connaît plus guères que par les poëmes qui nous reſtent de l'antiquité. Ionie.

Vénus n'était pas la ſeule divinité qu'on adorât dans cette île : Apollon y avait un temple; on en voit encore les débris auprès de *Piſcopi*, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitans diſent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui avait enſeigné la muſique; & vous ſavez qu'Apollon paſſait pour en être l'inventeur. Le bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement une plaine arroſée par un aqueduc.

Non loin de-là eſt le promontoire Curium, aujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de Chat) pour faire alluſion aux chats que les prêtres de Saint-Bazile entretiennent pour détruire les ſerpens répandus dans les campagnes voiſines : ces bons prêtres furent excités

Ionie.

à cette bonne œuvre par le don d'un très-beau village.

Nicofie eft la capitale de cette contrée. C'eft la demeure du gouverneur turc ; c'était autrefois celle de toute la nobleffe vénitienne qui vivait dans l'île. A en juger par fes ruines, elle a dû être magnifique ; & fa défenfe contre les Turcs prouve qu'elle était affez bien fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus les maîtres, y pafsèrent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans; les femmes laides & les enfans furent brûlés sur le même bûcher ; on réferva les belles femmes pour le férail du Grand-Seigneur, & les principaux citoyens, pour orner le triomphe du général. Il y eut plus de vingt-cinq mille hommes du pays réduits en captivité & vendus comme efclaves ; mais aucune des femmes réfervées pour le férail n'y arriva : une d'entr'elles, qui s'était fait donner fecrettement une mêche allumée, fit fauter le vaiffeau qui la portait, et le même accident fit périr le vaiffeau qui portait le général turc. Refte à favoir fi, pour s'exempter de l'efclavage, il eft permis de noyer tant de gens avec foi ; peut-être quelques-unes de ces belles captives euffent-elles préféré le férail à la mort.

Famagoufte, autre place forte, ne s'était

rendue que lorſqu'il n'était plus reſté de ſouris dans la ville pour nourrir les habitans. Elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la violèrent lâchement : ils maſſacrèrent la plus grande partie des officiers de la garniſon, & firent écorcher vif le gouverneur ; ſa peau, ſalée, ſechée et empaillée, fut portée dans l'arſenal de Conſtantinople. Elle en fut enlevée par quelques perſonnes de la famille de ce brave commandant ; on dit que cette peau glorieuſe exiſte encore à Véniſe.

On voit à peu de diſtance de Larnica, ville aſſez conſidérable, une moſquée où les Turcs prétendent qu'eſt enterré l'ayeule de Mahomet : c'eſt-là qu'ils viennent invoquer la grand'mère de leur prophète. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie : la tradition n'en dit rien ; mais la foi muſulmane y ſupplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin de là, ſur un autre objet. On voit à Salines une égliſe grecque, dédiée au Lazare, le même que reſſuſcita Jéſus-Chriſt. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette égliſe. L'unique preuve qu'on en apporte, eſt le trou qui recella ſon corps.

Le mont *Crocé* eſt la plus haute montagne qui ſoit dans l'île de Chypre. Sainte Hélène en

Ionie.

choisit le sommet pour y faire construire une petite église. Elle y joignit des dons suffisans pour entretenir trente personnes employées à la desservir. C'est un édifice assez ordinaire; mais un morceau de la vraie croix y attire un concours que la hauteur de la montagne ne rebute point.

La fameuse madone de *Chekka* est située dans un canton délicieux. L'air des environs est parfumé de roses, de chèvre-feuille & de quantité d'arbrisseaux d'une odeur aromatique. Le couvent est bien décoré, & le papa qui le gouverne, le cède à peine, pour la dignité, à un évêque.

L'île entière n'offre aucun séjour préférable à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'emporte sur son église. Elle était dédiée à Saint Mamas, à qui on attribue des actions surprenantes, & qui toutes avaient pour but de ne point payer sa part des impôts : il avait, dit-on, un miracle toujours prêt pour s'en dispenser.

Le Lapitho, appelé autrefois *Amabilis*, était parfaitement bien nommé : c'est un admirable paysage, où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis ensuite *Palécra*, lieu où se trouvait autrefois un temple dédié à la reine d'Amour. Un cadi en fit enlever les dernières pier-

res, pour conſtruire une maiſon à ſes maîtreſſes : ce n'était pas abſolument en changer la deſtination ; peut-être croyait-il chacune de ſes femmes une Vénus ? Ionie.

Citréa eſt peut-être l'ancienne Cythère ; elle en conſerve encore les agrémens extérieurs. C'eſt une ſuite de jardins et de maiſons de plaiſance, arroſés de ruiſſeaux d'eau vive, diſtribuée par pluſieurs canaux ; mais ces efforts de l'art le cèdent encore aux beautés de la nature ; elle étale dans ce canton toute ſa parure, toutes ſes graces. L'ancienne ville de Chypre eſt preſqu'entièrement détruite ; ce n'eſt aujourd'hui qu'un petit village environné d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce lieu, autrefois ſi renommé pour ſes belles femmes, a dégénéré ſur ce point comme ſur le reſte. Au centre de l'île eſt le mont Olympe, dont les bras s'étendent en divers ſens juſqu'à la mer. Vénus avait un temple au haut de ce mont ; j'y trouvai à la même place, les ruines d'une chapelle grecque. Un des ſommets de la chaîne de cet Olympe s'ouvrit ſous l'empire des Titus, & vomit tant de flammes, que pluſieurs villes de Chypre furent embrâſées.

Le ſol de Chypre eſt communément bon, & l'aſpect en eſt agréable : il eſt coupé de

Ionie. montagnes, qui ne servent qu'à varier le paysage; presque par-tout les yeux trouvent de quoi se satisfaire; mais les serpens, les aspics, les tarentules n'y sont que trop communs : ceux qui voyagent à pied, portent des bottines, où sont attachées de petites sonnettes, pour mettre en fuite ces reptiles venimeux. La morsure de l'aspic fait périr, dans l'espace d'une heure, ceux qui en sont atteints ; le seul moyen d'en guérir, est de couper la partie qui a été mordue.

Voici un de ces phénomènes dont la nature offre peu d'exemples, & qui par-là mérite d'être cité. Entre des rochers qui touchent à la mer, on trouve des os pétrifiés; c'étaient, disent les gens du pays, un grand nombre d'étrangers, nommés Alains, qui voulaient envahir l'île de Chypre; ils firent naufrage, et leurs os furent changés en pierres, par un châtiment de la justice divine. Cette métamorphose est toute naturelle; mais il faudrait la rapporter à des temps plus reculés.

L'exercice de la religion chrétienne est libre dans toute l'ile de Chypre. On y compte un archevêque, deux évêques, plusieurs couvens & un grand nombre d'églises; quelques-unes ont été changées en mosquées. A l'égard des prêtres, c'est le rituel grec qui les dirige.

toute leur ſcience & preſque toute leur religion conſiſte à obſerver les jours de fêtes & à s'abſtenir de l'uſage de la viande. Ils peuvent ſe marier autant de fois qu'ils deviennent veufs. Les moines ſont traités plus ſévèrement, ils ne peuvent être mariés qu'une ſeule fois; les évêques ſont ſoumis à la même diſcipline. Ionie.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS LE CONTINENT DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

État sauvage & primitif de la Grèce. — Description générale de ce continent.

La Grèce.

S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avaient pour demeures que des antres profonds, & n'en sortaient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers & quelquefois nuisibles : réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins & leurs maux. Le sentiment de leur faiblesse les avait rendus malheureux ; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces : la guerre commença, de grandes passions s'allumèrent ; les suites en furent effroyables : il fallait des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays ; les vainqueurs dévo-

raient les vaincus ; la mort était fur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les cœurs.

La Grèce.

Mais soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au-devant des législateurs qui entreprirent de les policer : ces législateurs étaient des Egyptiens qui venaient d'aborder sur les côtes de l'Argolide ; ils y cherchaient un asyle, ils y fondèrent un empire, & ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes & cruels s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même une terre inconnue & la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, & parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles & sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siècles reculés.

La colonie de Cécrops tirait son origine de la ville de Sais en Egypte : elle avait quitté les bords fortunés du Nil pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable, &, après une longue navigation, elle était parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce

La Grèce.

avaient dédaigné d'asservir. Ses campagnes n'offraient point de butin, & sa faiblesse ne pouvait inspirer aucune crainte : libre sans connaître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devait s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avait instruits. Bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple ; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières ; & Cécrops, placé à la tête des uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venait d'adopter.

Tous les réglemens de Cécrops respiraient la sagesse & l'humanité : s'il avait été l'auteur de ces mémorables institutions qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il aurait été le premier des législateurs & le plus grand des mortels ; mais elles étaient l'ouvrage d'une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles : il les avait apportées d'Egypte, & l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva peuplée bientôt de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivaient que de rapines. Des

Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique, en ravagèrent les frontières, & répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des troubles qu'ils venaient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits ; & les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devait leur coûter le plus : ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre, & se renfermèrent dans des murs, qu'ils auraient regardé comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avait fallu les regarder comme l'asyle de la faiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières qu'auparavant ils ne quittaient jamais. La Grèce.

A mesure que le royaume d'Athènes prenait de nouvelles forces, on voyait ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie & d'Epire, s'accroître par degrés, & continuer leur révolution sur la scène du monde.

La multiplicité des petits états que renfer-

La Grèce. mait l'ancienne Grèce, & les fréquens changemens auxquels ils se trouvèrent exposés, mettent dans l'impossibilité d'en donner une description exacte. Cependant, pour connaître cette partie si célèbre de la terre, il faut entrer dans quelques détails. Les meilleurs voyageurs, tels que Spon, Weler, Pokocke, Le Roi, seront nos guides dans cette énumération. Nous indiquerons exactement les lieux qui auront eu quelque célébrité, en rappelant, autant qu'il sera possible, leurs anciens noms, & citant ceux qu'ils portent maintenant, pour mettre le lecteur à portée de faire la comparaison de la Grèce ancienne avec la Grèce actuelle.

La Grèce, proprement dite, en y comprenant le Péloponèse, n'a pas plus d'étendue que le royaume de Naples, sa surface n'étant au plus que de dix-neuf cent cinquante-deux lieues quarrées, suivant une note manuscrite de M. d'Anville : c'est sur ce petit point du globe que les Miltiade & les Léonidas défièrent l'Europe & l'Asie.

Cette partie de la Grèce, que nous nommons la Grèce du continent, renfermait une foule de villes indépendantes, qui n'avaient de pouvoir que par le nombre de héros qui habitaient leurs remparts. Jetons un coup-

d'œil rapide fur toutes ces anciennes fouverainetés. Le charme de leur hiftoire rend moins fenfible que par-tout ailleurs la féchereffe de cette nomenclature.

La Grèce.

La Macédoine. — Cette contrée, renfermée dans fes anciennes limites, était bornée au couchant par l'Illyrie, & à l'orient par la Thrace. La Dardanie lui fervait de limites au nord, & la Theffalie au midi: tout le nord de la Macédoine eft bordé d'une chaîne de montagnes qui font fa défenfe. La province la plus diftinguée de la Macédoine s'appelait l'Emathie. On y rencontrait Edeffe, aujourd'hui *Aegé*, ou la ville des chèvres, qui fut dans le premier âge de la monarchie le lieu de la réfidence des rois: Bercé, maintenant *Caraveria*, qui le difputait à Edeffe en population, & fur-tout la ville de Pella, fituée fur un lac qui communiquait par un canal à la mer Egée. Il ne refte plus que quelques ruines, fous le nom de Palarifa, de cette ville, la terreur de l'Europe & de l'Afie, fous Philippe & Alexandre.

Quand on vient à l'orient de la Macédoine, on rencontre une grande contrée appelée Mygdonie, démembrée de la Thrace par les rois prédéceffeurs d'Alexandre: Therme en était la capitale. Caffandre fit prendre dans la fuite

La Grèce. à cette ville le nom de Theſſalonique, ſon épouſe. On la connaît aujourd'hui ſous le nom de *Saloniki*, & elle ne paraît point avoir dégénéré de ſa grandeur, malgré le deſpotiſme & le fanatiſme des muſulmans. On y voit encore avec admiration une magnifique colonnade d'ordre corinthien, chargée de bas-reliefs, & un arc de triomphe conſtruit avec un art infini. Ce dernier monument eſt du ſiècle de Marc-Aurèle.

On peut remarquer, par la configuration de toute cette partie méridionale de la Macédoine, qu'elle forme deux petits golfes & trois péninſules : l'orientale eſt cette chaîne du mont Athos que Xerxès tenta de percer, & dont un ſculpteur voulut faire une ſtatue d'Alexandre.

Les principales villes de cette contrée ſont Amphipolis, aujourd'hui *Jamboli ;* Philippes, où Brutus & Caſſius furent défaits ; & Stagyre, qui n'a de célébrité que pour avoir été la patrie d'Ariſtote.

L'Epire. — Cette région, baignée à l'orient par la mer Ionière, commence proprement à la naiſſance des monts Acrocérauniens, ainſi nommés à cauſe de leur hauteur, qui les expoſe à être ſouvent frappés de la

foudre. Buthrote, aujourd'hui *Buttinto*, est la seule ville remarquable de cette contrée; elle est séparée par un détroit de l'île des Phéaques d'Homère, qu'on nomma dans la suite Corcyre : c'est notre île moderne de Corfou. L'intérieur de l'Epire est assez peu connu, à l'exception de Dodone, célèbre par le plus ancien des oracles de la Grèce.

La Grèce.

Le pays des Molosses, la première des nations de l'Epire, s'étendait le long du golfe d'Ambracie : là était la capitale des états de Pyrrhus, qui avait donné son nom au golfe qui baignait ses remparts. La fameuse victoire d'Actium fit fonder, sous Auguste, une ville de Nicopolis, dont les priviléges causèrent la décadence de la ville royale d'Ambracie. Le Pinde sépare l'Epire de la Thessalie.

La Thessalie. — Elle est bornée de trois côtés par des montagnes qui lui servent de barrières naturelles contre les invasions des conquérans : l'Olympe limite cette région du côté du nord, le Pinde au couchant & l'Œta au midi. Le fleuve Penée traverse toute la Thessalie d'occident en orient, & se jète dans un des bras de la mer Egée.

Ce pays hérissé de montagnes, avait peu de grandes villes dans son sein; Larisse fut

La Grèce.

une des plus diſtinguées, parce qu'elle était le centre de la petite ſouveraineté d'Achille. C'eſt après avoir laiſſé Lariſſe ſur ſa droite que le Penée ſe reſſerre dans une gorge entre l'Olympe & l'Oſſa, non loin de cette vallée de Tempé, dont les poëtes grecs ont fait le paradis terreſtre de l'ancienne mythologie, comme ſi c'eût été l'endroit le plus ſéduiſant & le plus merveilleux de la terre habitée; mais leur erreur à cet égard eſt atteſtée par la nature, ou ſi l'on veut, par l'état réel du local, qui n'a eſſuyé aucune viciſſitude, ni aucune altération depuis plus de deux mille ans.

Le Tempé a toujours été & eſt encore une gorge très-étroite & très-profonde entre deux montagnes ſi élevées, qu'on peut à peine regarder de haut en bas ſans être ſaiſi d'horreur & même frappé de vertige à l'aſpect d'un précipice ſi épouvantable, où le fleuve Penée coule d'occident en orient, & laiſſe ſi peu d'eſpace ſur ſon rivage, qu'à peine dix hommes peuvent y paſſer de front, en ſuivant la route qui conduit de Lariſſe à Theſſalonique.

Au moment où le Penée ſe répand avec beaucoup de fracas dans cette fondrière, il y reçoit un ruiſſeau empoiſonné, venu de la

Macédoine, & qu'on nommait le *Titarèse*, qui flétrissait la verdure sur son passage & brûlait les fibres des plantes par l'âcreté de ses eaux, chargées d'un principe d'un bitume caustique qu'on voyait y surnager ainsi qu'une matière oléagineuse. Les forêts, qui sont d'un côté sur le flanc du mont Olympe, & de l'autre sur celui du mont Ossa, empêchent l'évaporation de l'air humide qui règne toujours au fond de ce précipice sous la forme d'un brouillard. Les Grecs modernes nomment le Tempè, le *Lycostome*, ou la gueule du loup, parce qu'il s'offre sous un aspect assez semblable du côté de la mer, vers l'embouchure du Penée. Telle est cette fondrière sauvage, plus propre à inspirer une mélancolie profonde que cette douce joie qu'on éprouve à l'aspect d'une belle contrée, habitée par des mortels heureux & libres.

Pharsale, sur le fleuve Enipée, doit sa renommée à la victoire de César sur Pompée, qui amena le renversement de la république romaine. La Thessalie s'ouvre vers l'orient, à deux golfes de la mer Egée : dans leur voisinage est le Mont Œta, où on dit que se brûla Hercule.

Si, en quittant la Thessalie, on revient vers la mer Ionienne, on trouve l'Etolie, qui

La Grèce. n'eſt ſéparée de l'Epire que par le cours du fleuve Acheloüs : cette région s'étend dans les montagnes ; le fleuve *Evénus*, aujourd'hui *Fidari*, la traverſe dans toute ſa longueur ; Calydon, une des grandes villes du pays, était ſituée vers ſon embouchure.

La Phocide. — Ce pays s'étend au midi le long du golfe de Corinthe. Naupacte, aujourd'hui *Lepante*, & Amphiſſe, maintenant Salone, ſont ſes plus grandes villes. La Phocide n'a rien de remarquable que le mont Parnaſſe & Delphes : il ne ſubſiſte rien aujourd'hui de cette ville floriſſante & de ſon temple célèbre ; c'eſt un petit hameau, nommé Caſtri, qui déſigne aujourd'hui l'emplacement de ſes ruines.

La Béotie ſuccède à la Phocide, & ſe trouve ſituée entre le détroit de l'Eubée & le golfe de Corinthe. L'air de la Béotie eſt très-épais, ce qui vient de la quantité de lacs qui ſont entre les gorges de ſes montagnes, & dont les exhalaiſons ôtent à l'atmoſphère ſa ſalubrité. La différence de ce ſol d'avec celui de l'Attique ſe remarquait, ſuivant les anciens, dans le génie de ſes habitans. La ſtupidité béotienne avait paſſé en proverbe ; & à peine ce jugement des ſiècles put-il être infirmé par

la raiſon profonde de Plutarque & le génie d'Epaminondas. La Grèce.

Thèbes était la capitale de la Béotie: Alexandre détruiſit cette ville de fond en comble, à la réſerve de la maiſon de Pindare, & elle ne ſe releva jamais entièrement de ſes ruines.

L'ancienne Labadée, célèbre par ſon antre de Trophonius, eſt aujourd'hui la ville dominante de la Béotie.

Chéronée, maintenant ſans nom, vit autrefois ſes remparts illuſtrés par deux victoires de Philippe de Macédoine ſur les Grecs, & encore plus par la naiſſance du philoſophe Plutarque.

Theſpies eſt appuyée ſur l'Hélicon, ce mont renommé que les Turcs ont défiguré ſous la dénomination biſarre de *Zagarc-Vouni*. Non loin de-là eſt Leuctres, où Epaminondas vainquit les Lacédémoniens; & Platée, où une poignée de Grecs défit l'armée formidable de Mardonius. Platée eſt ſéparée d'Eleuthère par le mont Cythéron, dont le nom, à cauſe des malheurs d'Œdipe, ne ſe prononçait ſur le théâtre d'Athènes qu'avec attendriſſement.

Le dernier lieu remarquable de la contrée

La Grèce. dont la géographie nous occupe, eſt le port d'Aulis, où les Grecs s'embarquèrent pour ſe rendre devant Troye. Les amateurs du théâtre aiment à y reconnaître le lieu de la ſcène où s'exécuta le ſacrifice d'Iphigénie.

L'Attique. — Son nom dérivait du mot *acté*, qui déſigne une région bordée par la mer : en effet, l'Attique ſemble ne tenir au continent que par la Béotie.

Quelques fréquens qu'aient été les tremblemens de terre dans preſque toutes les parties de la Grèce en général, depuis plus de deux mille ans, il n'eſt cependant ſurvenu aucune altération ſenſible à la figure de l'Attique : elle reſſemble encore, comme dans l'antiquité, à un triangle, dont deux côtés ſont baignés par la mer, & dont la bâſe eſt jointe au continent.

Cet eſpace renferme à-peu-près quatrevingt-ſix lieues quarrées d'un terrein extrémement inégal, tout hériſſé de hautes montagnes & entrecoupé par des vallées profondes, au ſein deſquelles les rivières ſe verſaient ſous la forme d'une caſcade, ou ſe précipitaient ſur des plans ſi rapides, qu'elles n'étaient pas navigables pour les moindres bateaux. D'ailleurs, leurs eaux, qui entraînaient beaucoup de limon par la violence de leur chute, pa-

raissaient toujours troubles & colorées; la plupart même de ces ruisseaux ne sont dans la réalité que des torrens que la fonte subite des neiges fait descendre avec beaucoup de fracas du haut des rochers au retour du printemps, & qui s'évanouissent ensuite tellement, qu'on ne peut en retrouver la trace au cœur de l'été.

La Grèce.

Platon n'a jamais voulu croire qu'une contrée où il régnait tant de confusion, & où les sites de la terre avaient été entassés avec tant d'irrégularité, eut pu sortir dans cet état des mains de la nature. Il suppose que la puissance des causes physiques y avait aterré le plan ou le dessin primitif de la création; il ose même mettre en fait qu'avant le déluge, l'Attique était une région vraiment fortunée, où les habitans s'endormaient au sein de l'abondance, & où ils ne se réveillaient plus qu'à la voix du plaisir : mais les eaux, dit-il, en s'y répandant avec impétuosité, n'ont laissé sur leur passage que les traces de la plus terrible dévastation. La terre végétale, qui couvrait originairement la surface de la plupart des montagnes, avait été, selon lui, entraînée par des torrens si violens, qu'aucun arbre ne pouvait plus s'y enraciner; & on n'y trouve, dit-il, que des bouquets d'herbes rampantes

La Grèce.

& fort âcres, telles que le thym, dont les abeilles se nourrissent; mais il ne doute pas que ces rochers, alors si nuds & si décharnés, n'eussent, durant l'enfance du monde, soutenu d'immenses forêts de haute futaie, dont on découvrait en différens endroits des vestiges qui ne lui paraissaient pas équivoques.

Il est vrai que quelques auteurs modernes n'ont envisagé cette hypothèse que comme le fruit d'une imagination brillante, ou comme le songe d'un philosophe ingénieux; mais quand on considère attentivement la figure de la Grèce en général, & la disposition de ses côtes en particulier, on est bien surpris de voir que les principaux caps sont tous tournés directement vers le midi, comme les autres grands promontoires du monde. Cette direction, qui ne saurait jamais être l'effet du hasard, démontre assez que les eaux y ont été poussées avec la plus grande rapidité possible du sud au nord.

C'est sur-tout la partie méridionale de l'Attique qui a le plus sensiblement souffert par les suites d'une telle révolution; & son état actuel est très-conforme aux observations faites par Platon: elle n'offre qu'un groupe de rochers escarpés que leur masse prodigieuse a

fait résister à l'impression des flots qui viennent encore, durant la tempête, s'y briser avec un éclat épouvantable, & alors tout le promontoire de *Sunium* blanchit sous l'écume d'une mer irritée : on n'y découvre que de vastes lits de sable & de gravier que les Athéniens appelaient les champs phelléens, & qui étaient frappés d'une éternelle stérilité. La Grèce.

Enfin cette côte se présentait aux yeux des navigateurs sous un aspect sombre & attristant ; mais vers le nord on trouvait un terrein infiniment plus riche en végétaux, mieux tapissé de verdure, & même très-approprié à la culture de la vigne & de l'olivier, tandis que les sommets des montagnes les plus élevées nourrissaient des chênes toujours verts, des cyprès, & sur-tout des sapins, naturellement taillés en forme de pyramides, de l'espèce qu'on retrouve sur les principales hauteurs de la Grèce européenne, où ils embellissent beaucoup le paysage. La culture ne put d'abord s'y étendre qu'au centre des vallées les plus humides ; ensuite l'industrie, aiguillonée par le besoin, forma, au penchant même des montagnes, des plantations & des jardins économiques, où il fallait contenir les couches de la terre par des enceintes de maçonnerie contre le choc des torrens, & entretenir

La Grèce.

l'activité de la végétation par des arrosemens artificiels. Cette culture pénible exigeait un concours d'esclaves & de mercenaires ; & c'est à ce métier que le philosophe Cléanthe gagnait sa vie, avec plus de grandeur & de dignité que Diogène, qui mendiait, & qu'Aristippe, qui dînait à la table des tyrans.

Lorsque cette contrée n'avait encore aucun commerce extérieur, ni aucune marine capable de réprimer les pirates, qui sont aussi anciens dans la Méditerranée que les vents & la tempête, il n'est pas possible que la population y ait été considérable, à cause de sa stérilité naturelle.

Les premiers aventuriers qui s'y répandirent, ne formèrent aucun établissement en commun ; ils se tinrent tous éloignés les uns des autres, & ne construisirent que des villages indépendans, que les Athéniens nommaient des peuplades, dont le nombre fut depuis porté à 174, de façon qu'il en existait à-peu-près deux sur chaque lieue quarrée, l'une portant l'autre. La ville d'Athènes, qu'on regardait comme un établissement très-moderne, eu égard à la haute antiquité des peuplades, ne fut dans son origine qu'un lieu d'assemblée où la nation venait délibérer en commun &

discuter ses intérêts. Quelques familles d'artisans allèrent s'établir dans cette espèce de capitale, pour favoriser les opérations de leur commerce & de leur industrie; mais les habitans des campagnes ne s'y rendaient qu'à des jours fixés par la loi, ou lorsque, pour des affaires extraordinaires, ils étaient convoqués par les crieurs publics, qui devaient alors parcourir toute la contrée d'une extrémité à l'autre, afin de réunir la nation qui y était dispersée.

Ce genre de vie contribua beaucoup à former leur constitution, & à les préserver d'une infinité de maux que les habitans des grandes villes contractent nécessairement dans les facultés de leur corps & de leur ame, puisque c'est contre le vœu manifeste de la nature qu'on entasse en de si petits espaces de si nombreux troupeaux d'hommes, qui, comme les végétaux qu'on plante trop près les uns des autres, se dérobent mutuellement les sucs nourriciers de l'air & de la terre.

Il manquerait, dans la description de l'Attique, un chapitre très-intéressant, si l'on n'y faisait pas une mention particulière des jardins des philosophes, qui occupaient aux environs d'Athènes à-peu-près une demi-lieue quarrée, & s'étendaient depuis les rives de

La Grèce.

l'Iliffe jufqu'à celles du Céphife. Les Epicuriens étaient établis au centre, les difciples de Platon vers le nord, & ceux d'Ariftote vers le fud.

Jamais on ne vit des voifins moins turbulens ni moins jaloux : une allée d'oliviers, ou un bofquet de myrthe y féparait les fyftêmes, & y fervait de limites au règne de l'opinion; cependant chaque fecte fe diftinguait par un caractère particulier, & par des mœurs qui lui étaient propres. Les Epicuriens ne furent jamais ni riches ni pauvres : on obfervait parmi eux beaucoup de fimplicité & beaucoup d'économie. Ils ne voulurent point fe donner la moindre peine pour augmenter le patrimoine que leur fondateur leur avait légué par fon teftament.

Il paraît en général que les philofophes grecs avaient une averfion marquée pour le féjour des villes; mais comme il n'eût pas été convenable à leurs vues de trop s'éloigner de la capitale, qui était le dépôt des inftrumens & des fecours dont les arts & les fciences ont befoin, ils imaginèrent, dès le temps de Platon, un milieu entre les extrêmes, en habitant des jardins répandus aux environs d'Athènes; & c'eft-là qu'à l'ombre du repos, & loin des cris importuns du vulgaire, il fe forma

tant

tant de grands hommes, dont un seul eût pu illustrer toute une nation. La Grèce.

Cette éducation champêtre avait des avantages infinis sur la méthode de ces peuples de l'Europe, qui ont relégué l'enfance dans des colléges infectés, où il règne souvent trois grands fléaux à la fois : le luxe, l'ignorance & le préjugé.

Un amas de semblables habitations offrait de loin l'aspect d'un hameau où l'on enseignait la morale comme un métier, c'est-à-dire, par la pratique : on y apprenait sur tout à commander & à obéir ; car la législation & le gouvernement y étaient en petit, tout ce qu'ils pouvaient être au milieu de la république d'Athènes.

Mais aucune de ces retraites champêtres ne devint si célèbre dans l'histoire de la philosophie que le jardin d'Epicure : cette école de sa secte fut consacrée comme un temple, dont on confia l'administration à tous ceux qui y enseignèrent successivement la doctrine de leur maître, & perpétuèrent l'esprit de ce systême fameux comme un feu inextinguible. Sénèque assure qu'ils gravèrent sur la surface de ce sanctuaire une inscription, pour annoncer que le souverain bien y résidait au sein de la volupté, & pour inviter ceux qui étaient las

La Grèce.

d'errer d'opinions en opinions, à y venir chercher le vrai repos de l'ame; mais il avoue que quand on se laissait attirer par des promesses si magnifiques & des espérances si grandes, on était bien surpris d'y trouver des mortels simples & honnêtes assujettis au régime le plus sobre, & unis entr'eux par les liens d'une amitié indissoluble qu'ils regardaient comme la première des vertus & le plus doux des plaisirs.

Platon prétend qu'on pouvait faire un cours de morale en voyageant dans l'Attique, dès qu'on se donnait la peine de lire toutes les inscriptions en vers élégiaques, gravées sur les hermès ou les pierres quarrées, dressées le long des grandes routes & au centre des villages: ces inscriptions contenaient, selon lui, les premières lignes de la philosophie & les germes de la sagesse.

A en juger par les fragmens qu'il en cite, on n'y trouve que des maximes communes en apparence, mais singulièrement appropriées à l'instruction des habitans des campagnes; & tel Athénien qui allait commettre une action fort lâche, en était souvent détourné par des sentences qu'il lisait sur sa route, à l'ombre d'un olivier ou d'un cyprès.

Rien ne serait plus aisé que de renouveler

une méthode ſemblable, dont il y a quelque bien à eſpérer & aucun mal à craindre; car on aime quelquefois mieux entendre parler les pierres que d'entendre de prétendus moraliſtes, qui mêlent tant d'abſurdité à tant d'ennui, & tant d'ennui à tant de dureté, qu'ils font haïr la vertu même. La Grèce.

Le Péloponèſe ou la Morée eſt jointe au continent de la Grèce par l'iſthme de Corinthe, qui a une lieue & demie de large dans l'eſpace le plus étroit. On prétend qu'elle tire ſon nom de l'abondance des mûriers qu'elle produit: cet arbre en effet ſe nomme *morea* en grec, & *morus* en latin: ſa figure d'ailleurs reſſemble aſſez à une feuille de mûrier.

La Morée, ſuivant *Pomponius Mela*, était diviſée en ſix contrées; l'Arcadie en occupait le centre: autour d'elle on trouvait l'Achaie, l'Argolide, la Laconie, la Meſſénie & l'Elide. La première, avec la Laconie, comprend aujourd'hui le *Braccio di Maina*; les deux dernières forment le Belvédère; l'Achaie & l'Argolide comprennent aujoujourd'hui le *Chiarenza* & la Saccanie. Ces contrées formaient autant détats ſouverains & indépendans les uns des autres: on peut les reconnaître ſur la carte; la diviſion actuelle eſt en trois parties: *Belvédère*, *Braccio di Maina* & la Saccanie.

La Grèce.

La Morée est un pays montagneux, surtout à son centre : on y trouve des loups, des scakals & quelques linx ; ses vallées & ses côtes sont très-fertiles : elle abonde en froment, en huile, en soie ; elle renferme quelques lacs : tel est le *Stimphale*, Stimphalus, fameux par les animaux nuisibles qui se tenaient sur ses eaux, & le *Fénéo*, le *Phénéus* des anciens, où le Stix prenait sa source. On dit que l'eau de ce dernier lac était si froide, qu'elle donnait la mort aux hommes & aux animaux qui en buvaient ; que tous les vases, soit de verre, soit de crystal, de terre cuite, & même de marbre, se cassaient lorsqu'on les remplissait de cette eau ; qu'elle dissolvait ceux qui étaient de corne ou d'os ; &, ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette même eau n'agissait point sur la corne des chevaux. Il y a sans doute beaucoup à rabattre des propriétés que les anciens donnaient aux eaux de ce lac ; mais, quoi qu'il en soit, il est certain qu'elles devaient avoir des qualités nuisibles, puisque les poëtes ont fait du Stix un des fleuves de l'enfer. La fable dit que la Victoire, fille du Stix, ayant secouru Jupiter contre les géans, il ordonna, par reconnaissance, que les dieux jureraient par ses eaux, & que s'ils se parjuraient, ils se-

raient privés de vie & de ſentiment pendant neuf mille ans. Servius rend raiſon de cette fable, en diſant que les dieux, étant bienheureux & immortels, jurent par le Stix, qui eſt un fleuve de triſteſſe & de douleur, comme par une choſe qui leur eſt extrêmement contraire; ce qui eſt jurer par forme d'exécration. Héſiode raconte dans ſa théogonie, que lorſqu'un des dieux a menti, Jupiter envoie Iris pour apporter de l'eau du Stix, dans un vaſe d'or, ſur lequel le menteur doit jurer, & s'il ſe parjure, il eſt une grande année ſans vie & ſans mouvement.

Parmi les rivières de la Morée, on remarque le Carbon ou Alphée, *Alpheus;* & le *Baſilipotamo*, *Eurotas.* Une chaîne de rochers traverſe l'iſthme d'une mer à l'autre: on y voit un chemin que l'empereur Adrien fit élargir, & les ruines d'un mur & d'un canal qui n'ont point été achevés. Le roi Démétrius entreprit de couper l'iſthme, & de joindre la mer Ionième à l'Archipel, pour éviter aux vaiſſeaux les grands détours qu'ils ſont obligés de faire. Jules-Céſar, Caligula & Néron firent continuer cet ouvrage, qui eſt reſté imparfait. Un peuple, plus induſtrieux que les Turcs, aurait depuis long-

temps coupé cet isthme ; ce ferait le moyen La Grèce. d'éviter aux vaisseaux le danger d'être attaqué par les corsaires. Il ne s'agirait que de former un canal d'environ deux lieues de longueur.

CHAPITRE II.

Voyage de Richard Pockocke dans le continent de la Grèce.

Je m'embarquai à Lemnos, dit Pockocke, & j'arrivai à Monto-Santo le 8 de septembre. C'est l'ancien mont Athos, dans la Macédoine, que les Grecs & les Turcs appèlent *Hacom-Horos*, la montagne sainte, à cause du grand nombre de couvens qui y sont, & à qui la montagne appartient: elle forme un promontoire nord & sud, lequel est joint au continent par un isthme d'environ un mille de large, que Xerxès, à ce que disent les historiens, fit couper pour faire passer ses vaisseaux d'une baie dans l'autre, ce qui ne paraît pas vraisemblable; car si cela était, il en resterait quelques vestiges. La Grèce.

Ce mont est si élevé, que du sommet, au rapport des anciens, qui mêlaient presque toujours la vérité avec le mensonge, on jouissait du soleil naissant, quatre heures plutôt que sur la côte, & qu'au solstice son ombre se prolongeait jusqu'à Agora, ville de l'île de

Lemnos, quoique cette ville en soit distante
La Grèce. de 87 milles à l'est.

Il y a vingt couvens sur le mont Athos, dix sur la croupe septentrionale, & dix sur la croupe méridionale; la plupart sont près de la mer. Plusieurs de ces couvens sont très-pauvres; quelques-uns possèdent des terres ailleurs; la plupart envoient des religieux faire la quête: ils paient une taxe déterminée pour les terres qu'ils possèdent, & il y a un bostangi qui réside dans leur ville pour la percevoir & les protéger contre ceux qui voudraient leur nuire. On m'a dit qu'ils étaient obligés de nourrir & de loger tous les passans; mais ceux qui en ont le moyen n'en sortent jamais sans leur faire quelque aumône. On ne souffre qu'aucune femme aborde cette montagne. La manière de vivre des religieux est la même que celle des moines du mont Sinaï: ils ne font jamais gras; il y en a toujours un qui fait la lecture en grec moderne pendant le repas.

Plusieurs de ces couvens ont été fondés par des princes de Bulgarie, de Servie & de Valachie; & ces religieux sont si ignorans, qu'ils ne savent ni lire, ni parler le grec vulgaire. Ces couvens sont bâtis autour d'une cour ronde, dans le milieu de laquelle est l'église.

Les plus grands & les plus riches ſont ſur la croupe orientale au nombre de quatre : celui de Laura eſt le principal ; c'eſt de lui que les autres dépendent, & ſes religieux paſſent pour être plus policés que les autres. La Grèce.

Je fus deſcendre, en arrivant, au couvent de Laura : les religieux me firent un très-bon accueil ; j'y trouvai un ancien évêque de Lemnos, qui avait réſigné ſon évêché, & un archimandrite ruſſe, qui avait beaucoup voyagé dans ce pays. Je fus de-là au couvent de *Pantocotori :* l'abbé avait voyagé en Eſpagne, en Italie & en Allemagne, & parlait parfaitement bien la langue italienne. Je vis de loin un hermite qui ſe promenait dans un bois : ſa cellule était preſque inacceſſible, à cauſe des ronces & des buiſſons dont elle était environnée. On me dit qu'il y était depuis quarante ans, & qu'il en avait cent : il n'avait point de chapelle, & on l'avait diſpenſé d'aſſiſter aux offices ; il n'avait pour tout habit qu'une tunique de drap groſſier & des caleçons.

Nous prîmes dans cet endroit des mulets ; &, après avoir marché une demi-heure dans la campagne la plus agréable, nous arrivâmes au couvent de *Kilandani*, qui eſt un des quatre grands couvens ; nous en viſitâmes plu-

La Grèce.

ſieurs autres, & enfin nous arrivâmes aux hermitages de Ste. Anne, ſitués vers l'extrémité la plus méridionale du cap. Ils conſiſtent en quarante maiſons, habitées par une centaine d'hermites, & bâties autour d'un enfoncement demi-circulaire qui ſe trouve dans la montagne. Chaque maiſon eſt habitée par deux ou trois hermites : je les trouvai occupés à faire ſécher les figues, les noix & les raiſins qu'ils avaient cueillis ; quelques-uns s'occupent à faire des cuillères de bois & à ſculpter quelques images de dévotion : ils vont les ſamedi & les dimanches à l'égliſe Ste. Anne, où l'on montre une main de cette ſainte.

Nous fûmes par eau à *Simopétra*, le plus curieux de tous ces couvens par ſa ſituation : il eſt bâti ſur un rocher, qui s'élève depuis la croupe de la montagne juſqu'à ſon ſommet, & qui eſt entièrement couverte d'arbres : ce qui augmente la beauté de ce lieu, eſt un aqueduc à trois rangs d'arches, qui conduit l'eau de la montagne voiſine au couvent. Ayant marché encore une heure, nous arrivâmes à un gros couvent, éloigné d'un demi-mille de *Carès* : cette ville, qui eſt la ſeule du mont Athos, eſt ſituée au milieu de la montagne, & c'eſt l'endroit le plus agréable : la ville eſt habitée par les caloyers, qui y ont des bou-

tiques où ils vendent les choses qu'on leur demande: les seuls ouvriers qu'ils aient chez eux sont ceux qui font des couteaux, des chapelets, des croix & des images de dévotion en bas-reliefs. La plupart des religieux qui habitent cette montagne, sont de ceux qu'on appèle *staurophori*, d'une croix de drap qu'ils portent sous leur manteau, & sur laquelle ils en attachent une petite de bois. Ceux-ci font des vœux, ne mangent jamais gras, & ne peuvent jamais abandonner leurs couvens: il n'y en a qu'un petit nombre dans les autres.

La Grèce.

En quittant ce pays, dont l'entrée est défendue au beau sexe, je pris, le 14, le chemin de Salonique avec une petite caravane: nous marchâmes au nort jusqu'au golfe de *Contessa ;* on me montra à l'extrémité orientale de la baie un port appelé *Criso*, où l'on m'a dit qu'on voyait les ruines d'une ancienne ville; Stagire, la patrie d'Aristote, était au nord. La rivière de *Strymon*, qui bornait la Macédoine du côté du nord, vient se jeter dans ce golfe; on lui donne deux embouchures: au nord-est de Strymon est la contrée appelée anciennement Macédoine, & que les Turcs nomment *Mackdonia*.

La Macédoine est enfermée dans un grand

La Grèce. bassin qui a la figure d'un demi-cercle, dont le diamètre très-irrégulièrement découpé s'appuie sur la mer. A l'est & à l'origine du demi-cercle est le mont Pungée, dont l'île de Thare n'est que le prolongement, & qui s'étend depuis la Cavale jusqu'aux revers de Sophie. Le Scomius couronne au nord le demi-cercle, & cette montagne n'est qu'un bras du Pungée qui au nord de *Strumzza* change de direction. Là le Scomius s'abaisse & présente une gorge longue & étroite par où l'*Axius* & le *Verdar* entrent dans la Macédoine. A la droite de la rivière commence le mont *Scardus* qui se divise en plusieurs branches, mais dont la masse qui ne se dirige plus au sud vient s'appuyer sur l'Olympe. L'Olympe continue ensuite le demi-cercle & le ferme à l'entrée de la vallée de Tempé, où il tombe brusquement dans la mer en formant un escarpement de cinq cents toises. C'est sur cet escarpement qu'est bâti le château de *Phatomana* qui défend la Macédoine du côté de l'ouest, comme le château de la Cavale la défend du côté de l'est. Une chaine de monts se détachent du Scomius, & coupant la Macédoine du nord au sud, viennent mourir à l'isthme de l'Athos. Le mont Athos lui-même & les îles de Scopoli & de Skiathi ne sont qu'un prolongement de cette mon-

tagne, qu'on peut regarder comme la carcaſſe qui ſoutient la charpente de toute la Macédoine. La Grèce.

Tous ces monts qui ſe coupent plus ou moins obliquement, forment divers baſſins dans la Macédoine. Ces baſſins ſont à l'eſt la plaine de Philippes; au nord celle de Serès; à l'oueſt la plaine de Katherin, & au ſud celle de Pella. La Chalcidique eſt un pays âpre & montueux. La ſeule plaine qui ait quelque étendue eſt celle de Calamari, qui ſe prolonge juſqu'à la péninſule de Caſſandre. Cette péninſule eſt le canton le plus riant de la Macédoine : elle eſt parſemée de beaux bouquets de ſapins qui y entretiennent une verdure éternelle.

La plaine de Philippes a ſix lieues du nord au ſud, & trois ou quatre de l'oueſt à l'eſt. Elle s'ouvre de deux côtés, à *Angistha* qui eſt au nord-oueſt, & par le chemin de Prava à Salonique vers le ſud-oueſt. C'eſt vers cette ouverture que ſe donna la bataille où expira la liberté romaine. On reconnaît encore les deux colines factices où étaient aſſis les camps de Brutus & de Caſſius : ceux d'Octave & d'Antoine étaient vis-à-vis à l'oueſt. Les deux armées étaient ſéparée par un faible ruiſſeau qui forme un marais en ſe débouchant dans la mer. La droite d'Antoine s'appuyait ſur le

La Grèce. marais, & ſa ligne s'étendait par la gauche jusqu'au chemin qui vient de Salonique. Octave avait ſa gauche adoſſée à la montagne de Prava, & de ſa droite il joignait la ligne d'Antoine. Son corps d'armée était poſté entre des têtes de ravins qui ſont formés par les torrens deſcendus des montagnes, & qui ſe reflèrent au ſud pour former l'orifice du défilé. Au nord des deux armées étaient des mares d'eau impénétrables. Btutus & Caſſius s'étaient acculés, on ne ſait pourquoi, au pied du mont Pangée. Dans cette poſition, il fallait que leur armée vainquît ou quelle fût priſe toute entière; c'eſt ce qui explique peut-être le déſeſpoir précipité de ces deux Romains, blamé par tous les hiſtoriens. Octave & Antoine pouvaient au contraire ſe retirer par le chemin de Salonique en cas de revers, & leur retraite ne pouvait être inquiétée dans ces gorges étroites où mille hommes peuvent en arrêter cent mille.

La plaine de Serès s'étend depuis le lac d'Amphipolis juſqu'à Mellenik dans une étendue de plus de quinze lieues; ſa longueur eſt de trois à quatre. Cette ſuperbe vallée, connue dans toute la *Roumélie* par la richeſſe de ſes cultures, eſt coupée en deux par le Strymon qui naît au pied du Scomius.

La vallée de Kalherin eſt fermée à l'eſt par les hauteurs de *Pydna*, à l'oueſt par l'Olympe, au ſud par la mer, & au nord par les montagnes de la Pierie. Cette vallée peut avoir quinze à dix-huit lieues de tour. La Grèce.

Enfin la plaine de Pella, au milieu de laquelle coule le Verdar, s'étend de l'eſt à l'oueſt depuis Salonique juſqu'aux collines qui environnent *Tenidgi*. Cette plaine eſt fermée au nord par une chaine de montagnes qui paraiſſent ceindre le fond du golfe comme un rempart, & qui ſe prolongent à l'oueſt juſqu'à *Vodina* & à l'eſt juſqu'au lac d'Amphipolis. La ligne tirée du pied des montagnes à la mer eſt d'une lieue, là où la montagne ſe rapproche le plus de la mer, & de quatre lieues là où elle s'en éloigne le plus.

Le mont Kourtiach, qui eſt à deux lieues au nord-eſt de Salonique, paraît le plus élevé de tous les monts intermédiaires qui courent au ſud. Il a cinq cent cinquante toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Ce mont s'incline par degrés en ſe rapprochant du fond oriental du golfe Therméen, & forme là une pente douce ſur laquelle eſt bâtie Salonique, en forme de croiſſant. A l'eſt il y a la côte de Calamari, & à l'oueſt des monceaux de vaſe chariés par le Verdar, qui, depuis Alexandre,

a augmenté de près de deux lieues le terrein qu'il parcourt.

L'ouverture du golfe Therméen, prise du cap Paillouri au cap Saint Georges, est de quinze lieues; elle se retrécit à la pointe de Cassandre & n'a plus alors que huit lieues. La profondeur du golfe ou sa longueur depuis le cap Paillouri jusqu'à la rade Salonique, est de vingt-sept lieues.

Salonique fut connue sous le nom de *Thérme* jusqu'au règne de Cassandre, qui l'agrandit & lui donna le nom de Thessalonique sa femme, fille de Philippe & sœur d'Alexandre. L'aspect que présente cette ville quand on la voit de la rade, est celui d'un croissant ou d'un demi-cercle dont le diamètre se prolonge le long de la mer. la longeur du diamètre est de neuf cents toises, & la corde de l'arc de dix-sept cents. Les murs flanqués de tourelles & assis sur des pierres de taille d'une énormes grosseur, sont de brique & de construction grecque, & ils offrent de toutes parts des fragmens de colonnes mêlés confusément d'antiques débris. Les maisons rangées en amphithéâtre sur la pente de la coline & entourées de jardins plantés de cyprès, offrent de loin un agréable coup-d'œil. Mais quand on entre dans la ville, on est surpris de ne trouver que des rues étroites, tortueuses,

tortueuses, des maisons mal-bâties, & pas une place, pas un carrefour qui soit pavé. Salonique, vue dans l'intérieur, a l'air d'un de nos villages, & c'est une des plus belles villes de Turquie. La Grèce.

Il est des villes que les révolutions ne peuvent détruire, parce que tout concourt à en faire repousser la population : telles sont en Turquie, Constantinople & Alexandrie, assises au milieu des deux mers pour leur servir de communication. Telle est encore Salonique, placée au fond d'un golfe profond qui la rend l'entrepôt de la Turquie d'Europe.

Considérée comme place de commerce, Salonique mérite donc une grande importance; mais elle n'en mérite aucune comme ville de guerre. Elle a un château qui n'a de remarquable que quelques colonnes de vert antique, débris d'un temple d'Hercule, & un arc de triomphe dégradé, érigé sous Marc-Aurele en l'honneur d'Antonin-Pie & de Faustine sa fille. Ce château est flanqué de sept tours, dont celle du milieu qui est la plus élevée a quatre vingts pieds de haut.

Salonique, dans son état actuel, renferme encore quatre monumens anciens & plusieurs beaux édifices du bas-empire; c'est, après Athènes, la ville de la Grèce où il reste le

La Gréce.

plus d'antiquités. Les quatre monumens anciens font la *porte de Verdar*, *les Incantades*, *la Rotonde* & l'*Arc de triomphe de Conftantin*.

La porte qu'on nomme du *Verdar*, parce qu'elle conduit à ce fleuve, eft formée par un arc de triomphe du meilleur goût. Cet arc fut élevé à Octave & à Marc-Antoine par les habitans de Theffalonique, empreffés d'honorer les maîtres du monde après la bataille de Philippes. Sa hauteur n'eft plus que de dix-huit pieds; mais il paraît qu'il eft enterré d'un tiers, & qu'il en avait au moins ving-fept; l'ouverture de l'arc eft de douze pieds.

L'arc de Conftantin fubfifte encore en fon entier, mais on ne voit plus que quelques veftiges du marbre dont il était revêtu. Il a quarante cinq pieds de haut & devait en avoir foixante; la longueur du diamètre eft de trente pieds. Mais on a obfervé ici ni optique ni proportions. C'eft la véritable époque de la décadence des arts, époque voifine du règne de Théodofe, qui fut, dans tous les genres, le terme de la grandeur romaine.

Au nord de l'arc de Conftantin eft la *Rotonde*, édifice rond, de conftruction romaine. On voit par fa forme qu'il a été bâti fur le modèle du panthéon de Rome. Le deffin en

est simple & grand; sa forme circulaire est heureuse. La Grèce.

Ce que les Juifs castillans établis ici appellent *Incantades*, figures enchantées, est un reste d'une colonnade d'ordre corinthien, bâtie sous Néron. Cette colonnade soutenait deux rangs de statues d'un goût exquis. Ce sont les plus belles figures qui aient échappé au ravage du temps & des barbares; elles sont de grandeur naturelle, & représentent les sujets les plus voluptueux de l'antiquité. Il en existe encore huit, qui sont adossées à la colonnade supérieure, dans le goût des cariatides.

Les monumens qui nous restent du bas-empire sont les mosquées de Sainte-Sophie, de Saint-Dimitri, & celle que les Turcs nomment *Eski-djamina*.

Ce sont là les seuls monumens qui méritent quelqu'attention. Les autres édifices de la ville ne sont que de misérables huttes, qui contrastent d'une manière frappante avec les magnifiques débris de sa grandeur passée. L'Hippodrome de Thessalonique est fameux par la plus horrible proscription dont il soit parlé dans l'histoire. Salonique est gouvernée par un pacha à trois queues, & par un mollah de premier rang, qui, dans la hiérarchie des Ulemas, marche de pair avec les mollahs de

La Grèce.

la Mecque & de Damas. Le mouphti de Salonique reçoit l'investiture de celui de Constantinople, & préside à toutes les mosquées sans en diriger aucune en propre. Le pacha réunit dans ses mains tous les pouvoirs, excepté celui de la justice civile attribué au mollah. Il est despote dans le droit & par la volonté du Sultan, dont il est ici le lieutenant suprême; mais dans le fait, il ne peut user librement de son despotisme que sur les *Ragas*, & sa main est arrêtée par les beys quand elle veut s'appesantir sur un Turc. Le gouvernement ottoman est une véritable aristocratie militaire: tous ceux qui ne portent pas les armes sont condamnés à vivre dans l'oppression.

Dans l'administration de la justice, le Grec & le Juif sont soumis comme le Turc à la jurisdiction du Mollah; mais ils s'en rapportent communément, par manière d'arbitrage, à la décision de leurs chefs religieux, qui les contiennent par le frein de l'anathême. Ainsi la sentence de l'évêque & du rabin, non par le droit, mais par le fait, est sans appel. Les anathêmes produisent ici le même effet qu'ils produisaient parmi nous du temps du roi Robert & de la reine Berthe.

On peut évaluer la population de Salonique à 60,000 âmes: cette population est assez forte.

On compte dans ce nombre 30,000 Turcs, 16,000 Grecs, 12,000 Juifs. Le reste de la population, qui ne passe pas 2,000 ames, se compose de marchands Francs, de *Mamins*, qui sont une race d'hommes moitié Turcs, moitié Juifs, de *Tchinghenais*, qui sont les Bohêmiens de la Turquie, & d'esclaves noirs, connus ici sous le noms d'Arabes.

La Grèce.

Serès ou Serræ est une ville de la Macédoine renommée dans toute la Turquie d'Europe par son riche marché; elle est située à quinze lieues au nord-est de Salonique, au milieu d'une vaste plaine arrosée & fécondée par le Strymon. Ce fleuve naît au pied du Scomius, & se jette dans le golfe d'Amphipolis après un cours de vingt lieues. Torrent impétueux ou ruisseau paisible, selon la différence des saisons, il inonde la plaine au printemps, & la couvre de matières végétales qui se détachent des monts voisins: l'été il semble se traîner avec peine dans un lit profond & tortueux. La vallée qu'il parcourt est fermée de tous côtés, excepté vers le sud par où la rivière s'échappe dans la mer.

Toute cette vallée est mise en culture réglée de coton, & est couverte de près de trois cents villages, qui, vus du sommet du mont *Cercina*, paraissent tous se toucher, & présen-

La Grèce.

tent l'aſpect impoſant d'une immenſe cité. Ces villages ſont diſtribués par grouppes de trente à quarante en *Agaliks*. L'aga perçoit ſur ſes vaſſaux la dîme du coton, & eſt obligé en temps de guerre de conduire un certain nombre d'hommes à l'armée.

Les *agas* vivent dans leurs donjons, toujours environnés d'une garde d'Albanois, & ils ſe font la guerre entr'eux comme nos anciens *Feudes*. Le vainqueur brûle les plantations du vaincu, enlève ſes femmes & ſes beſtiaux, & n'interrompt ſes ravages qu'à certaines fêtes muſulmanes où les hoſtilités ſont ſuſpendues par une eſpèce de *tréve de Dieu*. Ces uſages féodaux qu'on retrouve juſque dans le beau climat de la Grèce, confirme l'opinion de ceux qui font deſcendre la féodalité du grand plateau de la Tartarie.

La Porte ottomane fomente ſecrètement les diviſions des agas; & lorſqu'elle eſt obligée de ſe prononcer, elle envoie le cordon au plus faible & les queues au plus fort. Enhardis par l'impunité, les agas puiſſans pillent les campagnes & amaſſent rapidement d'immenſes fortunes. Le divan cherche alors à les attirer dans les villes, ſous l'appât de quelque emploi brillant, & dès qu'il s'eſt aſſuré qu'ils ne pourront lui échapper, il leur fait demander

par un *Capidgi* la tête ou la bourſe. C'eſt ainſi que toutes les extorſions des agas vont ſe perdre dans les coffres du Grand-Seigneur. La Grèce.

La Macédoine forme donc un baſſin ſuperbe: cette province eſt une des moins dépeuplée de la Turquie, à cauſe de la richeſſe de ſon ſol. Elle eſt aſſiſe au pied du Pungée, du Scomius, & d'autres monts qui la couronnent au nord; à l'eſt elle eſt entourée de l'Athos, & à l'oueſt de l'Olympe; la mer la baigne au midi, & la ronge tellement, qu'elle paraît lui avoir donné la figure d'un demi-cercle creuſé en dedans. Cette configuration en fer à cheval extrêmement courbe, diſtribue naturellement ce pays en trois parties ſingulièrement appropriées à la végétation. Ces trois parties de la Macédoine ſont d'une fertilité qui l'emporte ſur celle des riches plaines de la Sicile; mais la côte de l'Athos eſt encore plus fertile que les deux autres. Les terres à peine effleurées par la charrue, donnent dans les plaines de Panoni & de Caſſandre un produit plus riche que nos meilleures terres de la Beauce: le froment même y a trop de ſève, & il mourrait par une ſurabondance de vie, ſi l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par les moutons.

Cent quatre-vingt mille Muſulmans & trois

La Grèce. cent vingt mille non-Musulmans, donnent en somme générale 500,000 ames. Voici comment cette population est distribuée. Le total de la population des villes est de 157,000 ames; celle des campagnes est de 343,000; ce qui n'indique que la proportion que de 1 à 3.

Cette distribution est détestable. Dans notre Europe où les peuples sont surchargés d'impôts indirects, où les gouvernemens parquent tant de leur soudoyés dans les villes, la population citadine est ordinairement à celle du tout, comme 1 est à 5. Et, certes, le pays où les habitans des villes ne feraient qu'un sixième, qu'un septième de la totalité des habitans, serait encore mieux peuplé, parce que la bonne distribution de la population est un des plus grands moyens de l'augmenter. Les hommes amoncelés se corrompent au moral & au physique; ils se dévorent comme les poissons de la mer. On peut donc juger de l'état misérable de ce pays par la manière dont la population est repartie. La fureur de loger dans les villes, a fait ici, comme parmi nous, déserter les campagnes; mais avec cette différence que nos villageois vont chercher dans les villes des gains & des plaisirs faciles, au lieu que les paysans grecs fuient loin de leurs villages les fureurs & les déprédations des beys.

D'après les témoignages comparés des anciens, il paraît que la partie de la Grèce dont il eſt ici queſtion nourriſſait ſous Alexandre plus d'un million d'habitans. Elle n'en nourrit pas aujourd'hui plus de 500,000, & l'on eſt encore étonné d'une ſi forte population, quand on conſidère l'état d'abandon des campagnes & la maſſe énorme des exportations qui laiſſent aux habitans de ſi faibles moyens de ſubſiſter. Mais ici la nature combat ſans ceſſe les vices du gouvernement. Le climat de la Grèce eſt admirable : il influe puiſſamment ſur l'eſpèce humaine en lui donnant & plus d'ardeur & plus de fécondité ; & il agit encore ſur la nature animale & végétale en rendant l'une & l'autre plus productives. Il ne faut qu'une erreur des gouvernemens pour rendre l'eſpèce humaine clair ſemée dans les parties ſeptentrionales du globe, tandis que la plus inſenſée des adminiſtrations ne peut etouffer la population ſans ceſſe renaiſſante des contrées méridionales. Les victoires de Charles XII ont fait de la Suède un déſert ; mais ni les folies du gouvernement, ni les délires de la ſuperſtition, n'ont pu dépeupler les riantes vallées de la Sicile & de la Macédoine. On eſt ici dans le pays de Pyrrha & de Deucalion ; les hommes pouſſent comme les arbres des forêts, & les pier-

res jettées par terre se métamorphosent en hommes.

En parlant des superbes provinces qui composent l'empire ottoman, on finit toujours par la même pensée : La nature a tout fait dans ce pays, & le gouvernement a tout gâté.

Fin du Tome premier.



